

Attaque Sub-Terrestre

The background of the cover is a dark, atmospheric illustration. It depicts a figure in a dark, hooded or masked costume, possibly a superhero or villain, standing in a dark, industrial or urban environment. There are bright, yellowish-green light sources or energy bursts emanating from the figure's hands or the surrounding area, creating a sense of action and mystery. The overall tone is dark and dramatic.

**M.A.
RAYJEAN**



★**ANTICIPATION**★

Editions
"Fleuve Noir"

★ **AUJOURD'HUI** ★★★

Un Essai

★ **DEMAIN** ★★★

Votre Auteur Préféré

POURQUOI

Mieux que tout commentaire!!!

**NOUS VOUS LAISSONS
SEUL JUGE**

LISEZ LES ROMANS DE

M.G. BRAUN

Le Maître du
ROMAN POLICIER NOIR
et du SUSPENSE

**PUBLIÉ EN
EXCLUSIVITÉ**

Dans la Collection

SPECIAL-POLICE

Éditions **FLEUVE NOIR** Août

*Précisez bien chez
votre Libraire:*

**Le dernier roman de
M.G. BRAUN**

Collection **SPECIAL-POLICE** le volume **225^{frs}**

MAX - ANDRÉ RAYJEAN

ATTAQUE SUB - TERRESTRE



**COLLECTION
« ANTICIPATION »**



**EDITIONS « FLEUVE NOIR »
52, rue Vercingétorix, Paris XIV^e**

Copyright by Éditions Fleuve Noir S. R. L. Paris.
Tous droits réservés.
Reproduction et traduction, même partielles, interdites.

CHAPITRE PREMIER

Mac-Corry, accoudé à la fenêtre de son bureau, plongeait son regard distrait dans Spark-Avenue. Du haut de son quinzième étage, la foule lui apparaissait minuscule, semblable à une cohorte de fourmis dociles et disciplinées.

Les automobiles glissaient, silencieuses, souples, sur la chaussée recouverte d'une mince pellicule de caoutchouc synthétique.

Vert. Orange. Rouge. Les feux multicolores se succédaient automatiquement, à une cadence régulière. Un sourire tirailla nerveusement la bouche de Mac-Corry.

Le spectacle, vu du quinzième étage, il le connaissait. Il le connaissait même trop. Cela l'écœurait. Pourtant il venait s'accouder à la fenêtre et plongeait son regard dans Spark-Avenue. Peut-être parce qu'il n'y avait pas d'autre coin, pour distraire l'esprit...

Mac-Corry avait en effet besoin de distraction. Il avait dénoué sans élégance son nœud de cravate et son regard sondait l'abîme. Et dire que les gens se promenaient, inou-

cients, égoïstes, alors qu'il avait à résoudre un problème indéchiffrable. Oui, indéchiffrable, même pour le plus malin. Inexplicable et déconcertant.

Il faisait chaud en cette après-midi de juin. Dans la pièce, les ventilateurs tournaient à plein régime, à une telle vitesse que Mac-Corry en était pris de vertige !

Il saisait sa tête dans ses mains et essaya de ne plus penser. Tenace, le délicat problème l'assaillit de nouveau, sous tous ses angles.

Un sifflement lui fit lever les yeux. Dans le ciel, un hélicotaxi brassait l'air de sa grande hélice horizontale. Le gros insecte passa en bourdonnant et Mac-Corry agita la main en signe d'amitié.

Il soupira. Son corps, jusque-là cassé en deux, se releva. Il parut immense, demesuré.

L'homme était grand, en effet, de taille et de prestige. Il occupait l'un des principaux postes officiels de Washington. Sur la porte de son bureau, au quinzième étage de Spark-Avenue, une petite pancarte apprenait, laconique : Mac-Corry, chef de la police du district de Washington.

Le téléphone grésilla, impératif, et le haut fonctionnaire étendit la main vers l'appareil.

Il écouta longuement les explications de son correspondant. A mesure que celui-ci parlait, le front du policier se rembrunissait... Ce visage, encore jeune, prenait lentement une expression de consternation, de désappointement visible. Bientôt, une violente colère en anima les traits.

— Mais que voulez-vous que j'y fasse ! hurla-t-il. Je le sais bien. Tout ceci est pratiquement inexplicable... De mon côté je poursuis mes recherches. Faites-en autant. Et ne venez plus m'empoisonner avec vos coups de téléphone ! Je ne peux quand même pas avoir l'œil sur l'ensemble du territoire des Etats-Unis. Je ne suis que le chef du district de Washington. Tâchez de vous en souvenir.

Rageur, il laissa retomber l'appareil sur son support. Puis il se mit à marcher dans la pièce, les mains derrière le dos, des mains nerveuses, qui pétrissaient un objet imaginaire et semblaient prêtes à se poser sur la figure du premier venu !

Mac-Corry s'arrêta devant son bureau massif. Il appuya sur le bouton du parlophone et se pencha :

— Dites à Maxwell de venir de suite... Evidemment, c'est urgent !

Il haussa les épaules et prit dans un tiroir une petite épingle enfilée dans un drapeau de papier. Sur ce drapeau, d'un centimètre carré de surface était inscrite la lettre « M ».

Le policier s'approcha d'une vaste carte fixée au mur, représentant les Etats-Unis d'Amérique du Nord.

Il chercha le Wyoming et y planta rageusement le petit drapeau.

Puis il attendit, les bras croisés. Dans sa préoccupation, il oublia de rajuster sa cravate. Et lorsque son adjoint entra, celui-ci fronça imperceptiblement le sourcil en constatant la négligence de son chef, d'habitude si élégant, si raffiné...

Il est vrai que des bouffées de chaleur pénétraient par la fenêtre en vagues agressives, à peine repoussées par les ventilateurs...

— Vous m'avez demandé ?

— Je viens de recevoir un coup de téléphone de Cheyenne, dans le Wyoming. On a signalé la première disparition. Venez un peu voir la carte, mon cher.

Mac-Corry désigna les petits drapeaux, piqués sur le papier.

— Constatez vous-même. Quatre dans l'Etat de l'Orégon, deux dans le Montana, trois dans le Texas, un dans le Kentucky, deux en Floride, quatre dans notre district fédéral, cinq dans l'Ohio, six dans le Missouri... Vous entendez, Maxwell ? Vingt-sept disparitions signalées dans les différents commissariats du territoire. En ajoutant celle du

Wyoming, cela porte le nombre à vingt-huit. A croire que nous sommes en pleine épidémie !

Il tendit à son adjoint une boîte de cigares de première qualité, venant en ligne droite de La Havane.

Maxwell actionna son briquet automatique et offrit du feu à son patron. Ses petits yeux brillèrent lorsqu'il approcha la flamme vacillante de sa bouche. Des yeux ronds, intelligents, d'un noir andalou...

Physiquement, il ne ressemblait nullement à Mac-Corry. Il était petit et gros, digne de succéder à Mac-Corry lorsque celui-ci prendrait sa retraite...

Maxwell s'entoura d'une écharpe de fumée épaisse, suffoquante, que les ventilateurs assaillirent sauvagement, et qui n'aurait pas manqué de faire tousser la blonde Joan, la secrétaire de Maxwell.

— Et ces disparitions ont ceci de curieux : c'est que, sur les vingt-huit cas, toutes les recherches n'ont abouti à aucun résultat.. D'autre part, il ressort des différentes enquêtes menées par nos agents que les personnes disparues appartiennent toutes à d'honorables familles. Je ne vois donc qu'une seule explication possible.

— Enlèvement, n'est-ce pas, Maxwell ? Allons, dites-moi donc le fond de votre pensée.

— Je pense, en effet, qu'il s'agit d'une vaste opération de « kidnappers ».

Mac-Corry fuma en silence. Il alla vers la fenêtre et jeta un coup d'œil désintéressé dans Spark-Avenue.

Il soupira et planta sur la carte un regard froid, dur, figé, d'une expression brutale. Il ne se retourna pas pour s'adresser à son adjoint.

— Ah ! Ah ! Des « kidnappers »... Cette hypothèse serait valable dans une région bien définie. Mais sur l'ensemble du territoire !

Maxwell grimaça. Il pensait comme son chef. Cette

histoire s'étendait comme une maladie contagieuse. Il s'agissait de découvrir les porteurs de germes pathogènes, et au plus tôt prendre des mesures prophylactiques.

— Nous avons peut-être affaire à une bande extrêmement organisée, dont le rayon d'action s'étend sur tous les Etats-Unis. N'oublions pas que c'est dans le Montana que l'on a signalé la première disparition.

— Oui, et la brigade de recherches s'est avérée impuissante. Et c'est pour cela, aussi, que je suis empoisonné, depuis quatre jours, par des coups de téléphone successifs ! Que voulez-vous que j'y fasse, Maxwell ? Je veux bien centraliser les demandes de recherches, mais je ne puis, personnellement, m'occuper de toutes. Cependant...

Mac-Corry se caressa le menton, signe d'une réflexion profonde, soutenue, ponctuelle, dictée par une subite inspiration.

Le haut fonctionnaire s'assit à son bureau et compulsa des feuillets dactylographiés : les notes émanant des différents commissariats.

— Hum !... Il est intéressant, parfois, de centraliser les recherches. Je constate simplement que les personnes disparues habitent des régions assez éloignées des centres urbains.

Maxwell achevait son cigare avec une parfaite tranquillité, qu'en aucun cas il ne désirait troubler par une conversation violente.

Aussi laissa-t-il tomber, du bout des lèvres, avec l'espoir que Mac-Corry n'entendrait pas :

— Evidemment ! ce fait renforce mon opinion.

Mac-Corry releva la tête. Un éclair de mécontentement illumina ses prunelles et il abattit son poing sur la table. Depuis un moment déjà, il souhaitait cogner sur quelque chose !...

— Vous devenez ridicule, Maxwell, avec votre histoire d'enlèvement ! Je m'aperçois que vous avez de la suite dans

les idées. Voyons, expliquez-moi pourquoi l'on « Kidnapperait » de paisibles agriculteurs ? Rançon ? Ah ! Ah ! Laissez-moi rire... Il existe tellement de gens beaucoup plus fortunés dans les grands centres. Et puis je vous répète, l'affaire se bornerait à un fait divers régional.

Maxwell haussa les épaules, impuissant. A travers les ultimes volutes de son cigare, il évoquait sa secrétaire, Joan, penchée sur sa machine électronique. Joan, au visage souriant, et qui souriait encore, sans rancune, même lorsque ses délicates narines se pinçaient à l'odeur du tabac...

Maxwell grimaça. Il aperçut le regard perçant de son chef posé sur lui avec l'acuité d'une épingle. Il en ressentit une espèce de malaise et prit un air dégagé.

— Dites-donc, Maxwell, je vous ai fait venir dans mon bureau pour que vous m'exposiez votre point de vue sur la question de ces étranges disparitions. Je vous écoute.

— Mais... je vous ai donné mon opinion sur le problème et...

— Vraiment ? persifla Mac-Corry en écrasant son cigare dans un cendrier. Ainsi, vous êtes borné sur une seule idée... Compliments. Vous ne manquez pas d'imagination !

Maxwell accepta l'ironie avec philosophie. Il savait bien, par expérience, que le problème était au-dessus de ses forces, au dessus de toute sagacité.

Même Mac-Corry manquait d'hypothèses. Son adjoint ne l'ignorait pas.

— Ecoutez, tout ce que je pourrais vous dire serait superflu. Nous nous débattons dans une situation exceptionnelle. Faisons face aux événements.

— C'est-à-dire ?

— C'est-à-dire... Attendons, voilà. Attendons tout simplement du nouveau. Si l'on parvient à retrouver tout au moins l'une des personnes disparues, nous aurons découvert le fil conducteur.

A ce moment, le téléphone sonna avec un chant d'espoir. Mac-Corry décrocha vivement le récepteur.

— Allô... J'écoute... Quoi ? Mais bon sang, combien de fois faudra-t-il vous répéter que je n'y peux rien !... Oui, c'est cela, continuez vos recherches et fichez-moi la paix !

Le chef de la police tourna vers son adjoint un oeil hargneux, coléreux, plein de dépit...

— Trois disparitions en Californie. Les plaintes continuent d'affluer dans les commissariats. Et c'est ce que vous appelez du nouveau, Maxwell !

Il se leva pesamment et s'avança vers la carte qui le narguait et ressemblait de plus en plus à une pelote à épingles.

Mac-Corry tenait dans sa main trois petits drapeaux, flanqués de la lettre « M », qui signifiait : *Missing* (disparu).

CHAPITRE II

Joan brancha sa dactylotype électronique et se mit au travail. Ses doigts allongés, délicats, aux ongles vernis, coururent sur le clavier.

Pendant quelques instants, on n'entendit que le léger pianotement des mains sur les touches.

Joan tapait, sans interruption. De temps à autre, on percevait un glissement ténu, à peine perceptible : celui du chariot automatique.

La pièce était spacieuse. Le soleil entraît à flots par deux larges fenêtres, et son éclat, judicieusement tamisé par des stores, donnait aux murs l'apparence de miroirs luminescents, qui réfléchissaient une lumière discrète, néanmoins suffisante.

La jeune fille leva les yeux. Elle aperçut en face d'elle le large bureau de Richard Maxwell.

L'adjoint de Mac-Corry n'était pas là. Il se déplaçait rarement. Et aujourd'hui, principalement. Joan sentait ce grand vide.

Où, aujourd'hui précisément. Elle ne savait pas pourquoi.

et elle travaillait sans conviction. La solitude la rendait nerveuse. Peut-être à cause de cette histoire dont s'occupait le patron avec un mauvais acharnement de chien policier !

Elle se leva et alla vers la fenêtre. Elle appuya son front contre le store, son front derrière lequel se pressaient des idées plus ou moins baroques.

Son regard fixa la porte. Elle était fermée. Mais pourquoi ne s'ouvrirait-elle pas, tout à coup, livrant passage à un « Kidnapper » ?

Voilà l'idée que Joan broyait. Elle en avait d'autres, du même genre, en réserve dans sa tête...

Tout comme celui de Mac-Corry, son regard plongea dans Spark-Avenue. Et soudain, elle sursauta, bêtement.

Le téléphone sonnait. Il sonnait trop fort dans la pièce vide.

Elle prit le récepteur, toute pâle. Son visage exprimait déjà une vive inquiétude, avant même que son correspondant masculin, à la voix nasillarde, ne parlât.

— C'est vous, Joan ? Un message émanant de Paris vient d'arriver pour le patron. Comme Mac-Corry n'est pas là, je crois bien faire en vous l'adressant. Vous le lui remettrez dès son retour. Branchez le télé-enregistreur de Maxwell.

Joan s'approcha d'une petite table, près du bureau de Maxwell. Elle brancha une fiche.

Le télé-enregistreur se mit à ronronner, comme un chat, mais un chat à cerveau électronique qui enregistrerait la voix venue d'Europe et la restituait sous forme de bandes magnétophoniques.

Environ cinq minutes plus tard, le téléphone sonna à nouveau. C'était encore Jim, du central.

— Terminé, Joan... Alors compris ? Lorsque le patron rentrera, vous lui remettrez la bande.

— Vous pouvez compter sur moi, Jim.

Joan raccrocha, en soupirant. Evidemment, elle remettrait

le message enregistré à Mac-Corry. Pourquoi diable Jim insistait-il sur ce point ? Elle connaissait son travail.

S'approchant du télé-enregistreur, elle enleva délicatement la bande magnétophonique qui, lorsqu'on le voudrait, reproduirait textuellement la voix du correspondant européen.

C'était assez souvent que le district fédéral de Washington recevait des messages de France. Il n'y avait donc pas lieu de s'alarmer, ni de se montrer étonné.

A ce moment, Joan entendit des pas dans le couloir. Vivement, ses doigts coururent sur son clavier.

Maxwell entra, son inévitable cigare à la bouche.

— Bonjour, Joan... Fichue journée ! grommela-t-il en se laissant tomber sur son fauteuil.

La secrétaire l'observait avec surprise. Maxwell avait changé d'expression, de caractère aussi. Il se montrait taciturne, nerveux. De profondes rides barraient son front, le vieillissant prématurément.

— Dites-moi, Joan... Si vous aviez l'idée de disparaître, quel motif invoqueriez-vous ?

Les grands yeux de la jeune fille se fixèrent drôlement sur Maxwell, avec une stupéfaction intense...

— Mais... je... je ne tiens pas à disparaître... Je trouve que la vie a tout de même son charme.

Le policier mit en route le ventilateur posé sur son bureau. Il offrit à cette relative fraîcheur artificielle un visage sévère, moite, renfrogné.

— Il n'est pas question de vous suicider. Vous m'avez mal compris. Je voulais dire, si vous aviez l'idée de vous dissimuler aux yeux de vos semblables, comment expliqueriez-vous votre décision ?

— Mais je... je ne vois pas ce que je répondrais, vraiment. Simplement parce que l'idée de disparaître me semble saugrenue et ne me viendrait pas à l'esprit.

Maxwell se renversa sur son fauteuil. Ses traits perdirent un peu de leur dureté et se détendirent.

— Voilà ! Cette idée ne vient pas à l'esprit. Du moins pas à l'esprit d'une personne normalement constituée... Or, voyez-vous, Joan, de toute les personnes disparues, il n'en existe pas une qui soit atteinte de dérangement neuro-cérébral. C'est le résultat de l'enquête que nous venons personnellement d'effectuer, Corry et moi.

Le policier écrasa violemment son cigare dans un cendrier d'un jaune pâle...

— Inadmissible ! Chaque jour des gens disparaissent sans qu'il soit possible de retrouver leurs traces... Hop ! Volatilisés ! Jamais on n'avait vu ça. Evidemment, la population commence à s'inquiéter. On nous traite de bons à rien... Je voudrais bien les y voir ! Comme si on ne mettait pas tout en œuvre pour aboutir à un résultat...

Il se dressa et enfouit ses mains dans ses poches. Il lorgna Joan.

— A part ça, rien de nouveau pendant mon absence ?

— Si. Un message est arrivé de Paris pour M. Corry. Jim a cru utile de me le faire prendre sur votre télé-enregistreur.

— Vous avez la bobine ?

Joan ouvrit son tiroir.

— La voici.

— Parfait. Vous pouvez la porter à Corry. Il vient de rentrer en même temps que moi.

La jeune fille, quelques instants plus tard, frappait à la porte du chef de la police. Elle était émue, nerveuse, chaque fois qu'elle se rendait chez Mac-Corry. Elle n'aimait pas précisément le profond regard du patron. Elle entra et tendit la bobine.

— Un message de Paris vient d'arriver pour vous, M. Corry. Comme vous n'étiez pas là, je...

— Donnez, dit simplement le haut fonctionnaire.

Joan s'avança jusqu'au bureau et posa la bobine sur la table. Mac-Corry s'en saisit et la plaça dans son télé-enregistreur.

— Vous pouvez disposer, Joan. Je connais le français. Il sera donc inutile de faire traduire le message.

La jeune fille retrouva avec plaisir sa chaise, son clavier. Puis Maxwell, toujours aussi renfrogné, aussi déconcerté par la troublante énigme.

— Alors, vous avez remis la bobine ?

— Oui, je...

Joan n'acheva pas. La porte s'ouvrit, sous une poussée brutale et Mac-Corry apparut, les traits singulièrement animés.

— Maxwell, je parie que vous êtes incapable de me dire la teneur du message que je viens de recevoir de Paris.

— Non vraiment, je n'ai aucune idée...

— Eh bien ! le directeur de la police parisienne me fait savoir que plusieurs disparitions viennent également d'avoir lieu en France. Jusqu'à présent, les recherches se sont avérées infructueuses. Comme ces cas semblent avoir une certaine analogie avec ceux qui nous préoccupent, Paris a cru bon de me signaler le fait.

Maxwell alluma un nouveau cigare sur lequel il s'empressa de tirer, nerveusement. Son regard s'attarda sur Joan.

— Cette affaire prend une tournure inquiétante. Il devient urgent de prendre de sérieuses mesures. Je vais charger des patrouilles de parcourir les rues des principales villes. Et si cela est nécessaire, je proclamerai l'état de siège. Approuvez-vous mon initiative, Corry ?

Le chef de la police haussa les épaules.

— Faites ce que vous voudrez. Mais à mon avis, toutes vos mesures seront inutiles.

CHAPITRE III

Le soleil se levait, émergeant à l'horizon comme un globe de feu, un soleil énorme, déjà chaud.

Claude Herbière soupira et vérifia le niveau d'essence de son hélicoptère.

Satisfait, il hocha la tête.

Il pouvait avoir une quarantaine d'années. Il comptait pulvériser sur ses vignobles une énorme quantité de sulfate. Son visage énergique trahissait toute l'attention particulière qu'il apportait à cette opération.

L'hélicoptère s'éleva d'un bond dans les airs et fut bientôt à une centaine de mètres d'altitude.

Claude Herbière vit défiler, sous ses pieds, un paysage familier. Sa maison était là, silhouette blanche dans la verdure des vignes, avec son toit en terrasse, et qui ressemblait à un bungalow perdu dans la forêt vierge.

Dans le lointain, l'éclat du soleil faisait pâlir la blancheur d'une grande cité : Montpellier. Plus loin encore, hors de la

vue du pilote, s'étirait paresseusement la plaque scintillante de la mer Méditerranée, qui offrait, à la chaleur croissante, sa bedaine liquide d'un bleu immuable.

La grande hélice brassait l'air et l'ombre du gros insecte mécanique courait sur le sol, infatigable.

Claude Herhier repéra l'endroit où la veille il avait dû s'arrêter, à cause de la nuit qui avait englouti les vignes et interrompu son travail...

L'homme appuya sur un bouton. Une pluie verdâtre se mit à tomber, prouvant toute l'efficacité de cette sulfateuse moderne, fixée au-dessous de l'appareil.

Le pilote sourit. Allons, à cette cadence, il aurait largement terminé ce soir...

L'hélicoptère rasait la crête des vignes. Le sulfate mêlait son vert d'oxyde à celui, naturel, des feuilles...

Et brusquement...

Oh ! Il ne se passa rien d'extraordinaire. Et pourtant le fait doit être signalé, décrit dans ses moindres détails.

L'oiseau mécanique survolait l'autostrade qui relie Montpellier à Béziers. Et quoi de plus naturel que d'apercevoir, sur cette route rigoureusement droite, une automobile, comme les autres, qui fonçait à une allure vertigineuse, sachant parfaitement qu'elle pouvait doubler sans se préoccuper de ce qui venait en face ?...

Distraitement, Claude Herhier aperçut le chauffeur de la voiture qui lui adressait un geste d'amitié. Il y répondit par un autre geste de la main.

C'est à ce moment précis que ce banal incident prit une importance très caractéristique, totalement imprévue.

Herhier, qui suivait encore machinalement du regard l'automobile, ferma soudain les yeux avec vivacité.

Une intense luminosité venait de l'éblouir, lui ayant arraché ce réflexe instinctif de protection. Un moment, il crut qu'il

s'agissait de la réverbération du soleil sur le pare-brise de la voiture.

Mais non, la luminosité avait été trop forte, semblable à un éclair de magnésium. Maintenant que l'étrange phénomène avait disparu, Claude Herhier pouvait à nouveau scruter la route. Elle était déserte, vide, immense ruban noir à travers les vignobles verts...

— Nom d'un chien, grommela l'homme en se frottant les yeux. Où diable est-elle passée, cette automobile ? Il a dû arriver quelque chose. Allons voir.

L'hélicoptère s'éleva et prit son essor vers l'endroit où était apparue l'extraordinaire luminosité.

— Ah ! Voici la voiture... Que s'est-il donc passé ?

Le pilote respira de soulagement, car, l'espace d'un instant, il avait cru que le véhicule s'était volatilisé.

Certes, l'accident demeurait encore inexplicable mais non surnaturel.

L'avion descendit lentement et se posa au bord de l'autostrade. Herhier sauta au bas de la cabine et s'approcha de la voiture.

Elle avait quitté la route et labouré quelques plants de vigne, avant de s'arrêter, sans trop de dommages pour sa belle carrosserie brillante, d'un rouge vif, bourrelée de chromes étincelants.

Le moteur tournait encore, au ralenti. Avec un peu d'appréhension, Herhier ouvrit la portière, s'attendant à découvrir le chauffeur, allongé sur le siège.

Il ne trouva personne. Ni sur le siège avant, ni sur le siège arrière. Et cette troublante constatation donnait singulièrement à réfléchir !

L'homme plissa le front. Il regarda autour de lui en branlant sa pauvre tête qui ne trouvait plus à sa taille les circonstances...

— Si le chauffeur n'est pas blessé, je me demande pourquoi il aurait abandonné son véhicule, alors que celui-ci se trouve en état de repartir...

Herbier se pencha et examina le sol. Il ne portait aucune empreinte de pas.

Or, si le chauffeur était sorti de sa voiture, il aurait inmanquablement laissé des traces sur la terre, fraîchement remuée !

La logique de cette réflexion glaça d'épouvante Claude Herbier. Il pensa aux manchettes des journaux français et américains...

— Mais... ces personnes qui disparaissent sans laisser de traces... S'agirait-il de...

Il lança un regard traqué autour de lui, un regard inhumain, dans lequel se lisait une terreur insurmontable.

Comme un fou, il s'élança vers son hélicoptère et il ne poussa un soupir de soulagement que lorsqu'il fut à une hauteur respectable.

Alors, seulement, il se hasarda à jeter un coup d'œil sous lui. Il aperçut la route, les vignobles, l'automobile... Et le vide, le silence, l'indéchiffrable mystère...



Hector Carthur, chef de la brigade de recherches, alluma lentement une cigarette. La flamme de son briquet illumina un instant la profondeur de ses yeux gris.

Les volutes de fumée montèrent en spirales vers le plafond avec une régularité parfaite, et Hector Carthur les suivit de ses prunelles d'acier, machinalement.

— Glénet... Vous vous êtes rendu à Montpellier. Vous avez examiné, par conséquent, l'automobile appartenant à Monsieur Paul Rouvière, avocat au barreau de Marseille. Ce nom figurait d'ailleurs sur la plaque d'identité, fixée au tableau de bord. Vous n'avez en outre découvert aucun indice autour du véhicule. Ou plutôt si : des traces de pas.

L'Inspecteur principal Glénet sourit doucement et précisa :

— Les traces de Claude Herbier, chef. Les empreintes correspondent exactement aux chaussures de cet homme.

Carthur se dressa, agacé. Il enfouit ses mains dans ses poches et n'ôta pas sa cigarette de la bouche. La cigarette tremblota, dès les premières paroles...

— Voyons, Glénet, cela ne prouve absolument rien. Pourquoi ne pas admettre que M. Rouvière soit descendu de voiture, après son accident ?... Verriez-vous un inconvénient à ce que l'avocat portât exactement les même chaussures que Claude Herbier ?

— Non, évidemment. Mais je vous rappelle que M. Herbier a été formel : il n'existait aucune empreinte avant son arrivée... Et puis, si M. Rouvière était descendu de voiture, nous l'aurions tout de même retrouvé !

Le chef de la police s'approcha de la fenêtre, qui s'ouvrait sur le Boulevard Sébastopol, et jeta nerveusement sa cigarette en ricanant. Ses traits tirés reflétaient l'expression exacte de sa pensée. Il se retourna brutalement vers Glénet.

— C'est fantastique, cette histoire ! gronda-t-il. L'avocat s'est donc volatilisé... comme les autres ! Nous luttons contre une bande de fantômes, contre un phénomène surnaturel... Et je me demande encore par quel extraordinaire miracle ce Claude Herbier a réussi à s'échapper !

— C'est que, chef, il n'a pas moi-même dans le coin ! Son hélicoptère a été son moyen de fuite, et lorsqu'il s'est présenté

devant la police de Montpellier, le pauvre homme était littéralement épouvanté.

Carthur soupira. Depuis vingt ans qu'il exerçait à la tête de la brigade des recherches, il n'avait jamais rencontré d'affaire aussi ténébreuse, aussi peu vraisemblable. Pourtant...

— Aburissant... Les experts ont minutieusement examiné la voiture. Ils n'ont rien découvert, hormis quelques cendres de cigarette sur le coussin avant.

— Des cendres de cigarette ? répéta Glénet, d'un ton dubitatif.

— Quoi de plus naturel ? Paul Rouvière était libre de fumer au volant... De toute façon, ces cendres ont été dirigées sur un laboratoire d'analyses. Vous devez le savoir, Glénet.

L'inspecteur principal était pâle. Il revoyait les experts, penchés au-dessus du siège avant, et recueillant précieusement cette fine poussière, presque impalpable. Evidemment, de la cendre de cigarette... Le cendrier de l'automobile était d'ailleurs plein, donnant justification à cette hypothèse...

Le téléphone grésilla tout à coup. Carthur bondit, comme un fauve, l'œil étincelant, la bouche palpitante.

Pendant quelques secondes, son visage demeura anxieux. Puis lentement, à mesure que son correspondant parlait, ce même visage prit une terrible expression : celle d'un homme traqué et voué à l'impuissance.

L'inspecteur principal vit des gouttes de sueur perler au front de son chef. Celui-ci balbutia, les yeux égarés, en raccrochant l'appareil.

— Glénet... C'est c'est le laboratoire d'analyses... Ce ne sont pas du tout des cendres de cigarette, comme nous l'avions supposé prématurément.

Glénet tendit le cou. Son regard brilla d'anxiété.

— Alors ?

— Cette poussière impalpable, gris blanchâtre... c'est du phosphate de chaux !

L'inspecteur principal sentit comme une piqûre au bas des reins. Il redressa vivement le buste.

— Du phosphate de chaux ? s'étonna-t-il.

Carthur se laissa tomber sur son fauteuil. Il branla la tête, livide.

— Oui, du phosphate de chaux, substance indestructible du squelette...

CHAPITRE IV

Après avoir discrètement frappé à la porte, Mac-Corry pénétra dans le bureau de son adjoint.

Il avait correctement noué sa cravate de soie noire. Il redevenait du même coup l'homme élégant que l'on connaissait. Mais un homme préoccupé, qui vivait dans une atmosphère inhabituelle.

— Vous avez pris connaissance, Maxwell, des dernières nouvelles venues de France ?

— Oui. Et elle ne sont pas rassurantes. Cette histoire de phosphate de chaux chauffe considérablement les esprits... D'ailleurs, depuis, le cas s'est produit aux Etats-Unis. Plusieurs véhicules ont été retrouvés, hors de la route, et nulle trace de leurs passagers. Il est à retenir, toutefois, que d'après les diverses enquêtes, il ressort que les victimes voyageaient seules.

Mac-Corry s'assit sur un large fauteuil et croisa les jambes. Puis, sans en avoir reçu l'invitation, il plongea sa main dans

la boîte de cigares, posée en évidence sur le bureau, une boîte d'imposantes dimensions et dans laquelle Maxwell puisait journellement.

— Vous parlez de victimes... fit Mac-Corry en allumant son cigare. Le mot n'est peut-être pas aussi mauvais qu'il en a l'air. Toujours est-il que notre enquête a marqué un point. La navrante et troublante réalité sème l'épouvante. Nous avons retrouvé les « victimes » des accidents d'automobile. Plutôt ce qu'il en reste... Une poussière impalpable, un résidu indestructible... De même aurions-nous retrouvé les précédentes personnes disparues si le vent n'avait pas éparpillé leurs cendres.

Maxwell se dressa et abattit son poing sur la table. Joan sursauta et lança à son patron un regard réprobateur.

— Voyons, Corry, c'est inadmissible !... Cette situation ne peut plus durer... J'ai donné des ordres pour qu'aucune automobile ne circule seule sur les routes. D'autre part, des patrouilles en hélicoptères surveillent étroitement les bords des autostrades et des voitures de la police sillonnent en tous sens le pays. Il faut découvrir le coupable de ces agressions...

Mac-Corry rejeta une violente bouffée de son cigare. Il leva ses bras immenses, aux mains crispées d'impuissance.

— Une agression ! Voilà le terme exact, Maxwell... Quelqu'un nous attaque. Mais qui ? Si nous le savions, nous n'en serions évidemment pas là, dans l'expectative.

Maxwell se leva et s'approcha de la fenêtre. Il appuya son front contre le store. Sa voix était sourde...

— Oui. Et notre agresseur dispose d'une arme effrayante, capable de « dématérialisation » du corps humain. En admettant même qu'un savant ait mis au point cette diabolique invention, je ne pense pas qu'il en ferait l'expérience sur ses semblables. Ce serait une monstruosité. D'ailleurs, il aurait

déjà proposé son brevet à un gouvernement militaire. Le meilleur payeur assurerait donc sa suprématie sur le globe.

Corry se caressa le menton et ricana :

— Hé ! Hé ! Votre idée n'est peut-être pas mauvaise, Maxwell. Pourquoi ne serions-nous pas attaqués par une puissance étrangère ?

— Comme ça, sans préambule ? Que faites-vous donc de la déclaration officielle de guerre ? Et puis croiriez-vous que notre ennemi s'attaquerait à des gens isolés, alors qu'il existe des points stratégiques ? Enfin, n'oubliez pas, Corry, que l'affaire dépasse nos frontières. Après la France, l'Angleterre, l'U.R.S.S., l'Italie, l'Espagne, le continent africain, bref, l'ensemble de notre planète, est l'objet de ces mystérieuses manifestations. Jusqu'à présent, certes, le nombre des victimes ne semble pas aussi élevé qu'il pourrait l'être... Quelques automobilistes... Des cas isolés. Mais l'étau se ressertera, croyez-moi.

Joan épiait le deux hommes, discrètement, avec un peu d'appréhension. Leur conversation n'avait rien de bien rassurant. Ils parlaient sans la moindre retenue, sans même se douter qu'elle écoutait...

Joan travaillait avec de moins en moins de conviction. Curieuse époque troublée : pleine de fièvre, où les conceptions modernes surexcitaient l'esprit. La jeune fille aurait aimé vivre vers le milieu du siècle, où l'on pensait encore à soi, avant de penser au progrès. A soi et à sa famille, à ceux qu'on aimait. L'avion atteignait à peine la vitesse du son, l'automobile le cent à l'heure. On se chauffait au charbon et l'on parlait à peine de l'atome. C'était un monde heureux, où l'on travaillait pour s'offrir quelques plaisirs, que l'on goûtait le dimanche, par exemple, en allant au cinéma, au théâtre, au bal.

Le bal ? Joan ne connaissait pas ça... Elle en avait entendu parler, seulement. Aujourd'hui, on dansait à côté des robots mécaniques. Les décors naturels avaient changé, blessés par le génie de l'homme.

Maxwell alluma un cigare. Joan toussa.

— A quoi pensiez-vous, Joan ?

La jeune fille leva la tête. Ses doigts ne couraient plus sur le clavier.

— Je... euh... je pensais que j'aurais bien aimé vivre vers l'année 1950...

— Curieuse idée que la vôtre, grommela Mac-Corry. Il paraît que c'était la belle époque...

Maxwell dressa l'oreille. Un pas précipité retentissait dans le couloir. La porte s'ouvrit, brutalement.

Un homme jaillit dans le bureau, comme catapulté. Il avait les yeux hors de la tête, remplis d'épouvante. Sa bouche tremblait.

Mac-Corry se leva d'un bond.

— Que vous arrive-t-il, Kériany ?

— Je... Là, dans Spark-Avenue...

— Hein ?

Kériany tendit le doigt vers la fenêtre et comme si ce geste eût été un coup de baguette magique, des cris montèrent jusqu'au quinzième étage. Des hurlements de terreur...

En un instant, Mac-Corry et Maxwell se précipitèrent vers la grande baie.

Joan s'était levée à son tour, très pâle. Elle comprit, au visage épouvanté de Kériany, qu'il se passait quelque chose de grave, d'extraordinaire.

Maxwell appuya sur un bouton. Le store se leva comme

un rideau de théâtre. Le soleil entra à flots. Il inonda la pièce de ses rayons éblouissants.

Mac-Corry et son adjoint se penchèrent vivement, intrigués. Dans Spark-Avenue, les gens couraient en tous sens, en hurlant. La plupart entraient dans les magasins. D'autres erraient au hasard de leur folie subite...

On venait de lancer une grosse pierre sur la docile cohorte des fourmis. Les petites bestioles étaient désorganisées...

La sirène d'une automobile de la police hurla, lugubre. Des hommes en uniforme se répandirent dans la rue, brusquement abandonnée.

Maxwell se retourna vers Kériany :

— Que se passe-t-il ?

L'homme fit un effort sur lui-même. Il essaya de maîtriser ses nerfs, qui le lâchaient...

— Eh bien !...

— Maxwell !

Violemment, Mac-Corry tira son adjoint par la manche. Son visage était terreux...

— Maxwell, regardez...

Le patron de Joan regarda, avec des yeux glacés d'épouvante.

Un halo lumineux, d'une clarté insoutenable, venait brusquement de jaillir dans Spark-Avenue. Le phénomène dura trois ou quatre secondes...

— Corry !... Le policier... IL a disparu !

Maxwell était certain de n'avoir pas eu une hallucination. Quelques secondes plus tôt, un homme en uniforme se tenait, là, près des feux de signalisation...

— L'ennemi envahit les grands centres ! hurla Mac-Corry en se précipitant vers la porte.

Maxwell le rattrapa et le retint par le bras.

— Ne faites pas l'imbécile, Corry. Votre intervention sera inutile.

Le chef de la police s'arrêta et contempla son adjoint avec des yeux vagues. Il branla sa pauvre tête qui menaçait d'éclater.

— Merci, Maxwell. Sans vous j'allais commettre une folie... Mais il faut faire quelque chose... Kériany ! Interdisez la sortie de la ville. Dressez des barrages. Et dites au professeur Spricoy de venir me voir d'urgence. Qu'il prenne son hélicoptère personnel.

Kériany disparut, au pas de course. Cependant, penchée à la fenêtre, Joan sentait ses traits se décomposer.

— Mon Dieu... C'est effrayant. Jamais je n'oserai rentrer chez moi, ce soir.

Maxwell lui posa la main sur l'épaule. Elle sursauta.

— Ne craignez rien, Joan. On vous raccompagnera en hélicoptère... Comment cela se comporte-t-il dans Spark-Avenue ?

— Mal... L'extraordinaire halo s'est reproduit plusieurs fois. Les malheureux !

La jeune fille s'affala sur sa chaise et enfouit son visage dans ses mains frémissantes.

— Mais de quoi sommes-nous victimes ? sanglota-t-elle. Quel est donc cet étrange phénomène ? Oh ! j'ai peur... j'ai peur...

— Allons, allons, Joan, du courage. Des mesures exceptionnelles vont être prises pour éviter l'extension de cette... Au fait, quel nom donner à ce phénomène ? Disons cette agression... Que diable, nous disposons d'effectifs nombreux et d'armes aussi redoutables que celle de notre ennemi. Nous en viendrons facilement à bout.

Maxwell forçait l'optimisme de ses paroles, cet optimisme des gens qui tentent crânement leur chance, alors qu'ils ont parfaitement conscience de leur impuissance.

Mac-Corry revint dans la pièce. Il mâchonnait son cigare avec nervosité.

— J'ai ordonné que l'on opère l'arrestation de toute personne se trouvant dans la rue, au moment du phénomène. Peut-être arriverons-nous à découvrir, ainsi, notre terrible ennemi... En outre, des barrages de fils électrocuteurs sont actuellement mis en place autour de la ville. Il faut une autorisation spéciale pour sortir de Washington. Même les hélicoptères sont fouillés par les services de sécurité. Matériellement, il est impossible que notre agresseur nous échappe.

Maxwell se tourna vers sa secrétaire :

— Joan, allez dire à Kériany qu'il ne laisse pas partir le personnel, ce soir. Et dites-lui qu'il vienne chercher mes instructions.

La jeune fille sortit ; dès qu'elle eut refermé la porte, Maxwell regarda son chef avec un regard inhabituel, fixe, profond, presque froid...

— J'ai envoyé Joan chez Kériany pour que nous soyons seuls une minute... La pauvre fille est minée par l'appréhension. Je la comprends...

— Est-ce cela que vous vouliez me dire, Maxwell ?

— Non, évidemment... Voyez-vous, Corry, depuis longtemps j'ai mon idée au sujet de ces étranges disparitions. Si l'autre jour vous avez prédit l'inutilité de mes mesures de sécurité, je vous assure franchement, aujourd'hui, que les vôtres ne serviront pas à grand chose non plus.

Mac-Corry grimaça. Il fixa sur son adjoint un oeil étonné et sa voix prit une dure inflexion.

— Dites donc, Maxwell, grommela-t-il. Vous êtes en train de critiquer mes ordres.

— Ne vous fâchez pas, Corry. Mais avouez que vous-même êtes certain de l'inefficacité de vos mesures préventives... Maintenant, voici mon idée au sujet du mystérieux phénomène dont nous sommes victimes. Et je ne crois guère me tromper...

CHAPITRE V

Le professeur Spricey, du Centre de recherches biologiques, s'était immédiatement mis à la disposition de Mac-Corry.

C'était un homme sec, au front dégarni, à l'œil vif. Comme il se consacrait avant tout à la Science, il se moquait éperdument de ce qui pouvait éventuellement se passer en dehors de son laboratoire.

Toutefois, depuis le jour où on lui avait amené, pour expertise, une certaine poussière impalpable, de couleur vaguement blanchâtre, Spricey avait daigné demander d'où provenait cette substance.

Du coup, cela lui avait prouvé qu'il n'était pas seul au monde et dans son laboratoire, aidé de ses collègues, il avait fait une analyse de ces cendres blanchâtres...

Mac-Corry en connaissait le résultat, identique à celui des biologistes français.

— Vous avez bien fait de suivre mon conseil, professeur, fit Mac-Corry en tendant à Spricey sa boîte de cigares.

L'hélicoptère est le moyen le plus sûr. Il est dangereux de se risquer en automobile, même dans Washington.

Sprikey refusa le cigare, en souriant. Il ne fumait pas. C'était d'ailleurs interdit au laboratoire. Le biologiste ne se voyait pas bien, en effet, l'œil fixé au microscope, une cigarette à la bouche...

— Pour venir jusqu'ici, je n'ai pas distingué la moindre silhouette. Les rues sont désertes.

— J'espère, tout de même, que vous avez aperçu quelques-uns de mes hommes !

— Evidemment... Plusieurs patrouilles circulent en ville. Mais je voulais parler des civils.

Mac-Corry se leva pour jeter un coup d'œil par la fenêtre. Il grimaça.

Les feux de signalisation clignotaient pour d'invisibles clients. Les trottoirs étaient vides, sinistres. Ce désolant silence avait quelque chose de menaçant...

— Pourvu que notre agresseur s'en tienne là, murmura sourdement Mac-Corry.

— Beaucoup de victimes, à Washington ? demanda Sprikey.

— Pas énormément. Une soixantaine, dont quarante-deux policiers, morts à leur poste. Enfin, Sprikey, vous êtes plus compétent que moi. Vous pourriez peut-être me dire...

— La provenance de ce résidu blanchâtre que l'on découvre après l'extraordinaire luminosité ? La chose est dans mes possibilités... Comme je vous l'ai fait savoir, l'analyse a démontré qu'il s'agissait de phosphate et de carbonate de chaux, substances dont est composé le squelette. Voici du moins pour la question scientifique. Quant à expliquer d'où provient ce phosphate de chaux, ou plus exactement comment il est parvenu sur les coussins des automobiles, la réponse à ce problème repose sur l'évidence.

Mac-Corry se pencha à nouveau par la fenêtre. Il aperçut quelques policiers qui faisaient les cent pas dans la rue. Cette vision le réconforta.

— C'est effroyable, professeur. Une arme capable de réduire en poussière le corps humain !...

— Hum !... Nous avons déjà assez de moyens de destruction. Et au fond, vous savez, tous les moyens pour détruire se ressemblent. Ils donnent la mort. D'une façon différente, d'accord. Mais le résultat est le même.

— Sans doute, grogna Mac-Corry qui sentait que le biologiste s'éloignait du sujet... Mais avez-vous une idée sur cette arme nouvelle et effrayante ?

Un instant, Spracey songea aux pistolets électrocuteurs, utilisés par les Terriens, et susceptibles de foudroyer facilement un homme. Il songea aussi à toute la variété des projectiles atomiques, depuis la plus petite balle jusqu'à la monstrueuse bombe à l'hydrogène... Sans oublier les pistolets au napalm, qui carbonisaient instantanément leurs victimes.

Terrifiante, l'arme lumineuse ? Pour Spracey, non. Seulement stupéfiante, inattendue.

— Notre corps est formé d'une infinité de cellules microscopiques, de l'ordre de $1/1.000$ de millimètre, ou micron. Chaque cellule est constituée par une substance gélatineuse, transparente, analogue au blanc d'œuf : c'est le protoplasme. Dans le protoplasme se trouve une masse arrondie, plus brillante : le noyau, formé d'albumine riche en phosphore. Or, s'il existe des microbes pathogènes, susceptibles de détruire ces cellules, cette destruction peut également survenir sous l'effet d'agents artificiels, gaz et acides, par exemple. Une cellule atteinte est une cellule perdue. Elle meurt comme un être vivant, et se décompose progressivement. Admettons un agent artificiel capable d'atteindre l'ensemble de l'organisme, d'un seul coup, et ayant la propriété de décomposer instanta-

nément les cellules.. C'est ce qu'on appelle la « désintégration » ou « dématérialisation ».

— Hum ! grimaça Mac-Corry. Difficilement compréhensible, votre théorie.

— Pas du tout. Je vais l'illustrer par un exemple. Jetez un animal dans un bain d'acide sulfurique. Progressivement, vous pourrez assister à la mort de ses cellules, à leur décomposition plutôt... Prenons maintenant la carbonisation. N'avez-vous jamais aperçu un homme carbonisé ? J'avoue que le spectacle n'est guère agréable. Mais voici un exemple de ce que peut être une décomposition instantanée. Multipliez ces agents artificiels, destructeurs de cellules, par un coefficient que je laisse à votre choix... Vous aurez un aperçu schématique de l'arme nouvelle qui nous inquiète.

Sprikey venait à peine de terminer son exposé que le téléphone sonna. Mac-Corry étendit une main nerveuse vers l'appareil.

— Allô... Quoi ?.. Ah ! Vous n'avez rien trouvé... Mon avis ? Je n'en sais rien. Mais vous pouvez poursuivre cette méthode. Si elle est inefficace, du moins montre-t-elle à la population que l'on tente quelque chose pour la protéger.

Le haut fonctionnaire raccrocha, en soupirant. Il s'assit et posa ses coudes sur le bureau. Son regard se fixa sur Sprikey qui venait d'assister à l'entretien téléphonique. Un Sprikey étonnamment calme, silencieux, détendu...

— L'une de mes patrouilles vient d'arrêter plusieurs personnes qui se trouvaient dans la rue au moment de l'attaque. Ces personnes viennent de subir une fouille minutieuse. Aucune d'elles ne portait une arme quelconque.

— Cela vous étonne, Corry ? fit Sprikey d'un ton dégagé.

— Euh... Non. Je sais très bien que notre agresseur s'entoure de précautions. Mais tout de même. Cette clarté est bien émise par quelque chose et ce « quelque chose » tenu par un homme !

Le biologiste esquissa un sourire qui ne cadrerait pas avec l'ambiance actuelle, un sourire désabusé, d'ironie...

— Très certainement. Du moins l'évidence l'admet. Mais avez-vous imaginé le cas où notre agresseur serait invisible ?

— Invisible ?.. Professeur, vous poussez un peu loin votre imagination ! Nul homme, sur terre, n'a la propriété de se rendre invisible.

— Sur terre, d'accord... Mais qui prouve que notre agresseur ne vient pas d'une autre planète ?

Mac-Corry dégagea vivement sa tête qu'il tenait entre ses mains. Une lueur d'égarement traversa son regard affolé.

Il se dressa et marcha dans la pièce, en répétant, obsédé :

— D'une autre planète... Maxwell aussi prétend que nous sommes victimes d'une agression extra-terrestre. Est-ce possible, professeur ?

— Oui, si l'on considère que les Terriens ne sont pas les seuls êtres vivants dans l'Univers.

Mac-Corry, qui ne s'était jamais occupé d'astronomie, pensait que si un jour l'homme allait plus loin que la Lune, il ne découvrirait que des planètes « mortes », ou plus exactement sans habitants.

Que la Terre soit un sujet de curiosité pour les êtres d'un autre monde, mon Dieu, cela était probable, même certain. Mais de là à devenir une proie convoitée...

— Ecoutez, professeur, votre hypothèse étant purement gratuite, je ne croirai à cette histoire d'agression extra-planétaire que lorsque j'aurais vu, de mes propres yeux, nos ennemis.

— S'ils sont invisibles, il vous sera impossible de les distinguer !...

— Envisageons froidement le problème... Pourquoi ne pas admettre plus simplement l'hypothèse d'un conflit terrestre ?

— Parce que le problème n'est pas aussi simple que cela.

D'ailleurs, si nous avons affaire à des Terriens, je pense que vos petites arrestations auraient abouti à un résultat.

— Vraiment ? ricana Mac-Corry d'un ton aigre. Eh bien ! professeur, nous allons immédiatement savoir si nous sommes attaqués par une autre planète... Vous permettez ?

Le policier décrocha le récepteur téléphonique et composa un numéro qu'il obtint rapidement.

— Allô... Le grand Q.G. militaire ?... Ici, Mac-Corry, chef de la police du district de Washington... Mes respects, mon général. Je voudrais savoir...

Sprikey avait croisé les bras et contemplait le haut fonctionnaire avec ironie. Mac-Corry semblait trop sûr de lui. Qu'attendait-il donc du grand Quartier Général ?

Corry, satisfait, reposa le téléphone sur son support. Il semblait tranquille, du moins de côté-là...

— Le Grand Q.G. de l'armée vient de m'apprendre une chose rassurante, professeur. Le général Tamson, chef des postes détecteurs et des brigades de la surveillance spatiale, me confirme qu'aucun engin n'a été signalé dans le ciel d'Amérique. Aucun engin inconnu, évidemment.

Sprikey hocha la tête.

— Dans le ciel d'Amérique, peut-être, mais ailleurs...

— Ailleurs, trancha Corry agacé, si un appareil extraplanétaire avait pénétré dans notre atmosphère, les postes détecteurs des autres puissances l'auraient signalé. Vous pensez bien que, jour et nuit, les radars veillent sur les trois satellites artificiels.

Le biologiste se leva, avec un soupir. Il tendit sa main longue et fine au policier.

— Dans ce cas, mon cher Corry, tout est pour le mieux... Admettons que je n'aie rien dit. Mais que les brigades spatiales ne relâchent pas leur surveillance.

— Au revoir, professeur, et je... Ah ! Excusez-moi, le téléphone...

En grommelant, Mac-Corry revint vers son bureau. Quelques instants plus tard, Spricey l'entendit hurler, dans le couloir.

— Professeur !...

Le biologiste se retourna. Le policier arrivait au pas de course, une expression d'effroi sur le visage.

— Que se passe-t-il ? Signalerait-on un engin...

— Il ne s'agit pas de cela, Spricey... C'est beaucoup plus grave. Quelques-uns de mes hommes ont aperçu un halo lumineux, A L'INTERIEUR d'un immeuble. Vous entendez, Spricey ? A l'intérieur... Ce qui signifie que nous ne sommes en sécurité nulle part. L'ennemi s'infiltre partout et je vais finir par croire qu'il est invisible. Peut-être en ce moment même rôde-t-il dans ce bâtiment...

Corry lança autour de lui un regard de bête aux abois. Spricey lui posa la main sur l'épaule.

— Allons, Corry, réagissez. A votre place, je ferais fermer les issues de secours. C'est une sage précaution, croyez-moi, si vous ne voulez pas vous volatiliser...

CHAPITRE VI

La plus effroyable panique déferla sur les peuples. Jamais, de mémoire d'homme, un tel bouleversement ne mit en émoi la surface du globe. Les habitants se barricadaient chez eux et certains, tenaillés par une folle terreur, n'ouvraient même plus leur porte aux services qui leur assuraient le ravitaillement.

On vivait dans la plus complète désorganisation, malgré les incessants appels au calme lancés par les gouvernements, des appels réitérés, et qui grésillaient dans les postes de télé-radio. Mais ceux qui les lançaient n'étaient-ils pas atteints, eux aussi, par la folie générale ? Leurs visages, sur les écrans téléviseurs, trahissaient le contraire de ce qu'ils disaient. Leurs voix étaient sourdes. Ils avaient hâte d'avoir terminé leurs appels, de rentrer chez eux et de s'y barricader, comme les autres ; hâte de fuir l'épouvantable cauchemar qui entraînait dans les cervelles et y produisait de terribles ravages.

Cependant, dans cet immense frémissement qui secouait la planète, prise soudain d'une fièvre intense, des hommes luttèrent pour endiguer le fléau.

Ils luttèrent de leurs pauvres forces d'hommes, des forces qui n'étaient pas du tout à la hauteur des événements. Ils luttèrent en silence, les dents soudées, les yeux rougis de sommeil.

Au district fédéral de Washington, les coups de téléphone se succédaient. Ils apportaient tous de mauvaises nouvelles. Celles-ci, hélas, ne laissaient pas grand espoir à l'humanité.

Maxwell mâchonnait son éternel cigare, tout en essayant de conserver sa lucidité et sa tête que, depuis quelques jours, on gardait difficilement sur les épaules.

— En résumé, les seuls moyens de locomotion encore praticables sont les voies aériennes. Du moins ont-elles le privilège de demeurer hors d'atteinte de l'agresseur.

Corry se cala dans un fauteuil.

— Ce qui, en définitive, revient à dire que l'ennemi ne se déplace que sur le sol. Notre champ d'investigation est donc réduit.

— Réduit ! hurla Maxwell en abattant son poing sur la table. Allez donc dire cela au peuple pour le rassurer... Voyons, Corry, ce champ est encore trop vaste. Et quand bien même... Nous luttons contre l'Invisible, contre une arme invisible !

Mac-Corry haussa les épaules. Il sortit d'un tiroir un volumineux dossier, constitué depuis le début de cette effrayante agression, et dans lequel étaient consignées toutes les observations faites à ce sujet.

— Il est rassurant de constater, toutefois, que l'arme terrible dont dispose notre ennemi n'a d'effet que sur le corps de l'homme, qu'il « dématérialise ». Son pouvoir de destruction, en somme, est loin d'atteindre celui de nos bombes à l'hydrogène. Pour se protéger du rayon « désintégrateur de

cellules », il suffit donc de se mettre à l'abri derrière un obstacle quelconque.

Maxwell ricana, en observant son chef qui compulsait le dossier.

— Vous faites preuve d'un bel optimisme, Corry. Si notre agresseur était visible, nous aurions déjà gagné la partie. Mais où se mettre à l'abri ? Le rayon frappe là où on ne l'attend pas. L'ennemi s'infiltre partout. Nous sommes traqués, littéralement..

Maxwell dut s'interrompre. Joan entraînait, apportant des papiers à signer. Elle avait les yeux rougis, le teint pâle. Elle tremblait au moindre bruit.

Corry apposa plusieurs signatures et lorsque la jeune fille fut partie, Maxwell soupira.

— Pauvre Joan. Elle aurait besoin de repos. Je sens que ses nerfs sont prêts de lâcher.

— Vous vouliez me dire encore quelque chose tout à l'heure, Maxwell... grommela Mac-Corry en levant vers son adjoint un regard fatigué.

— Oui. Je vous disais que nous étions traqués, et voyez-vous, si nos agresseurs ne cherchent pas la destruction totale de notre planète, ce n'est sans doute pas par manque de moyens.

Le haut fonctionnaire plissa ses paupières lourdes de sommeil qui avaient tendance à se fermer. Un pli amer tira sa bouche.

— Qu'en savez-vous ?

— Voyons, Corry, des gens qui ont mis au point un rayon désintégrateur de cellules, disposent probablement d'une arme dévastatrice. Mais ils ne l'emploient pas volontairement, parce que ce sont des gens intelligents.

— Bravo, Maxwell, ironisa le chef de la police, vous ne manquez pas d'imagination.

— Parfaitement, car si des gens intelligents attaquent notre planète, c'est sans doute dans le but de s'y installer à notre place. Or, pourquoi détruire, alors qu'il est plus facile de s'emparer de tout ce dont nous disposons ? Ainsi nos agresseurs pourraient-ils profiter de notre civilisation, lorsque toute la race humaine aura disparu de la surface de la Terre.

Corry étira ses bras. Les os de ses jointures craquèrent.

— Donc, selon vous, Maxwell, nous devons tous y passer ? Cette opération va prendre un certain temps, et j'espère bien que d'ici là, nous aurons découvert un solide moyen de défense.

— Croyez bien, Corry, que je l'espère aussi. De toute façon, nous allons y laisser des plumes !

Mac-Corry se dressa. Son visage exprima une volonté farouche et ses poings se crispèrent.

— Je vais me rendre au centre de recherches biologiques, car je désire avoir un entretien particulier avec Spracey.

Il quitta son bureau et se rendit sur le toit terrasse, sévèrement gardé par un cordon de policiers. Un hélicoptère attendait.

Corry survolait Washington et l'aspect désolé de la ville lui arracha une grimace. Washington, cité trépidante, était déserte, silencieuse. De temps à autre, on percevait le hurlement de sirène d'une auto de la police.

Alors, une patrouille s'élançait dans un immeuble. Mais les recherches s'avéraient infructueuses... C'était déprimant.

Un peu partout, aux Etats-Unis, dans le monde entier, le nombre des victimes augmentait dans des proportions inquiétantes. On le chiffrait déjà par cinquantaine de milliers.

L'hélicoptère se posa sur le toit de l'immeuble qui abritait le centre de recherches biologiques. Quelques secondes plus tard, Corry pénétrait dans le bureau de Spracey.

— Bonjour, Corry, fit le savant la main tendue. Quel bon vent vous amène ?

Le policier serra mollement cette main longue et fine. Il grimaça.

— Vous osez plaisanter, professeur. Le vent de la défaite, si vous voulez tout savoir. Il est urgent que nous découvriions un moyen de défense.

Spincey écarta les bras en signe d'impuissance. Sa blouse blanche lui conférait un air doctoral.

— Mon cher Corry, ce moyen de défense, je suis certain que nous l'avons. Seulement nous ne pouvons pas l'employer parce que nous ne voyons pas notre ennemi. Son invisibilité fait sa force, plus que son arme diabolique. Si nous parvenions, par exemple, à capturer l'un de nos agresseurs, nous étudierions son anatomie et sa phagocytose. Nous pourrions ainsi créer des bactéries pathogènes, que les leucocytes de nos agresseurs ne pourraient digérer.

— Autrement dit, professeur, vous déclencheriez la guerre bactériologique ?

— Exactement. Sans effet sur notre organisme, les bactéries créées dans nos laboratoires seraient ensemencées sur l'ensemble de la planète.

Corry se cartassa le menton. Une lueur d'espoir filtra dans son esprit, qui suivait très bien le triomphe du microbe engendré par le génie de l'homme.

— Nous tenterons l'impossible pour capturer l'un de nos envahisseurs. C'est sûrement l'unique chance de sauver l'humanité... En attendant, Spincey, j'étais venu vous voir pour vous demander s'il ne serait pas possible de se protéger, à l'aide d'un scaphandre.

Le biologiste se leva et s'assit négligemment sur le bord du bureau. Sa jambe droite battit la mesure dans le vide...

— J'y ai déjà songé, Corry, et je pense que les actuels

vidoscaphes lunaires sont susceptibles de stopper les effets du rayon à « dématérialisation ». Mais avez-vous pensé que notre globe compte deux mille millions d'habitants, environ ? Doter chaque terrien d'un scaphandre demanderait des mois, sinon des années. Et puis réfléchissez, Corry. Nous ne pourrions vivre indéfiniment sous un vidoscaphes. Or, l'agresseur étant toujours présent, la partie serait perdue tout de même. Non, à mon avis, le système défensif ne nous débarrassera pas de notre ennemi. Il faut contre-attaquer.

Le haut fonctionnaire tendit la main au savant et se prépara à prendre congé.

— Vous avez peut-être raison, professeur. Mais cela n'empêche pas de doter l'armée et la police de ces scaphandres et de créer ainsi des équipes spécialisées.

Corry transmit sa demande aux services compétents et il put ainsi obtenir, dans un minimum de temps, une vingtaine de ces vidoscaphes lunaires. La première patrouille munie de combinaisons protectrices venait donc de naître et Corry tint à en prendre le commandement personnel.

Il réunit ses hommes, tous de solides gaillards auxquels il accordait sa confiance, et il prit ainsi la parole :

— Mes amis, notre tâche est lourde. Notre mission est de capturer coûte que coûte l'un de nos agresseurs. Jusqu'à présent, personne n'a réussi à approcher — ou du moins à palper — les hommes invisibles. D'ailleurs, cet audacieux serait tombé immédiatement en poussière. Soyons fiers, Messieurs, de nos costumes protecteurs, mais ne crions pas encore au miracle. Aucune expérience, en effet, n'a prouvé l'efficacité des vidoscaphes contre le rayon mortel. Ayons confiance, ce sera un atout précieux.

Corry s'arrêta quelques instants de parler et scruta le visage de ses hommes. Aucun d'eux ne tressaillit. Ils acceptaient

crânement leur chance, car ils savaient que d'eux, peut-être, viendrait le salut.

— Nous sommes prêts à nous porter sur un point du territoire, poursuivit le chef de la police, dès que l'agresseur manifesterà sa présence dans un grand centre. Car vous ne l'ignorez pas. Des réseaux de fils électrocuteurs entourent les principales villes, coupant ainsi la retraite de l'envahisseur.

Corry se rendit ensuite chez Maxwell. Son adjoint le regarda avec réprobation.

— Vous prenez de grands risques, Corry. Rien ne prouve que vos vidoscaphes tiennent le coup.

— Rien ne le prouve, d'accord, mais rien ne le désapprouve non plus. Je joue une grosse carte, Maxwell, je le sais, car le monde entier a les yeux fixés sur nous.

Maxwell tendit un papier à son chef.

— Votre idée a été suivie dans différents pays. En Angleterre, en France, au Canada, des équipes spéciales ont aussi été créées.

— Parfait. La défense s'organise et cette initiative, faisant suite au découragement, montre que les Terriens sont une race tenace et résolue à maintenir sa suprématie sur le globe.

A ce moment, le téléphone grésilla sur le bureau de Maxwell. Celui-ci décrocha.

— C'est pour vous, Corry, dit-il en tendant l'appareil.

— Allô... Oui, ici Corry... Très bien, nous partons immédiatement.

Le visage du fonctionnaire se rembrunit. Une profonde gravité en burina les traits.

— De Philadelphie, on me signale la présence de l'ennemi invisible, malgré la protection des fils électrocuteurs... Eh bien ! au revoir, Maxwell. Souhaitez-moi bonne chance.

Une longue poignée de main s'échangea entre les deux hommes.

— Bonne chance, Corry, dit simplement Maxwell.

La porte claqua. Des larmes brillèrent dans les yeux de Joan.

— Mon Dieu, pourvu qu'il revienne...

Maxwell posa sa main sur l'épaule de sa secrétaire. Son regard était dur.

— Allons, Joan, ne pleurez pas. Du cran. C'est la guerre.

CHAPITRE VII

L'antenne évasée du radar pivotait au-dessus du poste. Son oreille extraordinairement sensible ne perdait rien des bruits qui venaient du ciel. C'était une gardienne vigilante et sûre.

Non loin de là, l'Atlantique battait avec furie les falaises de Bretagne, bavait contre les écueils, se retirait, puis revenait à la charge, rageur et obstiné.

Le poste « K », l'un de ceux qui jalonnaient la côte Atlantique, ne payait pas de mine. Rien n'aurait pu déceler sa présence, hormis le radar qui tournait, inlassable capteur d'ondes.

À plusieurs pieds sous terre, protégés par des mètres cubes de béton, les hommes veillaient.

Ils étaient sept, pas un de plus, perdus quelque part sur la côte bretonne, à surveiller minutieusement le trafic aérien.

Penché sur l'échiquier, le sergent Kérier poussa sa tour sans

conviction. Il savait que la partie était perdue pour lui et qu'il n'était pas facile de battre Rolgat.

Kérier grimaça et repoussa le jeu.

— Au diable cette partie d'échecs ! grommela-t-il en se dressant. Je me demande d'ailleurs pourquoi je m'obstine à jouer, alors que je perds à chaque coup.

Il contempla Rolgat qui souriait, navré.

— Evidemment, Rolgat, ce n'est pas de votre faute. Et puis non, je n'ai pas le cœur au jeu. Alors à quoi bon insister ? Je vais prendre l'air. J'étouffe ici.

Kérier se préparait à sortir lorsque Rolgat le retint par le bras. Kérier planta son regard dur dans celui du joueur d'échecs.

— Que me voulez-vous ?

— La prudence exige que vous endossiez votre scaphandre, avant de sortir.

— Ah ! Le scaphandre... Mais quand diable cesserons-nous de mener cette vie de taupe ? Nous ne pouvons même plus respirer en liberté.

Rolgat haussa les épaules, désolé. Il n'y pouvait rien. Le Grand Q.G. de la défense nationale venait de doter le poste de vidéoscaphes protecteurs. C'était donc aller à l'encontre du gouvernement que de ne pas les utiliser.

En grognant, Kérier revêtit son encombrant costume. Avant de visser son casque, Rolgat l'entendit grommeler.

— Nous voici transformés en voyageurs interplanétaires, nous qui avons reçu l'ordre de ne pas bouger d'ici !

— Je vous accompagne, sergent, fit Rolgat. Je ne serais pas fâché de prendre un peu l'air, moi aussi !

Les deux hommes sortirent du poste souterrain et se diri-

gèrent vers les falaises. Ils ressemblaient à des monstres, brusquement jaillis de leur tanière. Ou bien à d'étranges créatures, venues d'un coin du ciel...

Ce ciel était gris aujourd'hui. D'un gris sale d'ardoise. Mais il ne pleuvait pas. Une brise assez forte amenait des senteurs humides, que ni Kérier, ni Rolgat, n'avaient le privilège de respirer.

Par le truchement de sa radio portative, Kérier manifestait son mécontentement.

— Vous me voyez, Rolgat, me présentant à ma femme sous cet accoutrement ?

— Evidemment, sergent, votre silhouette manque d'esthétique. Mais songez que l'ennemi invisible rôde peut-être aux alentours du poste, n'attendant qu'une occasion favorable pour mettre en batterie son rayon désintégrateur.

— Vous savez, Rolgat, au fond, je ne suis pas assuré sur la protection de nos scaphandres... Mais que se passe-t-il ?

Les deux soldats tournèrent la tête vers la plage et ils aperçurent un groupe d'hommes et de femmes qui arrivaient en courant. Tous semblaient talonnés par l'épouvante.

Lorsque le groupe passa à sa hauteur, Kérier s'élança et agrippa l'un des hommes.

— Pourquoi fuyez-vous ? Que se passe-t-il ? L'homme regarda le sergent avec des yeux exorbités. Son front luisait de sueur. Ses jambes tremblaient et avaient peine à supporter le poids de son corps.

Il fit signe qu'il ne comprenait pas et Kérier ôta alors son casque.

— Où allez-vous donc ainsi ?

— Brest vient de recevoir la visite des agresseurs interplanétaires. Les morts se chiffrent par centaines. Nous fuyons...

L'homme essayait d'échapper à l'étreinte de Kérier, tant il avait hâte de s'éloigner. Le sergent lui lâcha le bras et le malheureux détala à toutes jambes.

Kérier haussa les épaules.

— Quand diable comprendront-ils qu'au lieu de fuir, s'exposant ainsi davantage à l'ennemi, ils feraient mieux de se barricader dans leurs maisons ?

Il rajusta son casque et se tourna vers Rolgat qui sondait du regard la tache verte de l'Atlantique.

— Vous avez entendu ? L'ennemi envahit Brest. Il se trouve donc à trente kilomètres de là...

A ce moment, une voix résonna derrière lui. Un soldat en combinaison protectrice arrivait à toutes jambes.

— Sergent, le radar vient de détecter la présence d'un engin volant à 6.000 km/heure. Il se dirige en droite ligne vers la France et doit se trouver, actuellement, à trois cents kilomètres de la côte.

— Quelle altitude ?

— Douze mille mètres, environ.

— Bon sang ! hurla Kérier. Trois cents kilomètres, dites-vous ? Dans trois minutes il aura atteint notre pays.

Le sergent se rua sur le téléphone et se mit d'urgence en communication avec le Q.G.

— Allô, le Q. G. ? Ici le poste « K ». Engin se dirigeant vers la France. Vitesse 6.000 km/heure. Altitude 12.000. Attends des ordres pour passer relais à poste « M ». Terminé.

Kérier raccrocha, mais presque aussitôt, il fut rappelé.

— Comment ? Ah ! bon... Parfait. En voilà une histoire. D'accord, l'ordre sera exécuté.

Kérier se tourna vers ses hommes. Son regard froid alla de l'un à l'autre.

— Ordre est donné d'abattre immédiatement cet engin. Préparez-vous.

Les soldats revêtirent leurs combinaisons protectrices et un grand panneau coulissa au-dessus des têtes. Un pan de ciel apparut.

Dans le poste, un ronronnement caractéristique naquit. Une espèce d'ascenseur émergea de terre, portant une fusée miniature qui ne dépassait pas un mètre de longueur.

L'un des soldats manipula des boutons.

— Prêt, dit-il simplement.

— Allez-y ! hurla Kérier en abaissant le bras.

Une éblouissante lueur de magnésium aveugla les hommes et la fusée téléguidée monta en flèche vers le ciel. Le panneau se referma sans bruit et Kérier soupira.

— Cet engin, volant à 6.000 km/heure, ne pourrait être qu'une fusée lunaire ou expérimentale. Or, tous les départs des fusées ont été suspendus. Voilà ce que m'a communiqué le Q.G. qui est en rapport direct avec tous les Etats. Jusqu'à cette heure, aucun engin terrestre, pouvant atteindre cette vitesse, n'a pris l'air.

Le soldat qui manipulait des boutons se tourna vers Kérier. Son visage n'exprimait ni la satisfaction, ni le mécontentement.

— Objectif atteint.

Le radar confirma la réussite de l'opération et Kérier se caressa le menton.

— Ouf ! J'ai la ferme conviction que nous avons affaire à un astronef ennemi. Mais je m'étonne que les brigades de surveillance spatiale, disposées sur les trois satellites artificiels, n'aient pas détecté la présence de cet engin. Enfin, logiquement, un astronef s'approchant de la zone d'attraction de

notre planète est automatiquement détecté par les brigades spatiales. Alors je ne comprends pas.

Rolgat alluma une cigarette.

— Bah ! Nous verrons bien. L'engin s'est abattu sur notre sol, et une équipe de techniciens doit déjà se diriger vers le point de chute.

Avant d'ajuster le casque de son scaphandre, Kérier montra ses dents dans un sourire. Et il y avait longtemps qu'il n'avait pas souri...

— Bizarre, certes... Mais nous avons fait quand même du bon travail, les enfants. Si nous parvenons à intercepter le renfort que reçoivent nos agresseurs, la victoire finale ne nous échappera pas.

— Où allez-vous, Kérier ? demanda Rolgat en fronçant le sourcil.

— Vous me regardez, Rolgat, avec l'œil de quelqu'un qui me contemple pour la dernière fois. Soyez rassuré, je n'oublie pas mon casque protecteur. D'ailleurs, si vous voulez venir avec moi...

— Volontiers. A défaut de respirer, on peut toujours admirer le décor, qui, s'il ne varie pas, est tout de même moins borné que celui du poste.

Les deux hommes sortirent à l'air libre et Kérier mit ses poings sur ses hanches.

— Réfléchissons bien. J'admet que notre agresseur soit invisible mais cela ne l'empêche pas de laisser des traces sur le sol. Un sol meuble, évidemment, comme c'est le cas ici. Cherchons, Rolgat. Oh ! Sans conviction bien sûr.

Les deux soldats se séparèrent et Rolgat vit le sergent disparaître derrière le petit monticule de terre qui seul, indiquait la présence du poste « K » surmonté de l'antenne radar.

Mais alors que Rolgat se baissait pour examiner le sol avec soin, un extraordinaire phénomène lui coupa le souffle. Son

regard ne put se fixer sur la fantastique clarté et le champion d'échecs ferma les yeux.

Lorsqu'il les rouvrit, il ne distingua plus rien d'anormal, mais un affreux soupçon traversa son esprit.

Il tira le pistolet électrocuteur qui ne quittait pas sa ceinture, et s'élança aussi rapidement que le lui permettait son scaphandre.

— Kérier ! Kérier ! hurla-t-il.

Il contourna le tertre et s'arrêta net. Un cri s'étrangla dans sa gorge.

Kérier gisait sur le sol, la face contre terre, et Rolgat s'approcha avec d'innombrables précautions. Il s'agenouilla auprès de son compagnon et retourna le corps.

Ses yeux s'exorbitèrent et une folle terreur s'empara de lui. Sa main qui tenait le revolver tremblait, et son cœur cessa de battre soudain.

— Ce n'est pas possible...

Le verre spécial, qui constituait le hublot du scaphandre de Kérier était brisé. D'ailleurs, on pouvait en apercevoir les différents morceaux sur le sol.

Mais l'épouvante de Rolgat ne venait pas de là. Le soldat pouvait plonger sa main à travers le hublot brisé, ses doigts ne rencontraient que le vide !

Un vide hallucinant. Le corps de Kérier s'était littéralement volatilisé !

Fou de rage et de terreur, Rolgat se dressa et déchargea à plusieurs reprises son pistolet électrocuteur. Les éclairs de mort jaillirent, silencieux.

— Malédiction ! râla Rolgat. Nos scaphandres sont inutiles ! L'ennemi montre sa supériorité sur toute la ligne. Nous sommes perdus. La mort de Kérier le prouve.

Brusquement, le soldat sentit un choc à la face. Le hublot de son casque venait de voler en éclats et une pierre le frappa en plein visage.

Il poussa un cri de douleur et se voila vivement la face de ses mains gantées.

— Je comprends... Je comprends tout...

Il se mit à courir vers le poste « K », les mains sur son visage tuméfié. Il n'alla pas loin.

Un halo éblouissant l'entoura, l'espace de trois secondes. Il tituba, comme un homme ivre. Ses bras ballottèrent. Ses jambes s'affaiblèrent. Finalement il s'écroula, victime sans gloire de l'arme infernale...

CHAPITRE VIII

Peu après ces derniers et tragiques événements, Maxwell recevait un câble d'Europe, par le truchement de son télé-enregistreur.

L'adjoint de Mac-Corry tendit la bobine à sa secrétaire, d'un geste machinal.

— Allez traduire ce message, Joan. Si Mac-Corry, lui, comprend le français, il a de la chance !

Le policier vit Joan disparaître par la porte, la bobine à la main. Il hocha la tête, les traits stigmatisés par la fatigue et l'effroyable travail mental auquel il devait se livrer.

Maxwell devait s'occuper de tout, depuis que Mac-Corry avait pris le commandement de son équipe spéciale. Il était surchargé de besogne, de responsabilité.

Dans sa préoccupation, il n'entendit pas Joan qui attendait pourtant devant son bureau, un papier à la main : le texte traduit et imprimé automatiquement en américain.

Maxwell leva enfin les yeux vers sa secrétaire. Il fronça les sourcils, longuement, avec l'expression de quelqu'un qui ne comprend pas.

Le papier tremblait entre les mains de Joan. Il tremblait même beaucoup. Le regard de la jeune fille exprimait une panique infinie. Ses yeux fixaient le policier, suppliants...

— Donnez, fit simplement Maxwell, la main tendue.

Dès qu'il lut les premières lignes, ses sourcils se froncèrent davantage. Tout son visage fut boursouflé de rides.

« On signale, sur la côte bretonne, que le poste radar « K » a été l'objet d'une attaque, de la part de l'ennemi invisible. Ce poste venait d'abattre un astronef inconnu, se dirigeant vers la France. Il est important de noter que les hommes du poste « K » étaient tous pourvus de scaphandres protecteurs.

« Il n'y a aucun survivant... »

Suivait une foule de détails que Maxwell dévora du regard. Il comprenait maintenant pourquoi le papier tremblait entre les mains de Joan. Il songea tout de suite à Mac-Corry, en route pour Philadelphie.

— Il faut prévenir le patron, balbutia Joan.

Maxwell avança la main vers le téléphone.

— Oui. Le mieux est que je prenne contact directement avec Philadelphie. On lui fera part de ma communication, dès son arrivée.



L'hélicoptère qui transportait l'équipe de Mac-Corry survolait les vastes plaines du Maryland, où s'étendaient les immenses plantations de tabac, de renommée mondiale.

Le voyage se déroula sans incident et peu avant d'atteindre Philadelphie, un hélicoptère de la police vint intercepter l'appareil du groupe spécial.

— O.K., Sergent, fit Mac-Corry en riant et en montrant sa carte. Votre système de sécurité fonctionne admirablement. Mais soyez sans crainte, je ne pense pas que nous transportions un ennemi invisible... A propos... Beaucoup de victimes à Philadelphie ?

Le sergent grimaça. Les deux hélicoptères se frôlaient et les hommes pouvaient facilement échanger une poignée de mains.

— Il est difficile de dénombrer les victimes, car nous ne retrouvons presque rien, hormis une poussière impalpable. Et c'est effarant, croyez-moi. Mais il est fort possible que le nombre des disparus atteigne le millier.

Le sergent tendit au haut fonctionnaire un papier télé-imprimé.

— J'oubliais... Un message vient d'arriver pour vous de Washington. C'est urgent.

Le sergent salua et l'hélicoptère de la surveillance aérienne s'éloigna dans un bond.

Mac-Corry, passablement intrigué, décrocha l'enveloppe. Un cri lui échappa, involontairement.

— C'est Maxwell. Il nous prévient que les scaphandres sont inefficaces. La nouvelle vient de France, où un poste radar a été anéanti.

Le silence le plus absolu tomba sur ces hommes intrépides. Ils venaient de recevoir une douche glacée sur les épaules. Mais ils serraient les dents, admirables de courage et de ténacité.

— Qu'importe, nous ferons notre devoir, affirma Mac-Corry d'une voix inflexible.

L'hélicoptère se posa sur le toit terrasse de l'immeuble du Q.G de la police, à Philadelphie. Aussitôt, une automobile fut mise à la disposition de la brigade spéciale.

Corry demanda dans quel quartier de la ville l'ennemi était le plus actif.

— Dans le centre, lui fut-il répondu. Il s'est infiltré dans les immeubles.

— Très bien. En route... Mais je me demande comment l'agresseur a pu pénétrer dans la ville, avec les barrages de fils électrocuteurs.

Kériany se gratta le menton et réfléchit quelques secondes.

— Effectivement, à moins de passer par-dessus, il est impossible de franchir le réseau de fils électrocuteurs, sans être foudroyé. Je ne vois donc qu'une hypothèse possible.

— Laquelle, Kériany ? grimaça Mac-Corry.

— Eh bien ! l'agresseur a dû pénétrer dans la ville avant la pose des barrages.

Cependant, la voiture filait à toute allure dans les rues désertes et bientôt elle stoppa à l'intersection des sixième et septième avenues.

De nombreux véhicules de la police stationnaient devant un imposant édifice et un cordon de policiers gardaient les issues.

Un sergent vint à la rencontre des nouveaux venus et salua :

— Les choses vont mal dans le coin... C'est une véritable hécatombe et nombre de nos hommes ont déjà disparu.

— En avant ! hurla Mac-Corry.

Revêtus de leurs combinaisons spéciales, Corry et son équipe s'élancèrent vers l'immeuble. Ils s'engouffrèrent sous le porche et Corry tendit la main.

— Prenons l'escalier et dispersons-nous en groupes de deux.

Aussi vite que le leur permettait l'encombrant vêtement, les policiers exécutèrent l'ordre. Ils pénétrèrent dans les appartements vides, ou bien occupés par des gens affolés et hurlants.

Corry et Kériany venaient de faire irruption dans un

logement, et ils se heurtèrent à une femme qui cherchait à fuir.

La malheureuse était épouvantée. Ses cheveux en désordre retombaient sur son visage aux traits inhumains. Elle hurlait, ses mains crispées emprisonnant sa tête.

— Mon enfant ! Où est mon enfant ?

Elle criait si fort que Corry l'entendit, malgré l'isolement de son scaphandre. Dans son épouvante, aperçut-elle seulement les deux hommes qui se tenaient devant elle ?

Soudain, une formidable clarté envahit la pièce et Corry ferma vivement les yeux. Lorsqu'il les rouvrit, la femme avait cessé de hurler. Elle avait disparu !

Corry et Kériany, d'un même élan, se précipitèrent vers la porte et la refermèrent vivement derrière eux. Les deux hommes étaient livides.

— L'ennemi est là, balbutia Corry. La seule issue possible est cette porte. Quant aux fenêtres, elles sont situées au vingtième étage. Donc pas de danger d'une évasion par là... Kériany, appelez nos hommes.

Les vingt agents en cagoule se massèrent devant la porte et assurèrent dans leur main leur pistolet électrocuteur.

Puis, sur un signe de Corry, ils s'élancèrent d'un même élan dans l'appartement désert.

— Bien, fit Corry. Deux hommes vont se poster en faction devant cette porte. Qu'ils tirent sans hésitation sur toute chose insolite. Les autres, suivez-moi.

Avec d'innombrables précautions, les hommes avançaient dans le couloir. C'était un spectacle impressionnant que de voir ces êtres en scaphandre, cherchant la présence de l'invisible ennemi.

Une à une, pousse après pousse, les pièces furent examinées avec une minutie extrême. Et Corry désespérait de parvenir

à un résultat lorsqu'un hurlement strident vibra dans son poste récepteur.

— Alerte !

Les hommes se précipitèrent et débouchèrent en trombe dans le couloir. L'un des agents, en faction devant la porte d'entrée, manifestait une inquiétude visible. Le second gisait sur le sol, inerte, sans vie.

— Que s'est-il passé ?... Un homme à chaque porte ! hurla Corry.

Toutes les issues s'ouvrant sur le couloir furent solidement gardées sous la menace d'un pistolet électrocuteur.

— Alors, que s'est-il passé, Hariet ?

Hariet était pâle, sous le hublot de son casque. Il regarda Corry avec des yeux vagues.

— Maryam a senti qu'un objet frappait violemment le hublot de son casque. Le verre s'est brisé. Presque aussitôt, j'ai vu une éblouissante lueur l'envelopper : Voilà.

Kériany se penchait avec appréhension sur le scaphandre de Maryam.

— Son corps s'est volatilisé, comme ceux du poste « K » de la côte bretonne...

Il ramassa un objet sur le sol et le tendit à Corry.

— Eh bien ! que dites-vous de cela ?

C'était une petite statuette en bronze qui pesait déjà un certain poids. Corry examinait l'objet avec une curiosité accrue.

— Ce bibelot est d'origine terrestre. Il me semble même l'avoir aperçu dans l'une des pièces de cet appartement... Mes amis, ceci prouve que nos scaphandres ne sont pas aussi inefficaces que le prétend Maxwell. Leur seul point sensible

est le hublot du casque, qui, une fois brisé, ne nous protège évidemment plus. Sinon, pourquoi notre agresseur aurait-il lancé cette statuette à la face de Maryam ? Parce qu'il recherchait un moyen de vaincre l'étanchéité de nos scaphandres. Ce moyen, il l'a facilement découvert : la glace du hublot.

Corry scruta le couloir d'un regard pénétrant. Il aperçut ses hommes, en faction devant les différentes portes.

— Aucune de ces portes ne s'étant ouverte depuis le cri d'alerte poussé par Hariet, j'en conclus que notre agresseur doit se trouver dans ce couloir. Mais il se tient coi, impressionné par notre nombre. L'attaque dont a été victime Maryam prouve que notre ennemi cherchait à forcer la porte d'entrée, pour s'enfuir. Alors, à défaut de l'avoir vivant, nous l'aurons mort. Que pas un pouce de ce couloir n'échappe à nos pistolets électrocuteurs.

Les armes crachèrent des éclairs sans discontinuité. Le corridor prit l'aspect d'un effrayant orage électrique, où le tonnerre n'intervenait pas. Protégés par leurs cagoules, les policiers tiraient au hasard, avec le même acharnement, environnés d'éclairs simultanés.

Cette étrange lutte contre l'invisible dura cinq bonnes minutes. Inépuisables, les pistolets électrocuteurs vidaient leurs décharges mortelles.

— Stop ! hula Corry en levant le bras.

Alors chaque homme s'accroupit sur le sol carrelé et avança timidement les mains. Kériany, le premier, découvrit ce qu'il cherchait.

Sa main gantée se posait sur « quelque chose », qui n'était pas le carrelage. Quelque chose d'invisible, d'indéfinissable, mais dont les contours, au toucher, rappelaient la forme humaine.

Corry se redressa, un éclair dans les yeux.

— Enveloppez-moi ça dans un drap ou une couverture. Puis fickelez-le solidement par surcroît de précaution.

Le bizarre colis fut prêt. Il n'était guère plus volumineux qu'un homme. Peut-être moins...

Chargés du précieux fardeau, les agents en cagoule regagnèrent en toute hâte leur voiture, provoquant la curiosité de leurs collègues.

— En route pour Washington et le centre biologique, ordonna Corry. Spracey va avoir du travail.

CHAPITRE IX

A Paris, dans l'immense amphithéâtre de l'Association des Recherches Techniques — l'A.R.T., comme on l'appelait plus communément — une vingtaine d'ingénieurs de l'astronautique étaient réunis.

Le président de l'A.R.T., Edmond Nivert, joignit ses mains longues et fines en contemplant de son regard aigu l'assemblée attentive.

Il avait la voix d'un orateur.

— Messieurs, commença-t-il, alors que notre planète est en proie à une abominable guerre contre un agresseur venu d'un autre Monde, dans le but certain de détruire la race humaine, nos services ont reçu pour mission d'examiner les débris de l'astronef inconnu, abattu par le poste « K ».

« Rendons hommage, tout d'abord à ces glorieux soldats du poste « K », morts courageusement à la lutte, et dont pas un seul, hélas, ne saura réellement ce qu'il a abattu.

Nivert laissa passer une seconde de silence. Son auditoire ne broncha pas.

— Nombre d'entre vous, Messieurs, se sont rendus sur les plages normandes, où l'on avait signalé la chute de l'engin... Celui-ci avait explosé en plein vol, répandant dans un vaste périmètre des débris informes.

« Grâce à des services compétents, il nous fut possible de récupérer la plupart de ces débris, qui, aussitôt, furent dirigés sur nos laboratoires. Chacun de vous se pencha avec tout le zèle et toute la sagacité voulue sur ces pièces précieuses. L'examen ne fut pas long. Tous les résultats de nos recherches concordèrent admirablement.

Le président s'arrêta pour la seconde fois et les techniciens lui lancèrent un regard encourageant.

— Nous savons maintenant, Messieurs, que les débris récupérés en Normandie, sont ceux d'une fusée inter-satellite. En effet, les trois satellites artificiels qui gravitent autour de notre globe, disposent de fusées susceptibles de se propulser dans le vide spatial, et destinées uniquement aux communications entre satellites et aux relations Terre-satellites.

Jean Renier, jeune technicien d'une trentaine d'années, se permit d'interrompre le président. Il le fit d'ailleurs discrètement, au moment où Nivert reprenait sa respiration.

— Mais alors, le poste « K » a abattu l'un de nos engins ? Comment diable cette méprise a-t-elle pu se produire ? Les membres des trois stations cosmiques avaient reçu l'ordre de stopper toutes communications avec la Terre, car l'on envisagerait le cas où des agresseurs invisibles prendraient place à bord des fusées. Débarquant sur les satellites, ils auraient tôt fait d'y semer la mort. Pourquoi diable cette fusée a-t-elle enfreint la consigne formelle ?

— Elle n'a pas enfreint les ordres, rectifia doucement

Edmond Nivert. Tout à l'heure, je me suis mis en relation, par transphone, avec les trois satellites. La station cosmique N° 2 me confirma qu'une de ses fusées était partie pour la station N° 1, mais qu'en aucun cas, elle n'entrerait dans l'atmosphère terrestre, sachant bien qu'elle serait aussitôt détectée au radar et prise sous le feu des obus téléguisés.

« Mais la station N° 1 prévint la station 2. La fusée inter-satellite n'avait pas atteint son but. Des recherches furent entreprises dans le vide spatial, elles ne donnèrent aucun résultat. Toutefois, un appel radio lancé par la fusée indiquait que celle-ci se trouvait en difficulté, par suite d'une avarie. Puis la radio cessa de fonctionner à bord de l'engin. Les experts s'accordent à reconnaître que la fusée de liaison, se voyant dans l'impossibilité d'atteindre la station N° 1, a essayé tout simplement de se poser sur la Terre.

— Voici donc l'explication du phénomène, articula Renier que l'indignation suffoquait. Permettez-moi, M. le Président, de critiquer la conduite du grand Q.G. militaire, qui a donné l'ordre d'abattre sans délai cet astronef. Le poste « K », certes, a exécuté les ordres et le blâme s'est pas pour ces héroïques soldats, tombés en service commandé. Mais avouez que le Q.G. aurait pu prendre des décisions moins précipitées. Qui l'aurait empêché, par exemple, d'ordonner à une escadrille d'avions d'interception de se porter à la rencontre de cet engin ? Du moins aurait-on su à qui l'on avait affaire. J'estime entière la responsabilité du Q.G.

Divers murmures coururent sur l'assemblée des techniciens. Les uns approuvaient fortement le jeune Renier. Les autres le critiquaient.

Le président Nivert mit bon ordre à ces rumeurs.

Son poing s'abattit sur la table.

— Un peu de silence, Messieurs... Quant à vous, mon cher

Renier, permettez-moi de vous dire que je n'approuve pas entièrement vos trop hâtives déductions. Votre impartialité n'a qu'une valeur limitée... Certes, le Grand Q.G. est fautif, victime de sa promptitude. Mais n'avait-il pas reçu, lui aussi, des consignes sévères, émanant du Gouvernement, et ceci en plein accord avec tous les gouvernements de la planète ? Le trafic Terre-satellites ayant été interrompu, aucun engin, atteignant 6.000 km/heure, ne devait donc voler dans l'atmosphère. Qui faut-il donc incriminer ? Tout le monde et personne... Le Grand Q.G. était-il obligé de savoir que la fusée intersatellite était en difficulté, et que sa radio ne fonctionnait plus ? Non, Messieurs... C'est un accident, regrettable, d'accord, mais inévitable.

Renier se rassit, en grommelant. Il songea que Nivert ne voulait pas entamer la guerre froide contre le Q.G. de la Défense Nationale et encore moins contre le gouvernement...

Cependant, à ce même Q.G., si critiqué par Jean Renier, et si ardemment soutenu par Edmond Nivert, deux hommes devisaient précisément sur ce pénible accident.

Le général Aslin, individu corpulent, au visage sévère, ôta ses lunettes et les posa sur son bureau. Il contempla avec acuité son vis-à-vis, le colonel Batanfort, et lui tendit son paquet de cigarettes.

— Eh bien ! Colonel, nous pouvons nous estimer satisfaits ! Nous avons donné l'ordre d'abattre une fusée inter-satellites.

J'avoue que nos moyens de défense anti-aérienne sont admirablement au point. Malheureusement...

— Allons, mon Général, interrompit Batanfort en haussant les épaules, à quoi bon revenir sur cet accident ? Nous n'y pouvons plus rien, hélas. Ce qui est fait est fait. Trois hommes ont trouvé la mort. Trois. Alors qu'à Paris, pour prendre un exemple, il en meurt plusieurs centaines par jour !

Paris, comme tant d'autres villes, n'était pas épargnée par l'effroyable hécatombe. Pourtant, en toute hâte, la police et l'armée dressaient des barrages de fils électrocuteurs autour des immeubles dans lesquels on signalait la présence de l'ennemi. Des dispositifs extraordinaires de sécurité protégeaient les points stratégiques de la capitale. C'est ainsi qu'au siège du Gouvernement, par exemple, à la Préfecture de police, au Grand Q. G. militaire, plusieurs barrages interdisaient l'accès de ces centres vitaux. L'hélicoptère était le seul moyen de locomotion.

— Je vous l'accorde, Colonel, grimaça Aslin en allumant sa cigarette. Trois vies comptent peu au point où nous en sommes. Mais tout de même... C'étaient trois spécialistes des questions cosmiques.

— Notre déception, mon Général, ne vient pas du fait d'avoir abattu un appareil terrien. Nous comptions tellement nous trouver en présence d'un astronef ennemi, n'est-ce pas ? Lorsque le rapport de l'A.R.T. nous est parvenu, nous avons été soufflés. Oui, littéralement soufflés, c'est le mot. Et nous nous sommes demandé par quel extraordinaire moyen notre agresseur avait pris pied à terre.

Batanfort tira une bouffée de sa cigarette et se plaça dans l'encoignure de la fenêtre. Son regard plongea sur la place des Invalides.

Il distingua les barrages successifs de fils électrocuteurs ;

entre ce gigantesque réseau, des hommes en cagoule montaient, par surcroît, une garde vigilante.

Batanfort se tourna vers son supérieur.

— Là est la question, en effet. Nos agresseurs n'ont pu parvenir sur notre sol qu'à bord d'un engin interplanétaire. Or, ni les appareils détecteurs des trois satellites, ni les radars du sol, n'ont décelé la présence, dans notre ciel, d'engins inconnus. Avez-vous une opinion à ce sujet, mon Général ?

Aslin fuma un instant en silence avant de répondre, du bout des lèvres.

— Evidemment, j'ai une opinion. Mais libre à vous de l'estimer plausible ou non. A mon avis, si tous les postes détecteurs terriens n'ont rien décelé dans notre ciel, c'est tout simplement parce que les astronefs de nos ennemis disposent d'un écran protecteur, insensible aux ondes radar.

Batanfort hocha la tête. Un rayon de soleil le frappa en plein visage. Il ferma à demi les yeux et grimaça.

— Vous ne manquez pas d'imagination, mon Général, et vous exprimez une hypothèse sinon plausible, du moins logique. Toutefois, laissez-moi vous dire que jusqu'à présent, personne n'a aperçu, de ses propres yeux, l'un de ces astronefs. Je ne pense pas qu'ils aient, comme leurs passagers, la propriété de se rendre invisibles.

— Ecartons cette possibilité si vous voulez, colonel, et admettons plus simplement que les véhicules interplanétaires de nos agresseurs se posent la nuit sur notre sol.

Batanfort scrutait machinalement le ciel et il poussa soudain une sourde exclamation de surprise.

— Un hélicoptère va se poser sur le toit terrasse du Q.G. Attendez-vous quelqu'un, mon Général ?

— Non. Je ne vois pas...

— Alors, il doit y avoir du nouveau... Vous disiez donc que l'ennemi se posait la nuit sur notre sol. Acceptable... Au fait, comment est-il, notre agresseur ? A-t-il l'aspect d'un homme ou de... tout autre chose ? Je crois que son invisibilité est préférable, car si le peuple voyait, par-dessus le marché, débarquer des êtres informes, la panique ne s'en accroîtrait que davantage !

— Peut-être, Colonel, murmura Aslin, rêveur. Mais vous oubliez que si notre ennemi était visible, il serait vulnérable. Car nos équipes spéciales n'ont pas réussi à capturer l'un de nos agresseurs, et ceci malgré tous les moyens mis en œuvre. Mieux même. Certains de nos hommes, malgré leurs cagoules, ont été mis hors de combat.

— Oui, après que le hublot de leur casque eût été brisé. Avez-vous remarqué que ces agressions n'avaient lieu que sur des hommes isolés ? Preuve est donc bien faite de l'efficacité du scaphandre.

À ce moment, on frappa à la porte et celle-ci s'ouvrit avant que la permission d'entrer eût été donnée.

Un homme de petite taille, d'apparence chétive, au crâne chauve, apparut. Mais son regard brillait avec une extraordinaire intensité. Il semblait excité au plus haut point.

— Que se passe-t-il, professeur Loreth ? Pourquoi cette agitation ?

Le professeur Loreth, directeur du Centre biologique de Paris, n'était pas dans son état normal. Sa voix s'étranglait dans la gorge.

— Ecoutez, Général... Je... Mon collègue de Washington, le professeur Spracey, vient de m'apprendre une nouvelle sensationnelle. Il tient entre ses mains le... la... l'un de nos agresseurs. Il a, de ce fait, convoqué les directeurs des Grands

Centres biologiques terrestres. Je pars pour Washington, Général, et je... je tenais à vous prévenir.

Médusés, Aslin et Batanfort ne purent articuler une seule parole.

CHAPITRE X

Le professeur Spricey ôta ses gants en caoutchouc et se tourna vers la douzaine de biologistes qui avaient envahi le laboratoire.

Spricey n'affichait ni un air triomphant, ni un air navré. Il était calme, étrangement lucide, en pleine possession de ses facultés. Et l'on se demandait comment il pouvait conserver cet extraordinaire sang-froid, devant le problème aussi ardu qui se posait à sa sagacité.

Sa voix reflétait l'expression même de son état d'esprit.

— Messieurs, si je vous ai convoqués d'urgence, c'est parce que je tiens un atout capital, susceptible, non pas de nous donner la victoire immédiate, mais du moins de diriger nos efforts en ce sens, au lieu de prendre d'inutiles mesures, comme nous le faisons actuellement, hélas. Vous venez des différents points de la planète pour m'appuyer dans mes travaux. Car nous aurons besoin de tout notre savoir, de toute notre ingéniosité, pour découvrir la clef de cette énigme extra-terrestre.

Sprikey s'approcha d'une sorte de table d'opération, sur laquelle on ne distinguait absolument rien. Mais de solides et larges courroies retenaient « quelque chose ». Quelque chose qu'on devinait, sans plus, et qu'on pouvait toucher.

C'est ce que firent d'ailleurs les biologistes sur l'invitation de Sprikey. Leurs mains hésitantes coururent sur une substance molle, légèrement flasque, qui rappelait, à s'y méprendre, la peau d'un homme.

Mais c'était difficile de se prononcer à ce sujet et les biologistes hochèrent la tête.

— Curieux... balbutia l'un d'eux.

— Formidable ! dit un autre.

Loreth se contenta de grimacer, en songeant encore à la rapidité avec laquelle il avait répondu à l'invitation de Sprikey.

Celui-ci laissa échapper un léger sourire ironique, en contemplant la perplexité inscrite sur les visages de ses collègues.

— Messieurs, fit-il, avant l'arrivée du premier d'entre vous, je me suis livré sur ce... cette chose, à un examen approfondi. Oh ! n'allez pas croire que ce fut un examen aisé. Le plus perfectionné des microscopes aurait été incapable de découvrir la substance dont est faite ce corps. Car c'est un corps, Messieurs. Un corps humain.

Les biologistes se regardèrent, stupéfaits, puis le professeur Loreth passa sa main sur son crâne dénudé.

— Un corps humain, dites-vous ? Comment diable pouvez-vous si hâtivement formuler un jugement, alors que ce... enfin cette chose que vous avez examinée est invisible ?

— Que faites-vous de l'organe du toucher ? Un aveugle, en palpant divers objets, est capable de les reconnaître. Un

homme normal peut en identifier quelques-uns. Mais à l'un ou à l'autre, il lui sera facile de reconnaître un corps humain. C'est pourquoi je puis affirmer que notre agresseur a toute l'apparence humaine. Il possède une tête, des yeux, un nez, une bouche, des bras et des jambes. Il est donc, en tous points, semblable à nous.

Le biologiste de Moscou avança ses mains en avant et protesta :

— Vous n'allez tout de même pas croire, mon cher Spracey, qu'il s'agit d'un Terrien ?

— Rassurez-vous, je n'ai jamais affirmé cela. Mais tout laisse supposer qu'il existe, dans d'autres Mondes, des êtres semblables à nous. Quand je dis semblables, voyons par là la forme générale du corps. Car j'ai eu la curiosité de mesurer notre bonhomme : sa taille n'excède pas un mètre vingt, du bout des pieds au sommet du crâne. En tout cas, toutes les proportions sont gardées et rien ne prouve que nous n'avons pas affaire à un solide gaillard.

— Un Pygmée, balbutia Loreth. Un Pygmée venu d'une autre planète... Extraordinaire !

Il y eut un instant de silence, de recueillement général, pendant lequel Spracey en profita pour remettre ses gants.

Il s'avança alors vers la table d'opération, et tous les biologistes en blouse blanche l'entourèrent.

— Je vous ai attendus pour commencer mes expériences, parce que je n'ignore pas que nous luttons pour la même cause. La Science n'a pas de frontières... Messieurs, ce, appelons cela un homme, si vous le voulez... cet homme donc a été électrocuté par la brigade spéciale de Mac-Corry, chef du district de Washington. Remercions donc ces valeureux garçons, qui, au péril de leurs vies, ont réussi là où d'autres avaient échoué. Cet homme, disais-je, est mort depuis un peu

plus de sept heures. Néanmoins, il nous sera possible d'examiner une goutte de son sang, car, grâce à la promptitude de Mac-Corry, le cadavre m'est parvenu un quart d'heure après. J'ai donc fait aussitôt une préparation, que j'ai placée sous une lamelle. Vous pouvez vous approcher de ce microscope, Messieurs...

Le biologiste chinois leva la tête.

— Vous avez examiné votre préparation, professeur ?

— Oui. Mais je tiens à confronter mes résultats avec les vôtres. C'est pourquoi je vous demande, à votre tour, de vous pencher sur ce microscope.

Loreth, le premier, eut l'honneur de coller son œil à l'oculaire du microscope électronique. Il opéra rapidement un réglage et des disques biconcaves apparurent, empilés comme des pièces de monnaie. Leur couleur était d'un jaune très pâle.

Il distingua aussi des petits corps d'aspect brillant, légèrement plus gros que les disques jaunes, mais sans forme apparente. Au centre de leur masse, se précisait un noyau, simplement arrondi, ou rappelant un court chapelet.

Enfin, il était facile de constater la présence d'un liquide légèrement ambré, voilé par des fibres très fines.

Loreth termina son examen et fronça les sourcils. Son regard assez intrigué se porta vers ses collègues.

— Hallucinant ! Cette préparation a la même composition que le sang humain. On y distingue des globules rouges, ou hématies, des globules blancs, ou leucocytes, de la fibrine et du sérum. Mais en observant cette goutte de sang coagulé, il est très facile de remarquer que les proportions varient avec les proportions normales. Alors que le nombre des hématies est évalué à cinq millions par millimètre cube de sang, ce nombre est ici considérablement réduit. Il en est de même des

leucocytes. En définitive, nous nous trouvons en présence d'un être présentant les symptômes d'une anémie au dernier degré.

Après Loreth, les autres biologistes se penchèrent à leur tour sur le microscope. Leurs déclarations concordèrent avec celle du savant français.

— Merci, Messieurs, fit Spracey sur un ton visiblement satisfait. Mon examen personnel m'a permis, à moi aussi, de constater l'étonnante pauvreté de ce sang, qui, de toute évidence, manque d'oxygène, car il est noir. Ce n'est donc pas celui d'un homme normal.

Loreth résuma ces différentes observations en une hypothèse qu'il mûrissait depuis quelques minutes.

— En somme, il y a toutes probabilités pour que notre agresseur vienne d'une planète où l'oxygène n'entre pas dans les mêmes proportions que celles de notre atmosphère. Dans ce cas, je me demande comment son organisme peut résister.

— Il résiste, mon cher collègue. Et il résiste d'autant plus qu'un anémié a besoin d'air pur. D'ailleurs, la composition du sang de notre ennemi me permet d'affirmer qu'il lui est possible de vivre sans danger dans notre atmosphère, tout simplement parce que ses poumons ont l'habitude d'absorber de l'oxygène.

Les yeux en amande du biologiste japonais étincelèrent. Le Nippon s'approcha de la table d'opération et étendit ses mains sur le corps invisible.

— Pour que nous puissions étudier plus minutieusement cet être extraordinaire, il faudrait pouvoir lui redonner son apparence véritable. Car je ne pense pas qu'il soit invisible depuis sa naissance.

— Je ne le pense pas non plus, affirma Spracey. Mais j'ai

essayé plusieurs réactifs. Rien n'y fit. Je vais donc tenter devant vous une autre expérience, celle de la transfusion sanguine.

Dès lors, les regards anxieux des biologistes ne quittèrent pas le savant américain. Celui-ci ouvrit un placard et se saisit d'un récipient étiqueté, plein d'un liquide rougeâtre.

La transfusion s'opéra en un temps record, et, penchés au-dessus de la table, les biologistes attendirent l'apparition d'un symptôme susceptible de laisser croire à la réussite de l'expérience.

Mais les minutes passèrent et rien ne se produisit. Spracey perdit patience.

— Allons dîner, Messieurs. Nous reprendrons nos expériences tout à l'heure.

Les savants sortirent du laboratoire, en grimaçant. Jamais un tel phénomène ne les avait autant intrigués, mettant en échec leurs connaissances, pourtant fort développées.

Mais soudain, Spracey poussa un cri terrible. Il allait refermer la porte du laboratoire lorsqu'il la rouvrit brutalement.

— Je l'ai vu, hurla-t-il, je L'ai vu !

— Que se passe-t-il ? demanda Loreth en revenant avec précipitation sur ses pas.

Spracey était livide, tremblant. Ses lèvres s'agitaient, sans qu'il puisse articuler une parole compréhensible.

Son émotion s'apaisa enfin.

— Je vous assure, je L'ai vu, là, sur la table d'opération.

L'Américain invita ses collègues à revenir vers le laboratoire. Il ferma la porte et omit volontairement d'éclairer la pièce.

— On n'y voit rien ! grommela le biologiste anglais.

— Je sais, Messieurs. Mais laissez vos yeux s'accoutumer à l'obscurité.. D'ailleurs, je vais mettre en route l'éclairage à l'infra-rouge, doublé par un écran à polymorphisme. De cette façon, il sera plus facile d'observer les ténèbres, sans déformer les choses.

A tâtons, mais sachant parfaitement où il dirigeait ses pas, Spracey se rendit près d'un tableau d'ébonite. Il abaissa un interrupteur.

Aussitôt, un ronronnement se fit entendre et une extraordinaire lumière bleue envahit la pièce, donnant aux objets leurs formes normales mais avec un relief accru.

— Fantastique ! hurlèrent les biologistes.

Sur la table opératoire, une silhouette apparaissait, floue, vague, mais néanmoins visible. On aurait dit un homme. Mais un homme avec des yeux immenses, démesurément ouverts.

Il était nu. Autant qu'on puisse en juger, sa peau présentait une curieuse couleur blanchâtre, comme celle d'un albinos.

— Messieurs, articula Spracey, au moment de refermer la porte, j'ai éteint la lumière électrique. Le laboratoire était donc plongé dans une demi-obscurité et alors, il m'a semblé distinguer une forme sur la table d'opération. J'en ai immédiatement déduit que cet être extraordinaire n'était visible que LA NUIT ! Cette lumière à l'infra-rouge, doublée d'un écran à polymorphisme, permet de distinguer les choses que nos yeux d'humains ne peuvent déceler dans les ténèbres les plus absolues. Autrement dit, il s'agit là d'une sorte de lumière radar, qui détecte les objets et les restitue sous leur forme naturelle. Mieux encore, il faut comparer cette dernière invention des savants américains à un appareil radioscopique perfectionné.

— Je comprends.. je comprends.. murmura Loreth. Cet

être n'est visible qu'en pleines ténèbres, et non à la lumière électrique ou solaire.

Et il se pencha davantage sur le fantastique cadavre entouré d'un halo bleuté...

CHAPITRE XI

— Hallucinant ! répéta pour la troisième fois, au moins, le professeur Loreth,

Il redressa sa petite taille et son regard brilla dans l'ombre du laboratoire.

Celui-ci, du reste, présentait un aspect inhabituel et fantastique. Les ténèbres envahissaient les moindres recoins, mais tous les objets semblaient entourés de ce même halo bleuté, si caractéristique, comme s'ils eussent été phosphorescents.

Aucun des biologistes présents, hormis Spracey, eût été capable de se diriger, car tous ces objets étaient séparés par des zones d'obscurité absolue.

Loreth contempla ses collègues, visibles seulement grâce à leur espèce de phosphorescence.

— Messieurs, dit-il, cet être présente un organe visuel bien différent du nôtre. Son œil est **TOTALEMENT DEPOURVU** de paupières ! De plus, sa peau ne comporte aucun pigment colorant, d'où cette couleur blanchâtre. Si cet

être ne venait pas d'une autre planète, je n'hésiterais pas à affirmer qu'il est atteint d'albinisme.

Le biologiste canadien prit la parole à son tour.

— Il est bien évident que malgré toutes les ressemblances que présente cet être, nous ne pouvons le considérer comme un échantillon de la race humaine. Pourtant, hormis son organe visuel et la couleur de sa peau, on pourrait le prendre pour un Pygmée. Un Pygmée bâti normalement, toutes les proportions du corps étant respectées. Nous n'avons donc pas affaire à un être difforme ou monstrueux.

Sprikey se dirigea vers un interrupteur, et bientôt, un flot de lumière électrique inonda le laboratoire. Sur la table, l'être hallucinant était redevenu invisible.

— Messieurs, fit le biologiste américain, j'en conclus que la lumière agit sur cet être dont le corps est un excellent milieu réfringent. Les rayons lumineux ne l'atteignent donc pas et voilà pourquoi il demeure invisible à nos yeux d'humains.

Loreth hocha la tête :

— Possible. En tout cas, il ressort de nos observations que notre agresseur n'est pas fait pour vivre à la lumière. Son organe visuel en fait foi. Car si notre œil ne possédait pas de paupières, Messieurs, nous ne pourrions jamais fixer la lumière électrique et solaire. Les paupières protègent la vue de l'intensité des rayons lumineux, en se refermant plus ou moins. Dans l'obscurité, elles s'ouvrent au maximum.

— Je suis d'accord avec vous, fit le biologiste canadien. Mais de quelle planète vient donc notre ennemi ?

Loreth haussa les épaules en signe d'impuissance. C'était au-dessus de ses possibilités que de répondre à une telle question.

Sprikey sourit, énigmatique :

— De quelle planète, évidemment ? D'un monde plongé indéfiniment dans les ténèbres, que le soleil n'éclaire jamais. Je sais bien que cela peut paraître extraordinaire, car si

éloignée fût-elle du soleil, aucune planète n'est plongée dans l'éternelle obscurité. Messieurs, il faut donc chercher plus loin que notre système solaire.

Les biologistes se regardèrent un instant. Leurs traits étaient contractés. Une terrible consternation marquait leurs visages.

— Cet être viendrait d'une planète hors de notre système solaire ? balbutia le Directeur du Centre biologique de Moscou. Existe-t-il donc, dans l'infini de l'Univers, une planète obscure, qui ne reçoit ni lumière, donc ni chaleur ?

— Permettez, mon cher collègue, intervint Spracey. Une planète sans lumière n'est pas forcément froide. Que faites-vous du feu central ? Pourquoi ne pas admettre qu'une planète peut produire sa propre chaleur ?

— Evidemment, murmura le Soviet. Notre imagination peut inventer d'in vraisemblables hypothèses, sans qu'il soit possible de les contrôler.

— Je l'admet, approuva Spracey. Mais nos connaissances, sur les autres Mondes de l'Univers, sont réduites à d'élémentaires observations, derrière l'oculaire d'un télescope. D'ailleurs, nous ne pourrions apercevoir la planète d'où vient notre agresseur, puisqu'elle est plongée dans l'obscurité et ne réfléchit par conséquent aucune lumière.

Loreth se gratta le menton et se prit à réfléchir. Il resta un moment silencieux puis se décida à parler.

— Puisque selon toute probabilité, notre hallucinant ennemi est constitué pour vivre dans la plus profonde obscurité, il est curieux de noter, tout de même, que son organe visuel résiste admirablement à la lumière solaire, alors que logiquement, il devrait devenir aveugle.

Spracey et ses collègues n'avaient pas pensé à cela. Tant de questions se pressaient dans leurs esprits enfiévrés, qu'ils en oubliaient les plus élémentaires.

— Quelque chose nous échappe, murmura le savant américain. De toute façon, Messieurs, je vais vous demander

de poursuivre vos recherches, chacun de votre côté. Il est urgent que nous découvriions une arme pour lutter contre notre ennemi. La pauvreté de son sang, surtout en leucocytes, doit être son point faible. Il faut créer une bactérie, incapable d'être digérée par ses leucocytes.

Loreth venait de se pencher à nouveau sur le microscope électronique. Il abandonna son examen et se tourna vers Spracey.

— Mais songez que la composition de ce sang est la même que le nôtre. Ne craignez-vous pas qu'en créant une arme bactériologique, nous risquions de contaminer l'humanité tout entière ?

— Bien entendu, vos expériences devront porter également sur notre propre phagocytose. Il s'agit donc d'étudier différemment la résistance de nos leucocytes et ceux de notre ennemi. Maintenant il ne me reste plus qu'à vous souhaiter une bonne chance. Nous centraliserons nos recherches et je vous demande un effort, Messieurs. L'humanité est en jeu.

Spracey scruta les visages sévères de ses collègues. Ceux-ci ne répondirent pas, mais à l'intensité de leurs regards, le savant américain comprit qu'ils feraient le maximum.

Spracey inclina la tête, satisfait.

— Merci, Messieurs. Nous pouvons aller dîner.

Un à un, les biologistes sortirent du laboratoire, non sans jeter un dernier regard sur la table d'opération...



Maxwell parcourut des yeux le rapport de Spracey, et

lorsqu'il eut terminé sa lecture, — ce qui lui prit un certain temps — il redressa la tête.

Corry attendait en face de lui. Un Corry parfaitement calme, aux traits détendus, et qui, pendant que son adjoint lisait, observait Joan à la dérobée.

Et Joan souriait timidement, parce qu'au fond, malgré son regard perçant, Corry n'était pas un mauvais diable. C'était même un chic type, qui faisait l'admiration de ses employés. Et depuis qu'il commandait la brigade spéciale, avec tous les risques que cela comportait, l'estime de ses adjoints avait doublé.

— Alors, Maxwell, qu'en pensez-vous ?

Maxwell grimaça et alluma un cigare.

— Hum ! Pas très optimiste, le rapport de Spracey. Je ne comprends pas très bien son histoire de milieu réfringent. Le professeur emploie des termes techniques qui me sont indéchiffrables, et ceci, malgré ma meilleure volonté. En résumé, nous avons affaire à un ennemi peu ordinaire, qui a la taille d'un Pygmée, le teint d'un albinos, et des yeux sans paupières. Enfin, c'est un être que l'on ne voit que la nuit, autrement dit, jamais.

— Hein ? sursauta Corry. Que racontez-vous là, Maxwell ?

— Mais... la stricte vérité. Le jour, notre ennemi est invisible, parce que son corps est un milieu réfringent, que n'atteignent même pas les rayons lumineux. La nuit, ce sont nos yeux d'humains qui sont incapables de le discerner.

— Ah ! bon. Vous vous étiez mal expliqué, Maxwell. En fait, Spracey voulait un spécimen de notre agresseur et il m'avait promis que du même coup, nous aurions une arme défensive. Or quelle arme a-t-il à nous proposer ?

Joan se pinçait le nez et se retenait pour ne pas tousser. Maxwell fumait avec acharnement, un peu comme une locomotive à vapeur. A ce régime, l'air de la pièce devint vite

irrespirable et même Corry, qui en avait pourtant l'habitude, se mit à se rader la gorge.

Maxwell comprit qu'il empestait l'atmosphère. Il écrasa son cigare dans un cendrier.

— Spriccy espère dans la création d'une bactérie, capable de vaincre l'organisme de notre agresseur.

— Je suis d'accord avec lui, Maxwell, mais la guerre bactériologique a un double tranchant. Il n'est pas question, pour pouvoir anéantir l'ennemi, de contaminer toute la planète. Par contre, j'envisage un autre moyen, qui a fait ses preuves, d'ailleurs.

Joan s'arrêta de taper. Elle trouvait Corry extraordinaire et se demandait pourquoi il n'était pas encore Président des Etats-Unis.

Maxwell regarda longuement son chef avec des yeux vagues. Il hésitait à puiser dans la boîte de cigares.

— Les pistolets électrocuteurs ?

— Allons, Maxwell, ne soyez pas aussi borné. Le pistolet électrocuteur serait une arme efficace, en effet, si nous pouvions voir notre ennemi. La meilleure arme ne serait-elle pas de le rendre visible ?

— Par quel procédé ?

— Voyons, Spriccy nous l'a indiqué lui-même. Son laboratoire est équipé d'un éclairage à l'infra-rouge, doublé d'un écran à polymorphisme. C'est grâce à ce rayon que le corps de notre agresseur a pu apparaître, dans l'obscurité du laboratoire.

Maxwell se dressa vivement et se mit à marcher dans le bureau. Il regarda son chef avec une espèce de pitié.

— Votre idée est complètement ridicule, Corry. Vous semblez ignorer que ce genre d'éclairage n'est employé que dans certains laboratoires. C'est une découverte récente. De plus, avez-vous songé aux extraordinaires moyens qu'il faudrait mettre en œuvre pour balayer la nuit avec de tels

rayons ? Car ce n'est que la nuit, a bien précisé Spracey, que notre ennemi pourrait être visible... Non, Corry, votre projet est utopique, et lorsque nos agresseurs nous verraient mettre en batterie cette tactique nouvelle, ils se mettraient vite hors de portée.

Corry laissa tomber sa tête dans ses mains. Un immense désespoir l'envahit.

— Vous avez raison, Maxwell. Sur le moment, je n'ai pas réfléchi. J'ai cru que Spracey venait de nous donner une arme. En définitive, ce n'était qu'une illusion... Reste encore l'espoir de l'arme bactériologique.

Maxwell se rassit. Il était moins nerveux, plus décontracté et il puisa sans hésitation dans la boîte de cigares.

La flamme de son briquet illumina son regard sombre.

— Tous les grands centres biologiques de la planète travaillent à cet effet. Si l'on n'arrive pas à produire la bactérie pathogène, nous sommes irrémédiablement condamnés, dans un temps plus ou moins long.

— Charmante perspective, grommela Mac-Corry en se dirigeant vers son bureau.

Dès qu'il eut pénétré dans la pièce, il se pencha par la fenêtre. Spark-Avenue était toujours déserte, vide, sinistre...

Alors, le chef du district de Washington, d'un air fatigué, se prit à réfléchir.

CHAPITRE XII

Lorsque Mac-Corry pénétra dans le hall de son appartement, son chronomètre marquait vingt-deux heures cinq. D'habitude, il ne rentrait jamais si tard et il ne fut nullement surpris de trouver sa femme fort inquiète.

Betty se précipita au devant de lui et l'embrassa.

— Bonsoir, chéri... Oh ! Pourquoi me fais-tu languir à ce point ? Avec toutes ces choses qui se passent actuellement, je deviens folle d'inquiétude lorsque tu ne rentres pas à l'heure habituelle.

Corry s'efforça de sourire. Il y mit pourtant de la bonne volonté, mais il ne réussit pas à rassurer complètement sa femme.

— Ecoute, Betty... Les heures de service sont bouleversées. D'autre part, ma brigade spéciale doit souvent se déplacer. Je ne suis plus maître de mon temps.

Le joli visage de Betty se crispa. Il devint un masque de terreur, ou tout au moins de terrible appréhension.

— Dès que tu me quittes, Mac, et que j'ai refermé soigneusement la porte derrière toi, je ne vis plus. Mes nerfs m'abandonnent, et je me demande si je te reverrai le soir...

Corry prit sa femme par les épaules et la conduisit lentement vers le divan de la salle à manger. Tous deux s'assirent, sans dire un mot. Alors, Corry se pencha et baisa avec amour les yeux de Betty, noyés de larmes.

— Ne pleure pas, chérie, voyons... Et surtout ne sois pas égoïste. Personne n'est vraiment à l'abri. Tu devrais au contraire te réjouir. J'occupe un poste privilégié et, je t'assure, je me sens beaucoup plus en sécurité sous mon scaphandre qu'à mon bureau de Spark-Avenue.

Elle rit, nerveusement, en blottissant sa tête dans le creux de son épaule.

— Ton scaphandre... Mon Dieu, que tu es laid dans ce vêtement, Mac !

Il rit à son tour, plus détendu, plus rasséréné. Il l'enveloppa d'un regard amoureux.

— Bravo, chérie. Tu plaisantes. C'est donc que cela va mieux... Et Fred ?

— Il est couché depuis deux heures. Pourtant il désirait tant t'embrasser avant de s'endormir !... Mac, j'ai l'impression que notre fils, malgré ses trois ans, soupçonne que les choses ne tournent pas comme d'habitude. Il me demande pourquoi nous ne sortons plus. Le pauvre chéri !

Le regard de Corry se durcit. Il se rappela le jour où il avait capturé l'un des agresseurs. Une femme hurlait. Elle cherchait son enfant que l'ennemi lui avait ravi sans pitié...

Corry avala sa salive,

— Ne sois sous aucun prétexte, Betty. Le ravitaillement est assuré par hélicoptère. Et surtout n'ouvre à personne. En

prenant de telles précautions, je ne pense pas que tu craignes quelque chose, car jusqu'à nouvel avis, notre agresseur n'a pas encore la possibilité de passer au travers des murs !

Il sortit un paquet de cigarettes de sa poche et en alluma une. Puis il enfila la robe de chambre que sa femme lui tendait.

On était vraiment bien chez soi, dans une atmosphère de détente relative. Et Corry regrettait seulement que ces doux instants ne puissent se prolonger davantage.

— Betty, je suis rentré tard ce soir, tout particulièrement, parce que je suis passé au centre des recherches biologiques.

— Alors, Mac... Spricey a-t-il découvert son arme bactériologique ?

Corry fit quelques pas dans la pièce et s'arrêta devant sa femme. Il vit que son regard implorait une réponse...

— Oui, il vient de créer une bactérie terrifiante, qui, en quelques secondes, détruit les leucocytes de notre adversaire, en produisant des toxines. C'est même une arme épouvantable. Spricey m'a montré la virulence de son microbe, au microscope. Cette vision m'a bouleversé.

Betty ne poussa pas un cri de joie. Le regard terne de son mari disait amplement que si Spricey avait réussi à créer une bactérie pathogène, tout n'allait pas sans inconvénient.

Elle ne posa aucune question et Corry devina sans effort qu'elle avait compris.

— Hélas, Betty, il fallait s'y attendre. L'expérience tentée sur du sang humain est un échec. Nous serions aussi terrassés en quelques secondes. Nos propres leucocytes ne peuvent résister à l'infamale bactérie.

Betty baissa la tête.

— Pas de nouvelle des autres centres biologiques de la planète ?

— Ils poursuivent les recherches. Le plus difficile, m'a expliqué Spracey, n'est pas de créer une bactérie susceptible de contaminer un organisme résistant. Il s'agit de créer un microbe pathogène, inoffensif pour la race humaine. Voilà tout le problème.

— Cela doit être possible, puisque l'organisme de notre agresseur est moins résistant que le nôtre.

— Moins riche en globules rouges, c'est un fait. Mais cela ne prouve pas qu'il soit moins résistant.

Betty évita de poursuivre une telle conversation et ouvrit le poste de télé-radio.

— Parlons d'autre chose, veux-tu ?... Tu n'as peut-être pas dîné, mon chéri...

— Si, ne t'inquiète pas. Je n'ai besoin de rien... Qu'y a-t-il d'intéressant à la radio ?

Les postes émetteurs, malgré les circonstances, s'étaient efforcés de maintenir leurs programmes habituels. Mais de fréquents communiqués venaient interrompre les émissions et c'était par radio que l'on donnait les avis et les instructions nécessaires à la population.

— J'avoue que ces Messieurs de la télé-radio ont du cran, fit Corry avec conviction. Ils poursuivent leur travail avec une ténacité et une abnégation admirables. Du moins entretiennent-ils le moral du peuple, par leurs émissions de variétés. Même nos humoristes trouvent le moyen de nous faire rire. Enfin, de grimacer... Car le rire, hélas ! n'est plus le propre de l'homme.

Une musique douce et berceuse envahit la pièce. Le regard vague, Betty et Corry fixaient l'écran-téléviseur.

— Délicieux, cet orchestre. Il joue avec tant de sensibilité, et avec tant de mépris du danger !

Betty se serra contre son mari. Ils étaient bien tous les deux. Si bien qu'ils en oubliaient leur angoisse. A croire qu'ils ne pensaient plus à l'agresseur invisible, à Spracey et à ses effrayantes bactéries, à tous ces peuples torturés par la grande épouvante planétaire.

Sur l'écran-téléviseur, un speaker remplaça l'orchestre. Son visage avait une expression sévère et il tenait un papier à la main. Nul doute qu'il allait annoncer un communiqué.

— Dans le cadre de cette émission, dit-il, permettez-moi de vous rappeler que nous n'oublions pas, pour autant, l'effroyable tragédie dont est victime notre planète. Je ne saurais trop répéter ce que j'ai déjà dit cent fois à ce même micro. Je rappelle donc à la population qu'elle doit faciliter dans la mesure du possible les services de ravitaillement. Ceux-ci se plaignent souvent d'être mal reçus. Soyez donc aimables, et rappelons à cet effet qu'au lieu d'introduire la mort dans vos appartements, ces services y apportent au contraire un peu de gaieté. Laissez donc approcher les hélicoptères, en chassant de votre esprit l'idée qu'ils transportent des ennemis invisibles.

Le speaker s'arrêta un court instant puis reprit sa lecture.

— Je suis navré de répéter les mêmes choses. Mais il faut que les Terriens sachent qu'on ne gagne pas une guerre, même interplanétaire, sans de la discipline. Ne gênez pas, non plus, les services de l'armée et de la police, et ayez confiance. C'est du moins le terme employé par le professeur Spracey, lors d'une interview que nous avons eue avec lui, voici quelques heures à peine. Les travaux avancent à grands pas et les biologistes espèrent découvrir sous peu l'arme libératrice. A cet effet, plusieurs expériences ont été couronnées de

succès. Il ne reste encore qu'une petite mise au point. Espérons qu'elle sera rapide.

Un sourire maussade coupa la figure de Mac-Corry. Il haussa les épaules.

— Une « petite » mise au point... Ah ! Betty, Spracey est comme les autres. Il veut rassurer les peuples en leur faisant avaler des mensonges. À quoi bon abuser ces pauvres gens, qui croient à ces paroles comme à celle d'un Messie ?

— Mais, chéri, parce que ce sont des paroles d'espoir, d'encouragement. J'approuve la déclaration de Spracey.

— D'espoir ! ricana Corry. Evidemment... Mais on ne vit pas éternellement d'espoir !

Betty prit les mains de son mari et les serra vivement. Puis elle lui lança un regard bouleversant de pitié.

— Voyons, Mac... Mets-toi à la place du peuple, à la place de celui qui n'a jamais mis les pieds dans un laboratoire biologique. Ce novice prend ce laboratoire pour un endroit où l'on forge à volonté la mort et la vie, où l'on pénètre dans le domaine mystérieux de la Science ; un endroit, enfin, où tous les espoirs sont permis, où toutes les luttes contre l'infiniment petit se terminent par une éclatante victoire. Car le laboratoire, c'est en quelque sorte un lieu secret, redouté, où rien ne transpire, dans lequel on ne sait pas trop avec précision ce qui se passe. Alors, Mac, vas-tu critiquer cet être qui place toute sa confiance dans les savants en blouse blanche et en gants de caoutchouc ? Voudrais-tu lui ôter l'unique espoir de vivre ?

Corry posa délicatement sa joue contre celle de sa femme. Tous deux fermèrent les yeux, en silence, tandis qu'une espèce d'engourdissement les envahissait d'un bien-être étrange.

Sur l'écran télé-radio, l'orchestre avait succédé au sévère speaker...

— Chérie, murmura Corry, je veux bien laisser au peuple ses illusions. Mais je n'aime pas que l'on abuse de la confiance d'autrui.

— En temps habituel, peut-être... Mais les circonstances présentes... Mac, regarde !

Les yeux de Betty s'agrandirent d'épouvante. Elle tendit soudain le doigt vers l'écran-téléviseur et demeura sans voix, pétrifiée.

Sur l'écran, une lueur insoutenable venait d'apparaître. Lorsque cette étrange clarté cessa, au bout de trois secondes, l'un des musiciens s'était littéralement volatilisé. Son instrument gisait sur le sol.

Un instant frappés de stupeur, ses compagnons se dressèrent, en hurlant. Le rayon mortel brilla, par quatre fois successives. Puis l'ennemi invisible fut maître du studio...

Mac-Corry s'était levé, halluciné.

— ILS attaquent le poste émetteur de Washington ! Il faut que je...

Mais les mots lui rentrèrent dans la gorge. Une voix, une voix caverneuse et qui s'exprimait lentement, grésilla dans l'amplificateur du télé-radio.

— Habitants de la planète Terre, réfléchissez. Ou bien vous capitulez, et nous épargnerons vos vies, ou bien vous poursuivez votre lutte inutile. Alors, votre globe sera débarrassé à jamais de l'espèce humaine. Nous venons d'un Monde dont vous ne soupçonnez même pas l'existence. Car vous êtes des arriérés. Nous voulons régner en maîtres absolus sur la planète Terre. Mais il y a de la place pour nos deux civilisations et rien n'empêche de vivre en bonne intelligence. Réfléchissez donc. Votre décision peut nous parvenir par l'intermédiaire de vos postes émetteurs... Car nous restons à

l'écoute. Voilà le message que nous avons à vous communiquer.

La voix s'arrêta. L'écran-téléviseur montrait toujours le studio vide, désert. Il semblait qu'on eût affaire à une hallucination collective.

— Bon sang, hurla Corry, les événements dépassent en ampleur tout ce que nous avions prévu !

Il quitta rapidement sa robe de chambre et se rua vers la porte.

CHAPITRE XIII

L'hélicoptère, mis à la disposition de Corry, survolait les immenses bâtiments du poste émetteur télé-radio de Washington.

Les gigantesques antennes métalliques se dressaient vers un ciel piqueté d'étoiles, où le croissant de la lune mettait une clarté blafarde. De puissants projecteurs, installés sur les terrasses des studios, braquaient leurs rayons éblouissants vers l'aire d'atterrissage des hélicoptères.

Car depuis le peu de sécurité des routes terrestres, techniciens et artistes arrivaient aux studios par la voie des airs.

Mac-Corry embrassa d'un regard la vaste esplanade qui s'étirait en demi-cercle devant l'entrée monumentale du poste émetteur. Plusieurs voitures de la police étaient déjà sur les lieux et des agents en uniforme s'activaient à déployer, autour des bâtiments, des réseaux de fils électrocuteurs.

— Comment se fait-il, grommela Corry, que les services n'aient pas pensé à placer un dispositif de sécurité, autour du

poste émetteur ? N'est-ce pas un point stratégique ? Evidemment, il est temps d'y songer !...

Le pilote de l'hélicoptère grimaça. Dans l'ombre, il observa Mac-Corry et lui trouva un air étrangement pâle.

— Eh ! bien, chef, à vrai dire, l'installation d'un réseau électrocuteur demande un certain temps pour être mise en place... Certes, les services de sécurité ont songé à protéger le poste émetteur. Mais, à Washington, la plupart des bâtiments de la ville ont été désignés « points stratégiques ». Les services sont débordés.

— Les responsables sont négligents, rectifia Corry avec froideur. Atterrissez sur les terrasses des studios.

L'hélicoptère descendit, comme un gros insecte bourdonnant. Sa silhouette allongée entra dans le rayon des projecteurs et ne tarda pas à se poser.

Corry sortit de l'appareil et ajusta le casque de son scaphandre protecteur. Sa montre indiquait la demie de minuit.

Il descendit dans les studios, déjà envahis par les policiers. Il arrêta un homme en vidéoscopie :

— Pas de traces de l'ennemi ?

— Aucune. Peu après son appel, l'agresseur a dû quitter les bâtiments du poste émetteur. Lorsque nous sommes accourus, il était déjà trop tard.

Corry haussa les épaules. Son interlocuteur n'appartenait pas à sa brigade et il ignorait son nom. Mais à Washington, plusieurs équipes spéciales avaient déjà été mises sur pied.

— En somme, comment l'attaque s'est-elle produite ?

— Euh... simplement. Rien ne la laissait présager. Le speaker venait de lire un communiqué. Un orchestre jouait... Ni les techniciens, ni le personnel des studios ne s'aperçurent de quelque chose. Ce n'est que lorsque l'éblouissante lueur s'est manifestée...

Déjà, Corry avait filé. Il en savait autant que le personnel des studios.

— Toujours la même chose, grommela-t-il, rageur. L'ennemi est insaisissable. Il nous glisse entre les mains et nous nargue.

Soudain, il sentit qu'une main se posait sur son épaule. Il sursauta, trahissant son état d'extrême nervosité. Puis il se retourna brutalement.

— Maxwell... Que faites-vous ici ?

— On vient de me prévenir... J'étais déjà couché lorsque l'événement s'est produit. Que pensez-vous de cet ultimatum ?

Derrière le hublot de son casque, Maxwell essayait d'ouvrir ses yeux bouffis de sommeil. Et il regrettait d'autant plus d'avoir endossé cet encombrant vêtement, qu'il lui était impossible d'allumer un cigare..

— Ceci n'arrange pas les choses, Maxwell, et va porter au paroxysme l'excitation des foules.

— Surtout que la majorité des Terriens est déjà au courant. Car, si vous ne le saviez pas, permettez-moi de vous l'apprendre, diverses dépêches viennent de parvenir à Washington. A peu près tous les principaux postes émetteurs de la planète ont reçu la visite de l'ennemi invisible, et ceci à la même heure. L'ultimatum a été traduit en toutes les langues.

— C'est effrayant, gronda Corry. Non seulement notre agresseur agit avec une méthode chronométrique, mais il lui est possible de s'exprimer dans les langues usuelles de notre globe. Ahurissant !

Maxwell eut un rictus.

— Cela ne m'étonne pas, puisqu'il a la facilité de capter toutes nos émissions.

Les deux hommes se convainquirent rapidement que l'ennemi invisible, sitôt son ultimatum lancé sur les ondes, avait abandonné les studios.

— Le poste émetteur ne l'intéresse pas, grommela Corry en serrant les poings. Ce qu'il voulait faire, il l'a fait. Son but est de frapper l'esprit des peuples, puisqu'il lui est impossible de pénétrer aux sièges des Gouvernements, trop bien gardés.

Maxwell soupira. Les deux hommes se tenaient sur les terrasses du studio, sous la lumière des projecteurs.

— Je crois que pour mettre plus de poids dans son ultimatum, l'agresseur va lancer de terribles attaques.

Un agent en uniforme s'approcha de Corry et salua. Il tendit un papier.

Corry y jeta un regard et ses sourcils se froncèrent. À son tour, Maxwell prit connaissance du pli officiel.

— N'avais-je pas raison, Maxwell ? Cette dépêche nous apprend que la ville d'Atlanta, en Géorgie, ne compte plus aucune âme. Tous les habitants ont été dématérialisés.

D'autres dépêches suivirent. Des quatre coins de la planète, on signalait que l'inferral rayon destructeur de cellules frappait à une cadence encore jamais atteinte. Les villes se transformaient en désert. Les populations fuyaient vers les campagnes et étaient ainsi des proies faciles.

L'humanité semblait à son déclin et la planète Terre un Monde sans vie...



Insouciant de ces derniers événements qui modifiaient avec lenteur l'aspect de notre globe, les biologistes s'usaient les yeux derrière l'oculaire de leurs microscopes, cherchant dans le monde infinitésimal le moyen miraculeux d'arracher les humains à la décimation, prélude à l'effroyable anéantissement total.

À Paris, le professeur Loreth s'agitait derrière son microscope. Depuis plus de deux heures déjà, il était penché sur son instrument.

Il n'avait pas prononcé une parole, mais son assistant, le jeune biologiste Crécieu, un homme d'une trentaine d'années, l'observait de temps à autre à la dérobée.

Il venait de s'apercevoir que depuis quelques minutes, le visage du vieux savant se stigmatisait de tics expressifs. Pour qui connaissait bien Loreth, ces symptômes signifiaient une victoire prochaine, ou tout au moins un sérieux progrès dans les travaux en cours.

— Crécieu ! regarde... Mais regarde donc !

Le jeune biologiste hésita. Puis devant l'insistance du professeur, il plaça son œil à l'oculaire du microscope.

Il fallait toute l'habitude, toute la science d'un homme de laboratoire, pour pouvoir démêler ce qui se passait de l'autre côté de la lentille.

Des espèces de petits bâtonnets noirs, extrêmement allongés, se contorsionnaient à la façon des asticots dans la sciure. Des masses plus volumineuses apparaissaient çà et là et avançaient en se déformant, attirés par les bâtonnets noirs.

Ces masses brillantes poussaient des prolongements vers les bâtonnets, les débordaient progressivement et finalement les englobaient dans leur substance blanchâtre.

Un à un, les bâtonnets disparurent, digérés par les masses brillantes.

Crécieu abandonna son examen et se jeta dans les bras du vieux savant.

— Professeur, hurla-t-il, déchaîné, vous avez réussi ! Votre bactérie est facilement digérée par nos leucocytes. Ceux-ci se montrent même d'une voracité extraordinaire, ce qui prouve que le microbe est parfaitement inoffensif pour notre organisme.

Loreth entraîna son assistant vers une autre table sur laquelle reposait un second microscope.

— Bon. Maintenant regarde ici.

Crécieu ne se fit pas prier. Il vit encore les bâtonnets noirs et les masses brillantes. Mais là, les leucocytes, au lieu d'être

attirés par les bactéries, s'en éloignaient au contraire. La défense naturelle de l'organisme ne s'opérait pas et il eût fallu, pour stopper l'invasion du microbe, un antibiotique.

— Formidable, professeur, vous êtes formidable ! gloussa Crécieu au comble de la joie.

— Oh ! fit modestement Loreth, c'est un hasard, un pur hasard, voilà tout... J'ai tellement essayé de préparations, que je ne comptais pas davantage sur celle-ci... Enfin, Crécieu, le monde est sauvé !

De Paris, s'envola la formule de l'espoir. Tous les centres biologiques terrestres eurent bientôt entre leurs mains la possibilité de produire la bactérie libératrice, appelée bactérie « Loreth ».

Les usines de produits pharmaceutiques tournèrent à plein régime. Dans de gigantesques cuves, le bouillon microbien, inoffensif pour l'homme mais pathogène pour l'agresseur, prit naissance.

Dès lors, la plus gigantesque flotte aérienne que la race humaine eût mise sur pied, sillonna le ciel, d'un bout à l'autre de la planète.

Tous les moyens de transport aérien furent réquisitionnés. Les volontaires ne manquèrent pas. Et chaque avion, chaque hélicoptère, chaque fusée même, au moyen d'instruments les plus divers, répandit sur l'ensemble du globe les bactéries « Loreth ».

Ce bouillon sauveur qui tombait du ciel fit jaillir un cri de folle espérance. Des millions d'êtres humains hurlèrent de joie. Ceux qui, quelques heures auparavant, fuyaient égoïstement en ignorant leur voisin, se congratulaient.

Des bandes joyeuses animèrent les rues et devant cet extraordinaire revirement, l'agresseur invisible se tint coi. Nulle part, sur le monde, l'inférieur rayon de mort ne vint endeuiller cette atmosphère de liesse.

Ce qui fit croire que la bactérie « Loreth » accomplissait fidèlement son œuvre destructrice.

Au grand Q.G. militaire, à Paris, le général Aslin se laissait tomber dans son fauteuil.

— Ouf ! Opération terminée... L'ombre du cauchemar s'évanouit et je n'en suis pas fâché, Colonel.

— Moi non plus, approuva Batanfort en riant. Cette guerre, si elle a creusé des trous énormes dans la population, nous a endurcis et a prouvé notre supériorité, notre confiance en l'avenir. Nous sommes les plus forts, mon Général !

Aslin tendit une cigarette à Batanfort.

— Cette éclatante victoire, nous la devons à Loreth, à un Français. Quel honneur pour notre pays !... Le professeur est porté en triomphe. Il est submergé de félicitations. J'ai pensé le combler en lui accordant la croix du mérite mondial. Loreth... C'est un nouveau Pasteur. Il joue avec les microbes, comme un gosse joue avec une poupée.

L'ensemencement de la bactérie « Loreth » avait duré vingt-quatre heures, au maximum. C'était un prodige de rapidité. Un véritable tour de force...

CHAPITRE XIV

Trois jours venaient de s'écouler depuis la prodigieuse contre-attaque bactériologique. Sur la planète Terre, la vie reprenait lentement son rythme habituel.

On ne pleurait pas les disparus, on les plaignait seulement. On ne les pleurait pas parce que, vraiment, il y avait eu trop de morts.

Chacun des survivants de la terrible agression s'estimait heureux de se retrouver sain et sauf. Il n'en demandait pas davantage.

En trois jours, le Monde reprit son aspect normal, ses habitudes. A vrai dire, rien ne laissait supposer qu'une guerre interplanétaire avait ravagé notre globe.

Mais le deuil était trop récent pour que l'on n'en parlât plus. Les Terriens, du reste, ne seraient pas près de l'oublier et ils racontaient à leurs petits enfants qu'un jour, par une belle journée du mois de juin...

— Comment vérifier si l'opération « Loreth » a complètement réussi ? L'anéantissement de notre agresseur peut être

sujet à controverse, devant l'impossibilité d'identifier son cadavre. Car la mort, pas plus que la vie, ne lui rend sa visibilité.

Corry se pencha sur Spark-Avenue. Il sourit. Les trottoirs avaient retrouvé leur animation, la chaussée ses automobiles... Et la crainte ne se lisait même plus dans le regard de ces gens qui déambulaient avec une excessive tranquillité et une entière confiance dans les biologistes.

Corry ouvrit la porte du bureau de Maxwell.

Celui-ci fumait son éternel cigare. Ses traits détendus prouvaient que les soucis et la responsabilité étaient loin.

Maxwell avait récupéré son sommeil en retard. Son visage frais faisait plaisir à voir. Et Joan affichait le plus exquis sourire.

L'ambiance présentait un caractère familial et Mac-Corry, un instant, eut l'idée de refermer la porte et de se boucler dans son propre bureau. Il n'aimait pas jouer les intrus.

Mais Maxwell venait de l'apercevoir et il s'écria, en se dressant et en tendant la main :

— Bonjour, Corry, comment allez-vous ?

La pendule électrique, à cadran luminescent, indiquait le quart de neuf heures. Par la fenêtre ouverte, entraît un beau soleil d'été qui s'attardait en pastilles d'or sur les cheveux de Joan.

— Je... euh... Ça va. Bonjour, Maxwell. Bonjour, Joan.

— Good morning, M. Corry, fit la jeune fille avec un signe de tête.

Maxwell fronça les sourcils car il décelait, sur le visage de son chef, une expression d'anxiété. Du coup, sa jovialité tomba. Il en oublia de tirer sur son cigare.

— Vous n'avez pas l'air d'être bien en forme, Corry... Pourtant, vous devriez respirer la liberté à pleins poumons, après les jours sombres que nous avons passés. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Corry se laissa choir sans vigueur dans le vaste fauteuil de cuir rouge qui faisait face au bureau. Il grimaça.

— Voyez-vous, Maxwell, cette victoire trop facile me désarçonne... et m'inquiète. Je ne doute pas, certes, de l'efficacité de la bactérie « Loreth ». Mais il semble bien improbable que tous nos agresseurs aient été contaminés d'un seul coup. En définitive, cette mort « instantanée » me laisse perplexe.

Maxwell resta un moment sans répondre. Joan envoyait au diable le « grand patron » qui venait remettre dans « le bain » le pessimisme des jours passés.

— L'épidémie engendrée par la bactérie « Loreth » s'est déclarée brutalement chez notre ennemi. Celui-ci ne s'attendait pas à cette riposte et...

— Erreur, Maxwell, trancha Corry. Vous oubliez que nos agresseurs captent nos émissions et de ce fait, ils ont eu vent de l'arme bactériologique, créée dans nos laboratoires.

— Euh... enfin, si vous voulez, balbutia l'adjoint au di-strict de Washington. Mais jusqu'au bout, ils ont dû se demander quelle bactérie on allait leur présenter. Comment voulez-vous, alors, qu'ils produisent un antibiotique ? L'épidémie s'est donc abattue chez notre ennemi et, tout de suite, a accompli ses ravages. Ceux-ci, sans être foudroyants, ont permis de désorganiser notre adversaire. Actuellement, j'ai la conviction qu'aucun de nos agresseurs n'a échappé à l'arme bactériologique.

Maxwell poussa la boîte de cigare vers son chef, d'un geste engageant. Corry refusa d'un signe. Il préféra une cigarette.

— Je n'affirmerais pas le contraire, Maxwell, puisque je n'ai aucune preuve. Mais devant l'imminence du danger qu'il courait, notre ennemi pouvait se mettre à l'abri, en regagnant sa planète d'origine. Or, aucune de nos trois stations cosmiques n'a signalé la présence d'engin quittant l'atmosphère terrestre.

— Nous en revenons toujours au même problème, Corry.

Comment diable l'envahisseur a-t-il débarqué sur notre sol ?

— Même en admettant résolue cette énigme., la bactérie « Loreth » a semé la mort parmi nos ennemis. A ce moment-là, des hommes invisibles se tenaient certainement dissimulés dans les immeubles, dans les rues, enfin un peu partout. Alors j'en arrive à me demander pourquoi l'on n'a découvert aucun cadavre, ou tout au moins pourquoi l'on n'a pas buté sur « quelque chose », puisque la mort ne rend pas la visibilité à notre adversaire. Avez-vous réfléchi à cela, Maxwell ?

Celui-ci hésita et sa bouche se tordit en un affreux rictus. Il fuma un instant en silence et dissimula son regard derrière un nuage de fumée.

— Eh bien ! à vrai dire non, Corry, je n'y avais pas pensé. C'est en effet curieux, mais non alarmant. Qui prouve que lorsque notre ennemi a su que nous déclenchions la contre-attaque, oui, qui prouve qu'il n'a pas retiré ses troupes des grands centres urbains ? Peut-être agonise-t-il sur un coin de notre planète, cherchant vainement à découvrir le mal qui le ronge...

Corry se dressa et essaya de se montrer souriant. Il appuya la paume de ses mains sur le bureau et pencha le buste en avant. Son regard plongea directement dans celui de son adjoint.

— Souhaitons-le, Maxwell, car si nous avions à supporter une seconde attaque, le choc serait terrible. Nous avons vu la panique gagner les peuples ? Nous verrions alors la démence s'emparer des esprits.

Le téléphone grésilla dans le bureau de Mac-Corry et celui-ci quitta Maxwell avec précipitation et inquiétude, comme quelqu'un qui a peur d'apprendre une mauvaise nouvelle.

En fait, dès que le policier eut porté le récepteur à son oreille, son visage changea d'expression. Son regard se durcit,

devint féroce, comme s'il venait de recevoir un coup de fouet. Puis il pâlit et ses lèvres tremblèrent.

— Hein ?... Vous dites ? balbutia-t-il. C'est impossible, voyons ! Vous...

Corry laissa retomber le téléphone sur son support et se rua dans le bureau de Maxwell. Il y entra avec tant de précipitation que son arrivée produisit l'effet d'une bombe.

Son visage bouleversé annonçait déjà le malheur que sa bouche traduisit péniblement en paroles.

— Je... j'avais raison de me montrer sceptique, Maxwell. Los Angeles m'apprend que depuis un quart d'heure, l'agresseur invisible vient de se manifester dans la ville. Son attaque surprise a déjà fait des centaines de victimes. A peu près toutes les deux secondes, une victime disparaît !... C'est effroyable... Prenez les dispositions nécessaires. La lutte recommence. Moi je cours au centre biologique.

Corry sortit comme un fou, jetant le cri d'alarme, secouant les échinés d'un long frisson d'épouvante. L'ennemi était de retour et frappait implacablement !

Joan enfouit son visage dans ses mains et se mit à pleurer.

— Mon Dieu, mon Dieu... Comment cela se fait-il ? Cette fois-ci, nous n'en réchapperons pas.

Maxwell arpentait son bureau en se mordant les lèvres. Il avait jeté son cigare et prenait conscience de ses nouvelles responsabilités. La trêve avait duré trois jours.

— Nos agresseurs ont dû découvrir rapidement un antibiotique. C'était trop beau pour être vrai. Heureusement, la plupart des barrages de fils électrocuteurs sont demeurés en place.

Il allongea la main vers le téléphone et donna des ordres.

Lorsque Corry pénétra en trombe dans le laboratoire de Spracey et lui annonça brutalement la nouvelle, le visage du savant ne broncha pas.

Spracey conserva admirablement son calme. Il était penché sur un microscope et l'arrivée foudroyante de Corry ne l'arracha même pas à son travail.

Finalement, il releva la tête. Une tête au regard froid, au masque dur. Il fixa Corry avec insistance.

— Eh bien, grommela Corry, c'est tout l'effet que cela vous produit ? Vous entendez... l'ennemi attaque de nouveau !

— J'ai parfaitement entendu et il est inutile que vous fassiez autant de bruit. Depuis deux jours, Corry, j'attends la nouvelle ; et je me demande même pourquoi l'agresseur nous a donné une trêve.

Ces paroles, débitées sur un ton étrangement calme, eurent le don d'ahurir Corry. Le haut fonctionnaire se laissa tomber de tout son poids sur une chaise blanche.

— Quoi ? Vous... vous vous y attendiez ?

— Parfaitement, fit Spracey. Hélas, Loreth a cru tenir la victoire et lui aussi vient de s'apercevoir qu'il a agi avec trop de précipitation. Car nous savons, nous, les centres biologiques, pourquoi la bactérie « Loreth » n'a pas anéanti nos adversaires. Nous l'avons su vingt-quatre heures après sa création. Mais nous n'avons rien dit, Corry, d'abord pour laisser l'espoir subsister dans les foules, ensuite parce que nous-mêmes espérions un miracle. Mais le miracle ne s'est pas produit.

— Expliquez-moi, Spracey. Je... comment se fait-il ?...

— Oh ! C'est bien simple, fit le biologiste en s'approchant du microscope. Loreth a créé une bactérie inoffensive pour l'homme et que les leucocytes de nos ennemis ne digéraient pas. Du moins ce fut notre première impression. L'organisme de nos agresseurs était donc un terrain « favorable » à la propagation du microbe. Or, peu après que le bouillon bactéricide eut été ensemencé sur l'ensemble de la planète, j'ai eu

l'idée, le premier, d'observer la goutte de sang préparée. Avec stupeur, j'ai vu que les bâtonnets noirs ne bougeaient plus et que les masses blanches, lentement, absorbaient les bâtonnets. Autrement dit, un instant surpris par la nouvelle bactérie, les leucocytes ont réagi en produisant des anti-toxines. Celles-ci ont tué la bactérie « Loreth » et les globules blancs ont pu facilement, par la suite, absorber le microbe. Ce qui prouve que notre arme manque de virulence.

Corry se dressa. Des gouttes de sueur perlaient sur son front. Il posa sa main sur l'épaule du biologiste.

— Cette première tentative est un échec, dit-il. Nous comptons sur vous, Spracey... Remettez-vous au travail, sinon nous sommes perdus...

CHAPITRE XV

Le professeur Loreth était effondré. Porté en triomphe par une foule en délire, submergé par le flot de ses admirateurs, le vieux savant n'avait pu réintégrer son laboratoire que vingt-quatre heures après le déclenchement de l'offensive bactériologique.

Il avait trouvé un message de Spriccy. Ce message lui apprenait ce que, aujourd'hui, plus personne n'ignorait. Les leucocytes des agresseurs, après un instant de flottement, réagissaient vigoureusement contre la bactérie créée par l'homme, en sécrétant des anti-toxines. Procédé d'ailleurs bien naturel de la phagocytose.

La réaction de l'organisme, ne s'opérant qu'assez tardivement, avait dupé le vieux savant. Celui-ci, tout à sa joie d'avoir découvert un microbe inoffensif pour l'homme et indigeste pour les leucocytes ennemis, n'avait pas songé à réserver son diagnostic de quelques heures.

D'ailleurs, le temps pressait. Il fallait agir très vite et

l'ordre avait été donné immédiatement par Loreth de produire à plein rendement le bouillon bactéricide.

Dès lors, tous les biologistes du monde entier, sans exception, furent mobilisés. Ils abandonnèrent les microscopes pour se consacrer entièrement à la fabrication de l'arme bactériologique.

Leurs ordres précieux dirigèrent les services des laboratoires de produits pharmaceutiques. Chacun y mit toute son énergie. Sur l'ensemble de la planète, une course de vitesse se déclencha.

Nous savons comment elle se termina. Par une nouvelle catastrophe. Et Loreth se tordait les mains, se sentant responsable.

— Ah ! Mais pourquoi n'avoir pas attendu vingt-quatre heures de plus ? gémissait-il. Pourquoi m'être précipité ? J'ai cru, sur le coup, avoir découvert l'arme espérée... Maintenant, je suis la risée du monde et je ne mérite plus les honneurs que l'on m'a décernés. Je suis un raté !

Crécieu consola de son mieux le vieux savant. Il comprenait la catastrophique déception de Loreth mais il fit comprendre au grand biologiste que n'importe qui aurait agi de la même manière.

— Toutes nos armes disponibles, professeur, doivent être lancées dans la bataille. Puisque votre bactérie était inoffensive pour l'homme, vous n'aviez pas le droit de ne pas l'essayer. Allons, remettons-nous au travail. Jè suis certain que nous tenons le fil conducteur.

C'est ainsi que la lutte reprit, infernal et inégal combat contre l'envahisseur invisible. Les foules recommencèrent à fuir les grands centres. Les hommes en scaphandre réapparurent, comme des monstres issus de la légende antique.

Victorieux sur toute la ligne, l'ennemi réduisait lentement

à néant la race humaine. Son arme effroyable décimait les populations à une cadence alarmante et il semblait possible d'affirmer que cette seconde phase de la bataille serait encore plus terrible que la première.

C'était une vision d'enfer, d'Apocalypse. Traqués par l'Invisible, les Terriens se défendaient avec un acharnement inouï. Ils tiraient au hasard et les éclairs successifs de leurs pistolets électrocuteurs se mêlaient à la formidable lueur de l'arme à dématérialisation.

On était loin de la deuxième guerre mondiale qui, selon les gens de l'époque, avait été pourtant terriblement meurtrière. On ne pouvait comparer ce conflit interplanétaire à aucun autre conflit terrestre.

Les armes avaient changé. On ne se battait plus sur un front continu et il était possible d'anéantir une nation entière, par delà les océans, sans même l'intervention de l'armée.

L'épouvante envahissait les peuples. Et cet esprit de démesure que Mac-Corry avait sournoisement prévu, éclata le jour où les postes de télé-radio cessèrent brutalement leurs émissions et où une voix invisible s'adressa aux auditeurs.

— Habitants de la planète Terre, vous n'avez pas tenu compte de nos conseils. Pourquoi vous obstiner à combattre inutilement ? Notre état-major a décidé de rayer votre race de la surface du globe. Nous y parviendrons dans un délai assez court. A moins que vous ne capituliez sans condition.

Ce second ultimatum produisit plus d'effet que le premier. Des vagues humaines affolées se ruèrent vers les sièges des Gouvernements en réclamant la capitulation. Il fallut toute la ténacité, toute la vigilance des services d'ordre, pour que les chefs responsables des nations ne fussent pas pris à partie.

Mais les barrages de fils électrocuteurs tinrent en respect

la foule en délire qui n'en continua pas moins d'assiéger les résidences gouvernementales. Certains des manifestants s'étaient même pourvus de vieux fusils, datant de la deuxième guerre mondiale, et malgré ces armes archaïques, les soldats durent se réfugier dans les bâtiments.

L'armée et la police n'eurent pas à tirer sur la foule grondante et déchainée. Quelques fanatiques tentèrent de franchir les barrages électrocuteurs. Ils furent immédiatement foudroyés.

Ce qui donna singulièrement à réfléchir aux autres...



Cependant, malgré les solides protections dont ils étaient entourés, les Gouvernements s'émurent de cette démenée presque générale. Au lieu de blâmer ces fanatiques, ils les prirent en pitié.

De fréquents conseils extraordinaires réunissaient les chefs responsables, au cours desquels on examinait la situation.

Celle-ci, loin de se montrer brillante, inspirait de folles inquiétudes et le général Traver, ministre de la Défense Nationale des Etats-Unis, prit la parole en ces termes, ce soir du 3 juillet, au cours d'un de ces conseils extraordinaires.

— Monsieur le Président, Messieurs les Ministres, l'heure est grave, non seulement pour les Etats-Unis, mais pour le Monde entier. Le dernier ultimatum, lancé sur les ondes par notre farouche ennemi, ne laisse subsister aucun doute sur ses intentions. L'envahisseur veut devenir le Maître de notre

planète. Devons-nous donc capituler sans condition ? Voici la délicate question que je vous pose, Messieurs.

Le Président des Etats-Unis, en costume sombre, se leva sous le regard anxieux de ses ministres, conscient de ses écrasantes responsabilités.

Il se tourna plus spécialement vers le général Traver et son intervention fut écoutée avec une recrudescence de silence.

— Général, vous occupez le poste le plus élevé, en tant que ministre de la Défense Nationale. Vous êtes à même de prendre les décisions qui s'imposent et vous m'obligeriez en voulant bien répondre à la question que vous venez de poser. Dès que vous nous aurez donné votre réponse, le conseil l'examinera et nous voterons pour ou contre. La majorité l'emportera, évidemment. Je crois qu'il s'agit là d'un moyen concluant pour trancher les débats et nos hésitations.

Traver fut mitraillé par les regard soucieux du conseil. Jamais, dans sa carrière, il n'avait assumé une tâche aussi lourde que celle qui lui incombait aujourd'hui.

A vrai dire, le président avait su habilement éluder la question pour la retourner contre son auteur. Désarçonné, celui-ci hésita longuement, cherchant ses mots.

Enfin, Traver parla.

— Excusez-moi de m'exprimer avec franchise. Je me dois de répondre avec mon âme de général. La capitulation est une triste résignation qui ne devrait pas exister dans la langue militaire. Elle met un pays, une race, plus bas que ses sentiments patriotiques. Elle couvre de honte. Non, Messieurs, nous ne devons pas capituler ! Avez-vous songé à ce que serait notre avenir, sous le joug d'un ennemi que nous ne verrons sans doute jamais au grand jour ? Notre agresseur possède une civilisation. Nous en possédons une autre, sans doute toute différente. Maître de notre planète, l'ennemi

nous réduira à l'esclavage. Je vous le demande, Messieurs, préférez-vous mourir libres ou bien vivre asservis ? Imaginez-vous, plongés sans transition dans une civilisation en avance sur la nôtre... Nous serions comme les gens de l'époque féodale transportés brutalement à l'ère atomique. Nous ne pouvons vivre qu'avec notre temps. Pas un seul instant, le courage ne doit nous abandonner. Montrons à l'ennemi notre intrépidité, notre volonté inébranlable de sauver la planète à laquelle nous sommes attachés par esprit patriotique. De la persévérance, une inébranlable ardeur, une foi indomptable, une énergie sans borne, voilà les atouts de la victoire !

Quelques ministres applaudirent vivement ce chaleureux discours. Ils furent rares. Les autres conservèrent un silence glacial et le président hocha la tête.

— Je rends hommage à vos sentiments du devoir patriotique, Général. Mais il ne s'agit plus d'une guerre entre les nations, opposant des forces sensiblement égales. Il s'agit de l'écrasante supériorité d'un envahisseur. Notre inutile résistance ne changera en rien l'issue finale. A peine retarderons-nous l'instant de la défaite. Alors, pourquoi sacrifier des vies ? Pourquoi ne pas se résigner, quitte, plus tard, à s'accorder une revanche ?

— Il n'y aura pas de revanche, M. le Président ! hurla Traver. L'ennemi détruira nos armes et ne nous fournira pas le moyen d'en créer de nouvelles. Et puis qui prouve qu'après la capitulation, l'agresseur tiendra ses promesses ? Nous serons tous anéantis par surprise et c'est un piège abominable que nous tend notre envahisseur. Il faut épuiser ce dernier, moralement et physiquement.

Longtemps, les conversations roulèrent sur ce ton. Deux clans se formèrent. L'un pour Traver, l'autre contre. Et finalement, le président décida le vote.

Il eut lieu dans l'ordre le plus parfait, dans les plus

anciennes traditions. Chaque ministre déposa son bulletin dans l'urne. Il n'y eut aucune abstention.

Les résultats apprirent que la majorité du conseil se prononçait pour la capitulation sans condition. Mais il fut décidé que tous les Gouvernements de la planète procèderaient à un vote semblable.

Traver quitta la salle du Conseil, en serrant les poings. Il hurla, avant de sortir :

— Vous êtes tous des lâches ! Mais l'armée ne marchera pas vers cette infamie. Devant les événements, je vous préviens charitablement qu'aucun de vos ordres ne sera exécuté !

Il regagna son hélicoptère, en maugréant, prêt à démissionner du gouvernement.

— Je suis général, je ne suis pas ministre. Jamais le déshonneur de la reddition n'a fait rougir mon visage. Je tiendrai jusqu'à la mort !



Il fallut renoncer au plébiscite mondial. Certaines nations tout entières s'étaient prononcées en faveur d'une capitulation. D'autres préféraient mourir et poursuivre la lutte.

De ce fait, la majorité absolue n'ayant jamais pu être atteinte, chaque gouvernement fut laissé libre d'agir en conséquence. Aucun d'eux, en réalité, ne donna l'ordre de capituler. L'immense solidarité de la planète joua son va-tout contre l'envahisseur.

Mais, à mesure que les jours passaient, des villes entières se désolaient. L'humanité allait vers son déclin et tout laissait supposer le triomphe total de l'ennemi...

CHAPITRE XVI

Betty borda le lit de Fred avec amour. Elle se pencha au-dessus de l'enfant et un sourire tirailla sa bouche. Puis elle posa ses lèvres sur le petit front insouciant.

— Le pauvre chéri, il dort déjà... Ce soir encore, il n'aura pas embrassé son père. Quand diable ce cauchemar prendra-t-il fin ?

Sur la pointe des pieds, elle quitta la chambre. Elle s'assit dans le salon et tourna le bouton du poste de télé-radio.

— Je vais attendre Mac. D'ailleurs je ne pourrais fermer l'œil en le sentant au dehors... C'est la guerre, je sais... L'affreuse guerre dont nous ne sortirons, hélas, pas vainqueurs. Mac m'a souvent reproché mon égoïsme. Je ne suis pas la seule femme à attendre le retour de son mari.

Betty ne regardait même pas l'écran téléviseur. Les manchettes des journaux semblaient l'intéresser davantage. Pourtant, c'était toujours les mêmes articles pessimistes, déprimants, dans lesquels, depuis longtemps, l'espoir ne subsistait plus.

— Mon Dieu ! Mon Dieu ! balbutia-t-elle en se mordant les lèvres. Pourquoi lis-je ces effarantes nouvelles, alors que je devrais chercher à me distraire ?

Elle repoussa le journal avec effort. Puis elle se leva et ouvrit le frigidaire. Elle se prépara un cocktail et but la boisson glacée avec componction. Cela chassa sa fièvre.

Pourquoi revint-elle s'asseoir près du poste de télé-radio précisément à l'endroit où elle avait abandonné le journal ?

Elle était nerveuse. Ses gestes avaient quelque chose d'automatique.

Soudain elle se dressa, livide, pétrifiée. Un grand cri venait de retentir. Il ne provenait pas du poste de télé-radio, comme elle l'eût souhaité...

C'était un cri de terreur, d'épouvante, d'indescriptible panique. Un cri qui s'étranglait dans la gorge et Betty se précipita, échevelée.

Comme une folle, elle se rua dans la chambre de Fred et poussa un soupir de soulagement. Fred dormait. Elle l'embrassa avec un surcroît d'affection.

Puis elle alla tourner le bouton du poste de télé-radio. Le silence prit une ampleur catastrophique.

Betty frissonna. Lentement, elle s'avança jusqu'au balcon et plongea son regard dans l'Avenue déserte. Une distance de six mètres, environ, séparait la terrasse des Corry de la suivante.

Un hurlement terrifiant se renouvela. Il venait de l'appartement voisin, occupé par les Fraday, un couple très sympathique, dont le mari travaillait à la centrale atomique de Washington.

Betty sentit tout à coup son sang se glacer dans ses veines. Un instant, elle demeura sans réflexe, immobile. Elle ne cria pas.

Madame Fraday, en peignoir bleu pâle, venait de surgir sur la terrasse. Jamais Betty n'avait contemplé un visage

aussi épouvantable. La terreur déformait ses traits, substituant à cette figure d'ordinaire d'une délicate beauté un masque effrayant.

Madame Fraday n'accorda aucune attention à Betty. La malheureuse cherchait à renouveler son appel au secours, mais aucun son ne sortait de sa bouche tordue. Ses gestes désordonnés prouvaient nettement que, sous l'empire de l'épouvante, elle avait perdu la raison.

Peut-être Madame Fraday aurait-elle eu le courage, plutôt l'inconscience, de se jeter du haut de la terrasse, si un événement extraordinaire ne l'en avait empêchée...

Une éblouissante clarté enveloppa soudain la pauvre femme, et en quelques secondes, Betty comprit que la mort la guettait sur la terrasse voisine.

Elle le comprit instantanément, mue par un réflexe instinctif. Elle savait que l'ennemi invisible ne l'épargnerait pas.

— Mac ! Mac ! hurla-t-elle en refermant avec précipitation la porte-fenêtre.

Comment, dans l'état de surexcitation dans lequel elle se trouvait, appuya-t-elle sur le bouton commandant la fermeture du rideau métallique ?

Sans doute Betty ne saurait jamais l'expliquer. Mais son geste venait probablement de la sauver d'une mort certaine.

Elle se rua sur le téléphone et composa le numéro de son mari.

— Allô... Mac... C'est toi ?... Oui... je... non... je n'ai rien, le petit non plus... Mais viens vite, je t'en supplie. Je crois que je vais devenir folle, comme cette pauvre Madame Fraday. Oh ! Si tu l'avais vue... Non... non ! Jamais je n'oublierai cette seconde épouvantable et...

Au bout du fil, Mac-Corry raccrocha. Son visage était livide. Ses lèvres tremblaient.

— Kériany ! hurla-t-il. Vite, réunissez notre groupe.

L'ennemi s'est infiltré dans l'immeuble où est situé mon appartement. Ma femme vient de me téléphoner.

Trois minutes plus tard, un hélicoptère s'envolait du building de la police. Il fonça dans la nuit, au-dessus de Washington.

— Plus vite ! Plus vite ! haleta Corry à l'adresse du pilote.

Celui-ci déploya un zèle extraordinaire. Moins de cinq minutes après avoir décollé de Spark-Avenue, l'appareil se posait sur la terrasse d'un vaste immeuble tout blanc.

Aussitôt, la vingtaine d'hommes, composant l'équipe spéciale de Mac-Corry, sauta à terre. Suivant des instructions et un plan établis à l'avance, la brigade en cagoule se dispersa vers les principaux accès de l'immeuble.

Corry, lui, fonçait vers son appartement, tenaillé par une angoisse indescriptible. Il croisait des gens aux yeux hagards qui l'observaient avec effarement, ne comprenant encore pas très bien ce qui motivait la venue des agents en scaphandre. L'ennemi avait manifesté sa présence voici à peine dix minutes. Les policiers étaient déjà prévenus, bien avant les habitants mêmes de l'immeuble, et mettaient en batterie leur système de sécurité.

L'éclair d'un pistolet électrocuteur fit pâlir l'éclat d'une lampe au krypton. Dès lors, les portes se fermèrent précipitamment, les couloirs se vidèrent avec une affolante rapidité. Le diabolique agresseur était là !

Corry frappa à la porte de son appartement. Des gouttes de sueur perlaient à son front et la main qui tenait son pistolet tremblait.

— Betty... C'est moi. Ouvre.

Le battant s'écarta et Betty se précipita dans les bras de Corry. Celui-ci ôta son casque et l'embrassa follement.

— Tu es vivante, Betty, vivante ! Dieu soit loué... Ces quelques minutes m'ont paru interminables, affreuses.

— Tu es venu vite, Mac... Ferme la porte !

Il s'exécuta. Dans sa carapace d'amiante, il était difforme. Ses mains gantées de caoutchouc caressèrent le visage de la jeune femme.

— Quel cauchemar, chérie... Je ne vis plus. J'ai toujours peur que, durant mon absence, il t'arrive quelque chose. Tu vois, moi aussi je deviens égoïste. C'est le premier stage de la folie, car il semble difficile de conserver sa lucidité devant l'ampleur des événements. Ah ! Mon Dieu... Comment venir à bout de notre infernal et insaisissable agresseur ?

Betty passa son bras sous celui de son mari.

— Il faut ruser, Mac, jouer de machiavélisme...

Le regard du policier brilla avec intensité.

— Ruser ? Mais tu as raison, chérie. Il faut tendre un piège à l'ennemi. Nous allons capituler.

Betty sursauta :

— Comment peux-tu parler ainsi, Mac, toi qui, il y a quelques heures à peine, encourageais les Terriens à s'unir ?

— Voyons, chérie... Je veux dire qu'il faut laisser croire à notre capitulation. L'ennemi ne se méfiera plus, et pour entrer en contact avec nous, il sera obligé de se démasquer. Alors il sera vulnérable. Nous frapperons.

Corry se contempla dans une glace. Il grimaça. Jamais il n'avait pris la peine de se regarder. Il n'était vraiment pas beau dans sa tenue interplanétaire et il avait l'aspect d'un monstre issu d'un cauchemar. Fred, en le voyant ainsi, hurlerait sans doute d'effroi.

— Tu te rappelles, Betty, la mémorable soirée, où l'agresseur s'est rendu maître du poste émetteur de Washington. Il a déclaré que, si nous déposions les armes, il épargnerait nos vies. Je vais me rendre chez le Président des Etats-Unis, puis je lancerai un appel radio. Notre ennemi le captera. Et puis... nous verrons bien ce qu'il adviendra !

Corry rajusta son casque et pressa la main de sa femme.

Ses yeux, derrière le bublot, étaient brillants d'amour.

Lorsqu'il fut parti, Betty referma soigneusement la porte. Elle s'effondra sur un fauteuil et sanglota.

— Oui, capituler... Epargner ainsi des millions de victimes. N'est-ce pas l'unique, la plus sage des solutions ? Je suis certaine que les Gouvernements entendront l'appel de Mac.

Puis, tout bas, elle murmura.

— Lorsque la paix sera revenue, que le spectre de la guerre sera écartée, je persuaderai Mac. Je ne veux pas qu'il reprenne la lutte. Car la vengeance de notre agresseur serait terrifiante...



Simultanément, tous les grands postes émetteurs des États-Unis diffusèrent la nouvelle.

Pour la première fois, on parla de reddition effective. Le général Traver, au nom de l'armée, Mac-Corry, représentant les services de la police, et Spracey, pour la Science, prononcèrent diverses allocutions.

Les trois hommes, d'emblée, reconnaissaient l'inutilité de la résistance terrienne face aux terribles assauts de l'agresseur invisible. Ils parlèrent, non seulement au nom des États-Unis, mais pour l'humanité tout entière. Le sort de la planète était en jeu. Mieux valait donc céder dans la honte que de mourir dans la gloire, d'autant plus que cette gloire ne servirait à rien, sinon à servir les intérêts de l'ennemi, débarrassé à jamais de la race humaine.

Traver invita toutes les Nations du monde à suivre le sage exemple des États-Unis qui, depuis des années, mettaient en œuvre tous les moyens possibles pour protéger la paix.

Les peuples, sur les écrans téléviseurs, ne se lassèrent pas d'écouter ces trois hommes, et surtout Spricey, le grand biologiste, qui déclarait inhumaine la guerre bactériologique, arme d'ailleurs à double tranchant. Devant l'échec de la bactérie « Loreth », les savants se montraient impuissants. Il semblait impossible de produire un microbe à la fois pathogène pour l'ennemi et inoffensif pour l'homme.

Traver, lui, se montra persuasif. Il prouva l'inefficacité des armes terriennes — pourtant redoutables — devant un agresseur exceptionnel, d'abord parce qu'il venait d'une planète inconnue, ensuite parce que son invisibilité le protégeait de tous les systèmes défensifs mis en œuvre contre lui. A ce titre, Traver cita la dramatique bataille de l'équipe de Mac-Corry qui, après plusieurs heures d'une lutte hallucinante, avait réussi à mettre hors de combat un adversaire. Or, cette victoire ne s'était pas reproduite. L'insaisissable ennemi frappait, sans être atteint lui-même.

Combien d'hommes invisibles avaient pris pied sur notre globe ? Sans doute un nombre considérable, puisque simultanément, Paris et Tokio, par exemple, recevaient la visite de l'envahisseur.

Traver hurlait dans le studio de télévision.

— C'est folie de s'obstiner. Nous luttons contre des fantômes. Alors, avez-vous vu quelquefois des vivants prendre l'avantage sur des êtres surnaturels ?

La plaidoirie de Mac-Corry fut encore plus expressive que celle de Traver. Il sapa, un à un, tous les espoirs, et parla en connaissance de cause.

— Vous, qui n'avez jamais endossé un scaphandre, vous ne pouvez pas savoir l'angoisse qui étreint les équipes spécialisées. Nos pistolets électrocuteurs lancent leurs décharges mortelles sans conviction, là où ils soupçonnent une présence. En définitive, ils tirent dans le vide, alors que l'agresseur nous guette par derrière. Combat inhumain, auquel nous ne sommes

pas habitués. Combat d'une intensité dramatique où se mêlent les hurlements d'épouvante des populations traquées. Vision d'horreur que nous devons faire cesser dans les délais les plus brefs. Car le temps ajoute à notre malheur un surcroît d'inquiétude, de désespoir.

Et Corry termina par ces mots.

— C'est donc un véritable appel au secours que je lance à l'humanité. Alerte à l'extinction des habitants de la planète Terre !

Corry excita donc la sensibilité des cœurs, tandis que Traver, plus militairement, ne cachait pas la gravité de la situation. Spracey, lui, avait démontré l'impuissance de la Science.

Quel fut le retentissement de ces trois discours successifs ?

Il fut celui que tous espéraient. En capitulant, les Terriens avaient tout à gagner. Seules, quelques nations n'envisagèrent pas la reddition. Mais cette fois-ci, la majorité l'emporta. Les peuples n'eurent pas à voter. Les gouvernements eux-mêmes prirent l'initiative...



Traver épongea la sueur qui coulait de son front.

— Eh bien ! nous pouvons nous estimer satisfaits. Reste à savoir ce qui va se passer et si l'ennemi captera notre appel.

— Il se démasquera ! grogna Corry en brandissant le poing. Et alors...

Alors, quatre jours après l'annonce de la capitulation, l'agresseur interplanétaire n'avait toujours pas dévoilé ses batteries. La présence d'aucun émissaire ne fut décelée. Jour

et nuit, les postes radio attendaient en vain des instructions de la part des vainqueurs.

Ceux-ci semblaient avoir abandonné notre globe. Depuis quatre jours, l'arme à dématérialisation n'avait pas frappé. Le Monde entier se demandait ce qui allait se passer. Car ce silence avait quelque chose de menaçant.

Betty ne dormait plus. Corry guettait, devant son poste de télévision muet, un improbable appel de l'Invisible.

— Aucun doute. L'ennemi a entendu notre triple allocution. Son brusque silence, sa soudaine mais inquiétante passivité le prouvent nettement.

Et ce quatrième jour de trêve passa, dans la plus affreuse et la plus angoissante des expectatives...

CHAPITRE XVII

L'aube naissait. Peu à peu, les rues de Washington émergeaient de l'ombre, faisant pâlir les éclairages artificiels. La ville, malgré la perspective d'un armistice proche, conservait son aspect désert, désolé.

Seules, quelques patrouilles de l'armée ou de la police circulaient dans les avenues vides. Les sirènes de leurs véhicules mugissaient lugubrement, invoquant une inutile priorité. Dans le ciel, les hélicoptères des services du Ravitaillement commençaient leur travail quotidien.

Mac-Corry se réveilla vers neuf heures. Il avait dormi d'un sommeil agité, mais son bain lui fit du bien. Puis il se rasa et prit son petit déjeuner.

Il jeta un regard navré vers le poste téléviseur. Toute la nuit, il était resté ouvert et si un message quelconque avait été lancé, il n'aurait pas manqué de le capter. Le poste était demeuré muet, cette nuit-là encore.

Betty s'approcha de son mari. Elle souriait tristement. Dans son peignoir rose, elle était ravissante et Corry l'embrassa.

— Quelle monotonie, chérie. Les programmes télévisés ont été suspendus, dans le but d'aider notre ennemi à entrer en contact avec nous.

— Mac, tu vas rester ici aujourd'hui, n'est-ce pas ? Ne me quitte pas, car vois-tu, j'ai l'intuition qu'il va se passer quelque chose.

Corry alluma une cigarette. Il ricana.

— Allons, Betty, ne dis pas de bêtises... Toutes les femmes prétendent avoir une certaine intuition... Hum ! Jusqu'à une certaine limite...

Il se leva, souriant, et se rapprocha de sa femme. Il lui entoura les épaules, d'un geste à la fois affectueux et protecteur.

— Ne crains rien, chérie. Je vais téléphoner à Maxwell pour lui dire que je n'irai pas. Du reste, ma présence ne semble pas indispensable. Tout est arrêté, plus rien ne fonctionne, hormis les services de sécurité. La vie paraît en suspens.

Brusquement, la sonnerie d'entrée grésilla. Betty tressaillit et se blottit contre son mari. Elle leva vers lui des yeux inquiets.

— Attends-tu quelqu'un ?

Il hésita.

— Euh... Non. Peut-être m'apporte-t-on un pli officiel. Reste ici, je vais voir.

Il se dressa et se dirigea vers un tiroir. Sa main se crispa sur la crosse de son pistolet électrocuteur, mais il se ravisa et haussa les épaules. Son arme ne lui semblait d'aucune utilité.

Il ouvrit le battant et écarquilla les yeux. Il n'y avait personne sur le seuil. Sur l'instant, il conclut à une plaisanterie de gamin. Mais une voix le glaça d'épouvante.

— M. Corry ?

Les lèvres du policier se mirent à trembler et son regard s'usa pour discerner l'Invisible. Il passa une main sur son front baigné d'une sueur froide et qui, lentement, lui paralysait l'échine.

— Je... euh... oui, c'est moi, balbutia-t-il.

— Veuillez me suivre.

La voix était lugubre, caverneuse, en tous points semblable à celle entendue un jour à la radio. Elle semblait provenir de très loin.

Corry se retourna et aperçut Betty, le visage décomposé, le regard d'une fixité effrayante.

— Mac... Mac... hoqueta-t-elle.

— Va t'en, Betty, je t'en supplie...

Mais Betty se précipita dans les bras de son mari. Son corps fut secoué d'un sanglot.

— Non ! Non ! Ne lui faites pas de mal, je vous en prie ! Que lui voulez-vous ?

Un silence. L'homme invisible parut ignorer cette pathétique supplication.

— Allons, M. Corry, veuillez me suivre, répéta-t-il sourdement.

Corry repoussa sa femme dans le couloir. Betty s'accrochait à lui, désespérément.

— Non, je ne veux pas que tu partes. Ne me laisse pas seule ! J'en mourrais !

— Betty chérie !.. Tu vois bien que nos ennemis sont animés d'intentions pacifiques. Sois calme et attends-moi.

Elle se résigna, brisée. Lorsque la porte se referma derrière son mari, elle s'écroula sur le sol, en gémissant.

— C'est affreux... affreux !... Jamais je ne le reverrai !

Cependant, l'inquiétude gagnait Corry. L'ascenseur le déposa sur le toit terrasse.

— Vous allez conduire vous-même cette machine. J'ai ordre d'emmener avec vous le professeur Spracey et le général Traver. En route.

La « machine » en question, c'était évidemment un hélicoptère. Corry s'installa aux commandes et prit l'air immédiatement.

A côté de lui, sur le siège, il sentait l'invisible présence. Il savait que tant qu'il se trouverait dans cet appareil, il ne craindrait rien. Il était maître à bord, le seul à connaître le fonctionnement de l'engin.

Au loin, la silhouette caractéristique d'un second hélicoptère se précisa. Bientôt, l'appareil se rapprocha de celui de Corry, manifestant visiblement l'intention d'entrer en contact avec le policier.

— « C'est une Flying Patrol de la police, songea le mari de Betty, et ses occupants ont dû me reconnaître ».

Les deux appareils stoppèrent en plein ciel.

— Hello, Corry, comment allez-vous ? Que diable faites-vous donc, seul à bord de cet engin ? Je croyais que vous aviez un pilote personnel.

Corry avala sa salive.

— Euh... C'est que, Capitaine, mon pilote est malade.

— J'en suis navré. Je vais vous adjoindre l'un de mes hommes. C'est un virtuose du manche à balai. Mais vous auriez dû téléphoner.

Corry eut beau protester, le capitaine s'entêta. C'était un ami d'enfance de Betty et le chef de la police l'estimait tout particulièrement.

Un agent en uniforme s'assit à côté du mari de Betty. Celui-ci, anxieux, se demandait bien ce qui allait se passer. Déjà les deux hélicoptères s'étaient éloignés.

— Reprenez les commandes, M. Corry, et vite.

Le pilote en uniforme sursauta, comme atteint par une décharge électrique. Il regarda Corry avec des yeux inexpressifs.

— C'est... c'est vous qui venez de parler ?

Le mari de Betty se trouvait mal à l'aise. D'abondantes gouttes de sueur couvraient son front.

— Non... Mais je... Je ne suis pas seul. Je transporte un passager.

L'agent poussa un cri d'inexprimable terreur. Il réalisait dans quel guépier il venait de tomber et, mû par un réflexe d'instinctive protection, il tira son pistolet de son étui.

Il se retourna brutalement, la main sur la gâchette. Son geste demeura en suspens. Un halo éblouissant dansa sur le siège et lorsque Corry tourna légèrement la tête, il se retrouva seul.

— Quand donc les Terriens comprendront-ils l'inutilité de leurs gestes ? fit la voix. C'est ça que vous appelez la capitulation ?

— Excusez cet homme. Sa frayeur a dicté son mouvement défensif. Voici le centre biologique.

— Très bien. Atterrissez. Puis, ensemble, nous irons chercher le professeur Spracey. Ensuite, ce sera le tour du général Traver.

Ni Corry, ni Traver, ni Spricey n'osaient ouvrir la bouche. Il régnait dans la cabine de l'hélicoptère un silence gênant, certes, mais d'une menaçante éloquence. La vie des trois hommes les plus éminents des Etats-Unis ne tenait qu'à un cheveu. L'invisible passager — était-il seul, au fait ? — pouvait les abattre lorsqu'il le voudrait, les « dématérialiser » plutôt. Et de ces trois créatures illustres — le militaire, le savant, le policier — il ne subsisterait plus qu'une impalpable poussière blanchâtre, que le vent disperserait.

Si le Q.G. ennemi avait choisi précisément Corry, Spricey, et Traver, c'était sans doute dans un but bien déterminé. Tous les trois avaient lancé sur les ondes des appels à la reddition, ce qui permettait de conclure, avec un certain optimisme, que l'agresseur prenait en considération la capitulation des Terriens.

Spricey, puis Traver avaient rejoint l'hélicoptère de Corry, sans proférer une seule parole à l'adresse de leurs collègues, un peu interloqués, certes, par ce départ imprévu et rapide. Mais l'on conçoit fortement que les représentants des Etats-Unis pour la commission d'Armistice ne tenaient guère à ébruiter la chose, sans connaître définitivement les intentions des vainqueurs.

L'hélicoptère avait quitté le district de Washington et se dirigeait vers le Michigan. L'immense surface du lac apparut bientôt, du reste, plaque scintillante et immobile sous les rayons du soleil.

Aucun hydroglisseur ne se profila sur la désertique surface du lac. Ici, comme partout, la population se terrait, et il fallait franchir des centaines de kilomètres avant de découvrir une silhouette humaine, homme isolé qui fuyait hâtivement vers un chimérique refuge.

L'aspect de la planète avait quelque chose, sinon

d'effrayant, du moins de désolé. La Terre ressemblait à un Monde sans vie, dont les habitants auraient fui à l'approche d'un épouvantable cataclysme.

L'hélicoptère survola d'immenses champs de céréales. Le blé achevait de mûrir sous le chaud soleil de cette fin de juillet. Dans les ranches, devenus d'imposants bâtiments aux toits en terrasse, les rideaux se soulevaient discrètement au passage de l'appareil et plusieurs regards cherchèrent à mettre un nom sur les visages de ces audacieux, bravant le grand péril du siècle.

Peu à peu, aux champs de céréales, succéda une région particulièrement désertique, dans le Wisconsin, immenses lieux de pâturage pour les bêtes à cornes, abattues sur place puis congelées par un système de réfrigération adaptée.

Ici encore, les humains avaient fui. Seuls, sans gardiens, les troupeaux paissaient, insouciant du danger qui menaçait les hommes.

— Veuillez atterrir.

L'ordre était poli. Traver, qui avait remplacé Corry aux commandes, y répondit avec soumission.

« Le moment décisif approche, songea Spracey. Mais pourquoi diable nous fait-on atterrir sur le toit terrasse de cette propriété isolée ? »

— Descendez à l'étage inférieur.

Semblables à des automates, subjugués par la voix d'un cybernéticien, les trois hommes obéirent, une menace permanente suspendue au-dessus de leurs têtes.

Ils pénétrèrent dans une espèce de salon, vide pour l'instant. Une voix, partie du fond de la pièce, les accueillit.

— Approchez, Terriens. Voici donc ceux qui, par le truchement des ondes-radio, ont prêché la capitulation. Pour

ne pas provoquer de troubles sérieux dans votre cerveau, nous vous avons amenés ici, dans une ambiance qui est la vôtre. Vous avez pu remarquer que nous connaissons parfaitement vos faits et gestes. Mais asseyez-vous, je vous en prie.

Corry, Spracey et Traver se laissèrent tomber chacun dans un fauteuil. Ils semblaient hébétés, abasourdis. L'Invisible était maître incontesté de cette maison, après dématérialisation de ses locataires. Une sorte de Q.G. de campagne ou un lieu de convocation.

— Je suis navré que vous ne puissiez me voir. J'aurais dû faire installer un éclairage à l'infra-rouge, doublé d'un écran à polymorphisme. Peu importe. Ce que j'ai à vous dire vous convaincra : nous n'acceptons pas votre capitulation, même sans condition.

C'était net, précis, sans appel. Cette brutale résolution fit l'effet d'une douche glacée aux trois représentants des Etats-Unis. Corry se dressa, livide.

— Quoi ? Vous refusez ? Alors, votre appel sur les ondes n'avait donc aucune signification ?

— J'obéis à un ordre du Conseil Suprême. En fin de compte, nous avons réfléchi. Car voyez-vous, nous connaissons bien les habitants de votre planète. Ils cherchent la capitulation pour gagner du temps. Mais dans l'ombre, ce peuple trop fier qu'est la race humaine préparera sa vengeance.

— C'est faux, hurla Traver, le visage décomposé. Comment pouvez-vous admettre des choses pareilles ? Ne comprenez-vous pas que vous êtes de loin les plus forts ?

— Silence, Terriens ! Puis-je vous rappeler que deux fois, au cours du siècle, vous avez tenu semblables propos ? Deux guerres mondiales ont ravagé votre globe. Un Etat capitulait, mais un autre reprenait les armes. Nous ne pouvons absolu-

ment pas avoir confiance en vous. C'est pourquoi nous nous méfions, malgré notre suprématie. Vos biologistes ont tenté de nous inoculer des microbes infectieux. Ils recommenceront, car ils sont animés d'un ardent désir de vaincre. N'est-ce pas, professeur Spracey ?

Spracey conservait tout son calme. Aucun muscle de son visage ne tressaillait. A l'encontre de Corry et de Traver, il ne se leva pas et inclina seulement la tête.

— Puisque rien n'échappe à votre sagacité, pourquoi user de mensonges ? Vous savez tout. Je n'ai donc rien à dire.

Traver s'étrangla de stupéfaction. De livide, son teint passa au rouge brique. Il aurait volontiers envoyé son poing dans la face du grand biologiste. L'égard et le respect qu'il portait au savant l'en empêchèrent. Mais, malgré lui, il gronda.

— Êtes-vous devenu fou, Spracey ? Vous trahissez notre cause ! Voyons, Corry, comment expliquez-vous l'apathie du professeur ?

Corry évoqua la silhouette de Betty. La reverrait-il seulement ? Il haussa les épaules.

— Ecoutez, Traver, je crois que le moment est mal choisi pour élever le ton.

A force de vivre au milieu de cette atmosphère inhabituelle, où la mort se présentait à chaque pas, il avait fini par devenir fataliste à l'excès. Son sort était lié à celui de la race humaine. Il n'était plus Mac-Corry, chef de la police au district de Washington, mais un homme comme les autres.

La voix de l'Invisible lui perça les oreilles.

— Vous voyez bien que les Terriens ne s'entendent pas entre eux. Mille scènes journalières prouvent qu'ils ne connaissent pas l'intégrité nécessaire à la puissance d'une race. Vous êtes des êtres irascibles, aspirant à l'indépendance. Et vous voudriez capituler ! Ruse que tout cela. Heureusement, le Conseil Suprême qui donne des ordres, ponctuellement exécutés, veut mettre toutes les chances de son côté. La Terre

s'attend à ce que nous acceptions votre reddition. Les survivants seront une proie facile. Vous habitez une planète privilégiée. Vous n'avez pas su l'exploiter. Nous sommes donc dans l'obligation de rayer à jamais de l'Univers la race des hommes.

Corry, pâle, mais assez décontracté, murmura :

— Dans ce cas, pourquoi nous avoir amenés ici ?

— Pour un surcroît de précaution. Je n'ignore pas que vous occupez chacun un poste important. Vos vies sont donc précieuses. Vous nous servirez d'otages. Je ne vois guère l'intérêt que j'aurais à vous conseiller de ne pas quitter ce salon. C'est d'une évidence ridicule.

Traver voulut poser des questions, mais elles demeurèrent sans réponse. Le général se précipita vers la porte et essaya de l'ouvrir. Elle était fermée.

— Nous sommes prisonniers ! grommela Traver. Et avec un cynisme désespérant, l'ennemi nous a conduits ici pour nous avouer qu'il désirait rayer les hommes de la surface de la Terre !

— Nous sommes des otages, rectifia doucement Spracey. Nous occupons, de ce fait, une situation privilégiée.

CHAPITRE XVIII

Traver tournait comme un fauve dans le salon. Il s'arrêta devant la fenêtre aux volets tirés et haussa les épaules.

— Privilégiée ! Vous en avez de bonnes, professeur. Dites plutôt : de condamnés à mort.

— Allons, Traver, tous les Terriens sont des condamnés à mort. Nous serons les derniers. C'est déjà une consolation.

Corry alluma une cigarette. Il soupira.

— Je suppose que nous n'avons pas été les seuls à être « enlevés ». Un peu partout dans le Monde, d'autres otages attendent...

Soudain, Corry se rapprocha de ses compagnons. Il se pencha vers eux et parla à voix basse.

— Nous ne devons pas désespérer. Mais il est prudent de ne pas hausser la voix. N'oubliez pas que nos ennemis comprennent notre langue...

Sprikey se dirigea vers l'interrupteur. D'un seul coup, la pièce fut plongée dans une obscurité à peu près totale.

— Hé, là ! Spracey... Vous êtes fou ! grommela Traver en heurtant un fauteuil. Nous n'y voyons rien.

Il semblait silencieux et les ténèbres contribuaient à augmenter l'ampleur de ce silence.

Au bout de cinq minutes, Corry manifesta son impatience.

— Allons, Spracey, c'est ridicule. Redonnez-nous la lumière.

Miraculeusement, l'électricité revint. Spracey affichait un léger sourire et il s'approcha de ses camarades.

— Je m'excuse de ce léger incident, mais j'ai voulu me livrer à une petite expérience. Si nos ennemis se montrent méchants, je le suis aussi, sinon davantage. C'est pourquoi j'ai tenu à recréer l'ambiance de mon laboratoire, le soir où pour la première fois, notre implacable agresseur m'est apparu. L'Obscurité, certes, constitue un obstacle certain pour notre regard. Pourtant, à la longue, celui-ci s'habitue aux ténèbres. Il peut même distinguer le contour d'objets assez volumineux. Oh ! Une silhouette imprécise, certes, mais qui, néanmoins, trahit une présence. Or, je puis vous certifier qu'aucun ennemi ne se dissimule dans cette pièce.

Le professeur poursuivit, avec plus de volubilité :

— J'ai envisagé le cas, où, en effet, on nous aurait soumis à une surveillance constante. Cette éventualité a dû échapper au Conseil Suprême, car nous sommes bien seuls ici.

— Peut-être, fit Mac-Corry. Mais je suis bien certain qu'un homme monte la garde derrière la porte, avec mission de nous dématérialiser si nous essayons de fuir. Or, cette fuite, nous devons la tenter. Il y va du sort de l'humanité. Car, en admettant même que nous ne sortions pas vainqueurs de cet hallucinant conflit, au moins doit-il nous rester la possibilité d'abattre le plus grand nombre d'ennemis. Songez-vous que la Terre a cessé la lutte et que, par cette résignation, elle s'offre sans défense à notre agresseur ? Nous devons reprendre le

combat, vous Spracey, dans votre laboratoire, et nous, Traver, sous nos scaphandres.

Traver hocha la tête.

— C'est ce que j'ai toujours répété au Président des Etats-Unis. C'est une lutte contre le temps que nous engageons. A la longue, l'ennemi se lassera. Il comprendra que les Terriens ne sont pas décidés à laisser s'implanter sur leur sol une race qui n'est pas la leur !

Les yeux de Corry brillèrent avec intensité.

— Il faut sortir d'ici, coûte que coûte !



Sous la lumière discrète, mais blafarde, de l'éclairage au krypton, l'audacieuse initiative des trois hommes prenait toute sa signification.

Ils n'avaient plus rien à perdre. La perspective même d'une proche évasion leur arrachait de voluptueux frissons. Condamnés irrémédiablement à la dématérialisation, dans l'attente improbable d'une prochaine délivrance, ils tentaient crânement leur chance et l'on ne pouvait avoir pour eux qu'une admiration sans borne.

Corry frappa à la porte.

— Excusez moi de vous déranger. Mais... euh... nous avons faim. Ne vous serait-il pas possible de nous apporter un repas substantiel ?

Les trois hommes tendirent l'oreille. Un méprisant silence leur répondit.

— Bon, grommela Traver. Nous allons attendre. Si dans

une demi-heure rien ne se passe, nous pourrions en déduire que la porte n'est pas gardée, extérieurement.

— A moins, remarqua Spracey, que le Conseil Suprême ait interdit à notre factionnaire de nous adresser la parole. Dans ce cas, nous nous heurtons à un mur.

La demi-heure s'écoula et aucun incident ne vint troubler le silence. Traver en déduisit automatiquement que la porte n'était pas gardée.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je ne verrais pas l'utilité d'un factionnaire, puisque la serrure est verrouillée.

— En effet, fit Spracey. Aussi, dans l'impossibilité de forcer cette issue, nous allons passer par la fenêtre.

Le biologiste avait déjà la main sur le bouton commandant l'ouverture des volets métalliques, lorsque la porte s'ouvrit.

Vivement, prenant une attitude dégagée, le savant se retourna. Sur le seuil, aucune silhouette ne s'encadrait, évidemment, mais il était facile d'imaginer la présence d'un être invisible, son arme à dématérialisation braquée sur les Terriens. D'ailleurs, rien ne prouvait que cet être fût seul. Ils étaient peut-être deux, trois, cinq. Personne ne pouvait l'évaluer.

— Je vous prierai de vous avancer vers la porte, M. Corry.

Et comme les trois hommes obéissaient ensemble à cette injonction, la voix répéta, d'un ton sec :

— J'ai dit M. Corry, simplement.

Traver et Spracey échangèrent un regard entendu. Cette intervention bouleversait tous leurs plans. Il faudrait attendre le retour de Corry.

Lorsque celui-ci eut disparu, Traver se laissa tomber dans un fauteuil.

— Que diable manigancent-ils ?... Ecoutez, Spracey, j'ai de moins en moins confiance. Jamais nous ne pourrions sortir d'ici. Nous n'avons même pas la ressource de fuir la nuit.

Notre ennemi nous repérerait aisément. Nous sommes des proies faciles.

— C'est entendu, Traver, nous courrons à un échec certain. Mais n'est-ce pas vous qui avez eu l'idée d'une évasion ? J'avoue que Corry vous a influencé. Mais il faudrait savoir ce que vous voulez.

Traver grimaça affreusement. Après tout, en réfléchissant bien, les chances n'étaient pas de leur côté. Il manquait même à leur projet une condition majeure : la possibilité.

— Je n'aime pas les sacrifices inutiles.

Spracey eut un petit rire sardonique.

— Ah ! Vous prenez enfin conscience de notre infériorité... Voyez-vous, Traver, je ne veux pas paraître pessimiste, mais je me place en face de la réalité. Dans mon laboratoire, j'étais utile à l'humanité. Je luttais à ma façon, penché sur mon microscope, dans un monde infinitésimal. Ici, j'ai conscience de mon inutilité et je ne perdrais pas courage si nous avions la possibilité de dénombrer nos adversaires, à défaut de les voir. Nous ne sommes que des condamnés à mort, car nous ne pourrions esquisser un pas vers la liberté.

Traver se prit la tête dans ses mains. Pour la première fois de la vie, peut-être, il priait.



— Veuillez me suivre, M. Corry.

Le policier grimaça. Son regard sonda le couloir qui s'étendait devant lui, vide, désert.

— Hum !... toussota-t-il. Pour vous suivre, il faudrait que je puisse vous voir.

— Très juste. Excusez-moi, j'avais oublié la particularité qui nous rend invisibles. Eh bien ! suivez ce couloir. Vous vous arrêterez lorsque vous émergerez sur la terrasse.

Corry se trouva bientôt devant l'hélicoptère qui l'avait amené. Il se demandait bien ce qu'on attendait de lui et il sourit discrètement en songeant qu'il suivait à peu près l'itinéraire de son plan d'évasion.

Seulement deux choses ne cadraient pas : Traver et Spracey se trouvaient encore prisonniers et une présence invisible, à côté de lui, épiait ses moindres gestes.

— Je vous ai fait venir, M. Corry, pour que vous m'appreniez à piloter cet engin. Voyez-vous, c'est l'un de vos moyens de transport que j'apprécie le plus. Il manque peut-être de rapidité, mais il a l'énorme avantage d'une grande maniabilité. De plus, il se pose partout avec facilité. Or, lorsque nous serons les maîtres incontestés de votre planète, c'est un moyen de locomotion que nous utiliserons fréquemment. Veuillez vous asseoir au poste de pilotage.

La coupole en verre synthétique se referma sous une poussée mystérieuse. Le regard de Corry se fixa sur un manomètre enregistreur qui indiquait la charge de l'appareil.

« Cent vingt-quatre kilos, songea le policier. A moi seul, j'en pèse soixante-seize. Il reste par conséquent quarante-huit kilos de charge. C'est à peu près le poids du cadavre que j'ai transporté au centre biologique de Washington. Je suis donc seul avec mon « élève ».

Corry fournit diverses explications. Puis l'appareil bondit dans les airs. Il se trouva bientôt à mille mètres d'altitude.

Le policier appuya sur un bouton.

— A quoi sert ce bouton ? demanda l'invisible passager.

— C'est la mise en route du pilotage automatique. Vous voyez, inutile désormais de toucher aux commandes. Nous filons à une vitesse régulière, voisine de trois cents kilomètres-heure.

Corry, les bras croisés, regardait défilér le paysage. Il se désintéressait totalement de la marche de l'appareil. Soudain, il eut une inspiration.

— Voulez-vous essayer ? Nous allons nous poser sur cette vaste prairie. La manœuvre d'atterrissage demande une grande attention. Il faut tenir solidement les commandes et tirer doucement sur cette manette.

Le regard de Corry se fixa sur la manette. Il la vit remuer lentement. Le sol au-dessous de l'appareil, se rapprochait...

Alors, le poing du policier se détendit comme un ressort. Il frappa quelque chose de mou et l'hélicoptère oscilla d'une façon fort inquiétante.

Les doigts nerveux du Terrien couraient sur un corps flasque dont il était facile de deviner les contours. Les doigts s'arrêtèrent sur la gorge.

Corry serra. Il ne relâcha sa terrible étreinte que lorsque l'appareil fut à quelques mètres du sol. Alors, il bondit sur les commandes, évitant de justesse la catastrophe.

— Ouf ! soupira-t-il en essuyant la sueur qui ruisselait de son front.

Dans la caisse à outils, il trouva un rouleau de corde. Il se mit en devoir de ligoter solidement son passager.

— Il est peut-être mort, mais comme je n'en suis pas certain, je préfère m'assurer de sa personne. Voici un excellent cobaye pour les biologistes... Et maintenant, en route pour Minneapolis.

Au-dessous de l'appareil, un fleuve immense déroulait ses méandres : le Mississipi.

Traver, mains derrière le dos, s'arrêta. Il jeta vers Spricey un regard chargé d'inquiétude. Puis il se remit en marche, le front bas.

— Que diable ont-ils pu faire de Corry ?

— Je n'en sais rien, fit Spricey d'une voix sourde. Voilà plus de deux heures qu'ils l'ont emmené.

Soudain, diverses exclamations, en dialecte inconnu, attirèrent l'attention des prisonniers. C'était bien la première fois que Spricey entendait parler les nains à peau blanchâtre dans leur langue. Et, pour que l'ennemi, d'ordinaire peu bavard, extériorisât ainsi ses sentiments, il fallait que la « chose » eût une importance capitale.

— Que se passe-t-il ? grommela Traver en s'approchant de la fenêtre.

Il oublia toute prudence devant une insatiable curiosité. Il commanda l'ouverture des volets métalliques et une vive clarté envahit la pièce, faisant pâlir la lumière au krypton.

Le soleil descendait à l'horizon. C'était lui qui embrasait l'intérieur du salon, et les deux prisonniers collèrent leur nez à la fenêtre.

Spricey tendit la main.

— Regardez, des hélicoptères... Et ils ont tout l'air de vouloir atterrir sur le toit terrasse. Qu'est-ce que cela signifie ?

Dans le ciel, en effet, deux gros hélicoptères bourdonnaient. Immobiles, ils semblaient guetter une proie invisible. Les rayons du soleil venaient frapper en oblique sur les cabines de verre synthétique, et de ce fait, il était impossible de distinguer les visages des arrivants.

— Ce sont des Terriens, articula Traver, mais il faudrait leur faire signe. S'ils atterrissent, ils vont être massacrés.

Spricey se caressa le menton. Son œil ne quittait pas les évolutions des deux hélicoptères. Il vit soudain ceux-ci disparaître de sa vue.

— Je suis certain qu'ils viennent de se poser sur la terrasse.

Traver, aidez-moi à barricader la porte. Il faut empêcher nos ennemis de venir jusqu'à nous. Ne l'oublions pas. Nous demeurerons des otages.

— C'est vrai, grommela Traver. Vous êtes bien inspiré, Spracey. Ces sales nains à peau d'albino seraient capables de se servir de nous contre nos semblables.

Les deux hommes unirent leurs efforts. Un gros divan fut tiré contre la porte. Divers ustensiles de bois vinrent renforcer cette barricade de fortune.

— Eh bien, fit Spracey sur un ton satisfait, les gnomes ne sont pas près d'entrer dans cette pièce !

CHAPITRE XIX

Les deux hélicoptères, après avoir évolué au-dessus de l'habitation, se posèrent simultanément sur le toit terrasse. Une douzaine d'hommes porteurs de cagoules, en descendit hâtivement. Tous tenaient à la main un pistolet électrocuteur.

Celui qui les conduisait s'élança le premier vers l'étage inférieur, avec l'assurance d'un guide qui connaît bien les lieux. Son pistolet cracha plusieurs éclairs. Ceux qui le suivaient l'imitèrent, mais à aucun moment ils n'eurent l'impression de tirer sur un ennemi. Les décharges électriques s'écrasaient contre les murs.

Les armes frayaient un chemin à travers d'improbables adversaires, et la troupe atteignit un couloir, sans avoir rencontré la moindre résistance.

Des coups sourds ébranlèrent la porte.

— Traver ! Spracey ! Ouvrez-moi ! hurlait Corry à travers son scaphandre.

Dans le corridor, les hommes en cagoule continuaient à

décharger leurs pistolets. Silencieux, les éclairs de mort jaillissaient et pas un pouce de terrain n'échappa à la fureur des armes électriques. Matériellement, il était impossible à un ennemi de s'infiltrer jusqu'au salon, sans risque d'être abattu immédiatement.

Fébrilement, Traver et Spracey démolissaient leur barricade. Ils avaient reconnu la voix étouffée, certes, mais bien caractéristique de Corry.

Quelques secondes plus tard, le policier faisait irruption dans la pièce. Il ôta son casque.

— Quelle épopée, mes amis ! J'ai réussi à gagner Minneapolis où je me suis fait connaître des autorités. Celles-ci ont mis à ma disposition une brigade spéciale. Ma première pensée a été, évidemment, votre libération... Mais il paraît préférable de ne pas nous attarder ici... Nous avons apporté deux scaphandres pour passer la zone dangereuse. Endossez-les.

Traver et Spracey s'habillèrent en hâte, puis, sans regret, ils quittèrent ce coquet salon qui, durant de longues heures, leur avait servi de prison.

La petite troupe déboucha sur le toit terrasse, prête à tirer sur toute chose suspecte. Mais aucun incident ne vint retarder l'embarquement du commando spécial.

— Je m'étonne, remarqua Traver en rabattant le cockpit de verre synthétique, que l'ennemi n'ait rien tenté. Pas un seul instant, il n'a manifesté sa présence. Je croyais qu'à ses yeux nous passions pour des hommes d'une certaine valeur, à cause du poste important que nous occupions aux U.S.A.

L'hélicoptère s'éleva d'un bond dans l'espace. La ferme ne fut plus qu'un point blanchâtre dans l'immense étendue verte des prairies.

Corry enleva son casque. Il put enfin allumer une cigarette. Il tendit son paquet au général.

— Si l'ennemi n'a rien tenté pour préserver ses précieux otages, c'est parce qu'il comprenait l'inutilité de ses efforts. L'arme à dématérialisation n'a aucun effet sur nos scaphandres isothermiques. En outre, notre nombre l'a sérieusement intimidé. Ce qui prouve une chose : nous avons le droit d'espérer, car nous possédons d'excellents moyens de protection. Reste à les utiliser d'une façon rationnelle et intelligente.

Sprikey baissa la tête.

— J'avoue, Corry, que tout à l'heure, avant votre arrivée, nous avons eu un moment de découragement... Mais je me sens à nouveau de taille à reprendre la lutte.

— D'autant plus, fit Corry avec un sourire, que j'ai à votre disposition l'un de ces fameux nains à peau blanche.

— Quoi ? Auriez-vous réussi à en capturer un vivant ? s'écria le biologiste, le visage soudain surexcité.

Le policier réprima vite les ardeurs du savant.

— Hum !... Il est mort... J'ai serré un peu fort mais dans les circonstances actuelles, je crois que vous en auriez fait autant... C'était ma vie ou la sienne.

Sprikey branla la tête. Il ne put réprimer toutefois un mouvement de contrariété.

— Oui, je comprends, Corry... je voudrais vous demander l'impossible. Excusez-moi.

Les hélicoptères arrivèrent de nuit à Minneapolis. Nimbée de lumière, la ville resplendissait comme un joyau au-dessous des appareils.

De puissants projecteurs fouillaient le ciel de leurs faisceaux immobiles. Ils permettaient ainsi d'atterrir sans difficulté,

guidant les appareils dans leur descente. Mais ici, comme ailleurs, les rues étaient désertes.

Corry manifesta le désir de ne pas demeurer longtemps à Minneapolis.

— Dès demain matin, nous devons rejoindre nos postes respectifs, à Washington, et coordonner nos systèmes défensifs. Je vous entretiendrai, dès que nous aurons rallié la capitale des U.S.A., d'un plan de sécurité collective. En attendant, je vous souhaite le bonsoir, Messieurs.

Corry s'enferma dans sa chambre d'hôtel. Il sentait ses paupières s'alourdir. Après les terribles émotions de cette mémorable journée, il aspirait au repos.



— Eh bien, Corry, fit Maxwell en allumant son inévitable cigare. On peut dire que vous nous avez donné du souci. Votre femme m'a téléphoné, m'annonçant votre départ. Croyez que je n'étais guère rassuré de vous savoir entre les mains de nos ennemis. Le Centre biologique et le Ministère de la Défense Nationale m'ont appris successivement votre passage. J'avais compris. L'agresseur prenait contact avec nous, afin de régler les conditions d'armistice. En fait, nos adversaires vous détenaient à titre d'otages.

Corry s'agita dans son fauteuil.

— Non seulement les nains à peau blanche repoussaient notre capitulation, mais leur Conseil Suprême, grisé par son

incontestable supériorité, décidait la dématérialisation totale et intégrale de tous les Terriens.

On frappa à la porte du bureau de Spark-Avenue. C'était Traver.

Il affichait une mine reposée et rien ne trahissait son éphémère captivité. Il tendit la main.

— Bonjour Corry. Bonjour Maxwell. Alors, c'est aujourd'hui que l'on connaît votre plan de sécurité collective ?

— Parfaitement. Je vous ai convoqué d'ailleurs dans ce but. Il faut que nous mettions tout en œuvre pour protéger les populations. Je sais, certes, que mon programme prendra du temps. Mais j'espère arriver à un résultat satisfaisant.

Corry se leva et enfouit ses mains dans ses poches. Son regard se fixa sur la carte des Etats-Unis où, évidemment, il avait renoncé à piquer les petits drapeaux à la lettre « M ».

L'ampleur actuelle des événements dépassait le cadre des premières disparitions. Du reste, on savait maintenant à quoi s'en tenir. Aussi Corry passait-il aux choses sérieuses, urgentes.

— L'agresseur invisible, au début de son attaque, s'était contenté de décimer les populations des campagnes. Or, depuis, il s'est infiltré dans les villes, dans les immeubles, y semant la plus effroyable panique. Nous avons aussitôt réagi en faisant poser autour des agglomérations des réseaux de fils électrocuteurs. Cette précaution, certes, ne s'avéra pas d'une efficacité radicale, car, dans la plupart des cas, lorsque les services postèrent les fils électrocuteurs, l'ennemi s'était déjà infiltré à l'intérieur de la ville. Ce système de sécurité n'en contribua pas moins à empêcher les renforts de parvenir à notre ennemi. Mon plan s'avère donc bien simple et il n'est ni nouveau, ni original.

Corry alluma une cigarette. Il s'assit négligemment sur le bord de son bureau et poursuivit son exposé.

— Je préconise donc l'emploi des méthodes actuelles. Mais il faut les renforcer, en exerçant en outre autour des villes une surveillance constante. L'interdiction formelle de sortir d'une agglomération doit s'appliquer à tous, sans exception, hormis, bien entendu, aux services de sécurité. Tout hélicoptère devra être, non seulement fouillé minutieusement, mais soumis à un contrôle de charge, détectant ainsi la présence d'un éventuel ennemi. Et puis, j'en arrive à la principale partie de mon programme, il s'agit d'organiser un gigantesque ratissage à l'intérieur des villes.

« Si vous le voulez, mon but est de traquer l'ennemi. Nous pouvons arriver à un semblable résultat en procédant par ordre et par élimination.

Maxwell et Traver froncèrent les sourcils, Corry sourit et précisa.

— Vous ne me suivez pas très bien. Vous allez comprendre... Il s'agit plus simplement d'enfermer l'agresseur dans les immeubles. En disposant des fils électrocuteurs à toutes les issues, nous lui couperons sa retraite. Alors, des équipes spéciales fouilleront pièce par pièce. Aucun pouce de terrain n'échappera à leurs investigations et à leurs pistolets électrocuteurs. Ainsi, nous sera-t-il possible d'éliminer l'ennemi de nos villes. Je crois que cette mesure s'impose. Alors, seulement, nous pourrons ensuite passer à la contre-attaque.

Maxwell rejeta une profonde bouffée de son cigare. Il se renversa sur son fauteuil et eut une moue inexpressive.

— Vous rendez-vous compte, Corry, du temps qu'il faudra pour exécuter votre plan ? Avez-vous seulement une idée du nombre de pièces qui existent à Washington ?

— Je sais, Maxwell. Il nous faudra des jours et des jours, des semaines. Mais nous disposons tout de même de plusieurs brigades spéciales et la production de scaphandres s'accélère

dans les usines. En outre, rien ne nous empêche d'employer l'armée. Ses effectifs nombreux viendront appuyer nos forces de police.

— Vous semblez oublier, Corry, objecta Traver, que l'armée ne dispose pas encore de combinaisons protectrices. Je ne voudrais pas assister au massacre de mes hommes.

Un éclair de contrariété brilla dans les yeux de Mac-Corry. Celui-ci écrasa violemment sa cigarette dans le cendrier.

— Traver, je fais honneur à vos sentiments humanitaires. Malheureusement, c'est la guerre. L'armée est payée pour protéger la population. D'ailleurs, seules les brigades spécialisées en cagoules pénétreront dans les immeubles. Lorsque tout danger sera écarté, l'armée interviendra. N'ayez donc aucune crainte, tout sera méthodiquement exécuté. Je vais donner des instructions.



Le plan de Mac-Corry prit effet le lendemain matin. L'opération de ratissage entraînait dans sa phase de réalisation.

L'un après l'autre, les immeubles furent visités par les équipes en cagoule. Des soldats tendaient aux issues des fils électrocuteurs. Matériellement, il était impossible de sortir ou d'entrer dans l'immeuble sans être foudroyé.

Les hommes en scaphandre fouillaient les pièces une à une, déchargeant leurs pistolets dans le vide. Les habitants, obligés d'ouvrir aux forces de police, voyaient transformer leur appartement en un vaste orage électrique.

Au milieu des fulgurantes lucurs, les silhouettes fantastiques en vidéostaphe se découpaient. Puis l'équipe spéciale, ayant accompli consciencieusement sa besogne, passait à l'appartement suivant.

Alors, l'armée intervenait. Des soldats casqués poursuivaient les investigations, avec l'espoir de découvrir les cadavres des nains à peau blanchâtre.

Enfin, après le départ des soldats, les habitants refermaient leur porte et recevaient l'interdiction formelle de sortir. Il reprénaient possession de leurs appartements ravagés par les hommes en cagoule et par les militaires.

Le plan de Corry ressemblait à quelque vaste opération du service d'hygiène. Les brigades spéciales étaient les services de désinfection, appliquant les mesures prophylactiques nécessaires afin d'éviter la contagion, et contribuer à la destruction des microbes infectieux.

L'opération d'envergure, déclenchée par Mac-Corry, ne s'arrêta pas à l'échelle nationale. Le Monde entier imita les Etats-Unis et fut pris d'un gigantesque frémissement.

Les populations reprirent confiance. L'ennemi ne parviendrait pas aisément à détruire la race humaine, bien protégée derrière des barrières de fil électrocuteurs. Et si l'activité des hommes se confinait à une vie urbaine, elle n'en prouvait pas moins une indébranlable volonté.

Dans son appartement, Corry respirait en toute tranquillité. Il souriait.

— Vois-tu, Betty, jamais je n'ai eu autant de confiance en l'avenir. Alors que nous cherchons à protéger nos existences, la lutte se poursuit dans les laboratoires, frénétiquement. Spracey ne désespère pas. Il affiche même un bel optimisme.

Betty vint s'asseoir sur ses genoux. Elle lui caressa les cheveux et l'embrassa.

— Chéri, le spectre de la fin du Monde s'éloigne. Nous avons envisagé sans frémir la capitulation. L'ennemi nous a dévoilé nos possibilités.

— Oui, Betty, nous devons lutter jusqu'à épuisement de nos forces. Il faut écœurer notre adversaire et le pousser, sinon à la reddition, du moins à la retraite. Peut-être mettra-t-il en batterie d'autres moyens d'extermination, devant l'inutilité de ses efforts pour se rendre maître des villes ? Nous pouvons nous attendre au pire. Mais à aucun moment, nous ne devons désespérer.

Comme pour confirmer ces paroles, le speaker de la télévision diffusa un communiqué.

— Après le premier jour de l'opération Mac-Corry, le nombre des agresseurs électrocutés se chiffre à neuf, dans la seule agglomération de Washington.

Le sourire du policier s'accusa.

— C'est peu, mais songe que l'ennemi a la possibilité de se réfugier dans les immeubles non encore visités. Seulement il ne pourra pas s'échapper !

CHAPITRE XX

Traver poussa la porte du bureau de Mac-Corry et les deux hommes échangèrent une vigoureuse poignée de mains. Puis le policier désigna un fauteuil au général.

— Asseyez-vous, Traver. Que me vaut l'honneur de votre visite ? Je suppose que vous n'êtes pas venu m'entretenir de la pluie, qui, depuis deux jours, tombe sans arrêt.

Par l'ouverture de la fenêtre, donnant sur Spark-Avenue, le ciel apparaissait, bas, d'un gris d'ardoise. A l'horizon, rasant les toits-terrasses, de gros nuages noirs couraient, poussés par un vent soufflant en tempête. Une demi-obscurité envahissait la pièce, bien qu'il fût à peine dix heures du matin, et Corry avait dû brancher la lampe de son bureau.

Traver étira discrètement ses jambes.

— Evidemment, Corry... Je viens au contraire vous aider dans votre action et je pense que vous voudrez bien écouter mes suggestions.

— Je vous en prie... Dans les circonstances actuelles, les conseils d'autrui ne sont jamais superflus.

— Vous avez raison et si vous avez déclenché une opération de sécurité collective je propose simultanément de passer à la contre attaque. Ecoutez, Corry, vos mesures exceptionnelles vont porter un coup dur à l'ennemi. Il ne faut pas laisser le temps à celui-ci de se ressaisir. Nous devons profiter de notre léger avantage, et conjointement à votre propre initiative, je préconise une vaste opération militaire. Je sais que nous fondons de gros espoirs sur les centres biologiques et je ne veux pas mettre en doute les efforts déployés par nos savants. Ceux-ci travaillent avec acharnement, avec mission de créer une arme microbienne susceptible, d'un seul coup, d'éliminer l'ennemi de la surface de notre planète. Certes, nous connaissons assez Spracey, par exemple, pour affirmer qu'il réussira. C'est un homme d'une volonté extraordinaire et je fais confiance aux biologistes. Mais nous ne pouvons attendre l'arme promise par Spracey, en observant une passivité dont notre agresseur profitera. Il faut aller au-devant des espérances de la Science, vous devez le comprendre, Corry.

Le policier se renversa sur son fauteuil et enfouit ses mains dans les poches de son pantalon. Le nœud de sa cravate, correctement nouée, précisons-le, mettait une tache sombre sur sa chemise blanche.

Corry alluma lentement une cigarette, tandis que son regard d'acier — ce même regard qui intimidait tant Joan — se posait lourdement sur le Ministre de la Défense nationale.

— Vous êtes avant tout un chef militaire, Traver. Vous possédez donc une habitude de la guerre, une tactique supérieure à la mienne. Je vous écoute.

Traver se rengorgea :

— Vous savez, Corry, avec la drôle de guerre qui

endeuille la planète, il ne peut être question ni d'habitude, ni de tactique. Notre attaque bactériologique — hélas un échec — n'a demandé aucun effort d'imagination et il ne paraît pas nécessaire, pour manier une telle arme, d'engager l'armée dans ces genres d'offensives — éclair. Du moins la mobilisation aérienne suffit. Quant au reste, nous laissons agir le microbe.

Une rafale de pluie assaillit la vitre. Le général grimaca et poursuivit :

— Ne parlons donc ni tactique, ni habitude. Car les conditions habituelles d'une guerre terrestre sont bouleversées. Mais réfléchissons. Seule, notre intelligence peut nous sauver. Voyons, Corry, résumons-nous. Les premières disparitions ont été enregistrées sur le territoire des États-Unis, avant de s'étendre aux autres nations. De toute évidence, l'envahisseur a débarqué sur notre sol. De là, ses véhicules invisibles se sont répandus à la surface de notre planète, comme une maladie contagieuse.

Corry fit claquer ses doigts, interrompant ainsi le ministre de la défense nationale.

— C'est du moins votre opinion, Traver. La mienne diffère sensiblement. Je pense que l'attaque de notre globe a été longuement mûrie, donc savamment préparée. Rien ne prouve que l'envahisseur ait débarqué sur le sol des États-Unis, plutôt qu'en France ou en Chine. Au départ de sa planète, il connaissait déjà, à mon avis, les endroits où se poseraient ses appareils. Ceux-ci se sont posés, effectivement, sur tous les points du Monde, créant ainsi un système d'attaque générale, destiné à nous anéantir avec beaucoup plus de promptitude, donc plus de facilité. L'ennemi, en outre, bénéficiait de la surprise la plus complète.

— Possible, Corry, admit Traver en allongeant la main vers le cendrier. Je ne voudrais pas critiquer votre point de

vue pour la bonne raison que ni vous, ni moi, ne savons exactement comment les choses se sont passées. Mais, d'une façon ou d'une autre, il doit exister un grand Q.G. ennemi qui transmet ses ordres à des P.C., disséminés sur l'ensemble de la planète. Ces P.C. communiquent non seulement entre eux, mais avec le Q.G. C'est l'évidence même. Tout porte à croire que nos agresseurs emploient un système radio, analogue au nôtre, puisqu'il lui est loisible de nous écouter. Mais nous-mêmes sommes incapables de capter ses ondes, sans doute parce que leurs méthodes ne ressemblent pas à celles que nous utilisons.

Corry fronça ses épais sourcils. Il ne savait pas trop où voulait en venir le Ministre, d'autant plus que celui-ci s'étendait sur un sujet qui s'éloignait nettement de la défense du territoire.

— Dites-donc, Traver, pourquoi envisager de telles hypothèses, d'ailleurs d'aucune utilité, alors que vous êtes venu, semble-t-il, dans le but de parer au plus pressé ?

Traver avait plus d'un tour dans son sac. Il laissait Corry s'impatienter devant des paroles anodines. Le général savait très bien où il voulait en venir, mais il opérait tout d'abord un « sondage » afin d'étudier la pensée du chef de la police.

D'ailleurs, Traver ne laissa plus Corry dans l'expectative. Il exposa ce qu'il ruminait depuis longtemps.

— Trêve de balivernes, Corry... J'ai mes raisons pour vous parler du Q.G. et des P.C. Cela n'a l'air de rien, mais il s'agissait d'y penser. Que diriez-vous, par exemple, si nous réussissions à anéantir le grand Q.G. ennemi ?

Corry redressa le buste. Il n'avait jamais envisagé cette suprême tentative, du fait qu'il ignorait s'il existait véritablement un Q.G., chez les nains invisibles. L'opération du reste, lui apparut fort aléatoire.

— Evidemment, Traver, ce serait un coup dur pour

l'envahisseur, qui connaîtrait alors une période de désorganisation dont nous pourrions profiter. Seulement, savez-vous où se trouve exactement ce Q.G. ?

Le général grimâça et tira de sa poche son paquet de cigarettes. Il aimait bien fumer lors des graves décisions. Cela, prétendait-il en riant, lui mettait du plomb dans la tête et l'aidait à réfléchir !

— Avez-vous une idée, Corry ? fit Traver en allumant sa cigarette.

— Vous me mettez dans un piteux embarras, mon cher Traver, et il semble bien difficile de vous répondre. Toutefois, puisque les premières manifestations de l'ennemi invisible se sont produites sur le territoire des États-Unis, je pense qu'il est fort possible que le Q.G. de l'envahisseur soit établi sur notre sol. Ceci, évidemment, sous toutes réserves.

Corry ouvrit son tiroir et en tira le volumineux dossier qu'il consultait souvent, et qui, hélas, s'enrichissait journellement. Il feuilleta des papiers dactylographiés...

— Voyons... La première disparition enregistrée dans le Monde émane du Montana. Il s'agit d'un ouvrier agricole, nommé Michaël Cheshire, disparu le 31 mai. Puis, nous notons une seconde disparition dans le Montana. Deux jours plus tard, l'Orégon, le Texas, le Kentucky, la Floride, le district de Washington, l'Ohio, le Missouri, le Wyoming, étaient attaqués à leur tour.

— Deux jours après... répéta Traver pensif. Pourquoi diable ce délai si les appareils ennemis s'étaient posés sur différents points de la planète ? Non, Corry. L'envahisseur a lancé son attaque du Montana. Ces deux jours lui ont servi à disséminer ses hommes sur l'ensemble du territoire des États-Unis, avant de s'attaquer aux autres continents, car

ceux-ci n'ont reçu que plus tard la visite de l'ennemi invisible.

Corry se pencha sur ses notes.

— Trois jours plus tard, exactement, précisa-t-il.

— Il faut effectuer des recherches dans le Montana, car tout porte à croire que l'ennemi a installé son Q.G. dans cet Etat.

Traver dictait ses ordres, comme un chef, sans se soucier de savoir si ceux-ci seraient exécutés. Il s'approcha de la vaste carte, piquée au mur, et promena son index sur la partie nord des Etats-Unis.

— La lutte sera rude, dit-il. Mais nous devons tenter l'expérience. L'envahisseur nous croit désorganisés et dans l'impossibilité d'effectuer une contre-attaque, encore moins contre son Q.G. invisible.

Corry s'approcha à son tour de la carte et posa sa main sur l'épaule de Traver. Celui-ci lut, dans le regard de son ami, une farouche volonté de vaincre.

— Nous avons un moyen de rendre visible l'ennemi : le rayon à infra-rouge, doublé de l'écran à polymorphisme. Mais nous ne pourrions agir que la nuit. Je vais donner des ordres Traver. Il faut que cela finisse.



De nombreuses équipes spéciales, disposant de scaphandres protecteurs, furent réunies à Washington. Environ un millier d'hommes se placèrent ainsi sous les ordres de Traver et de Corry, attendant l'heure « H ».

Celle-ci arriva, une dizaine de jours après l'entretien du Ministre de la défense nationale et du chef de la police. Le secret fut bien gardé et ni les journaux, ni la télé-radio ne donnèrent d'informations à ce sujet.

Une centaine d'hélicoptères, prêts au départ, étaient parqués sur le terrain de Washington. Les hommes en scaphandre y prirent place et les appareils s'élevèrent, insectes bourdonnants, puis cinglèrent vers le Montana.

La formidable escadre aérienne ultra-moderne volait à haute altitude. De cette façon, ni la population, ni l'ennemi, ne put la distinguer dans l'air cristallin de cette splendide matinée du mois d'Août.

A vrai dire, ces hélicoptères géants, servant au transport des troupes, avaient subi quelques modifications pour l'emploi auquel on les destinait.

Chacun d'eux était armé d'un projecteur à l'infra-rouge, doublé d'un écran à polymorphisme, projecteur semblable à celui qui existait dans le laboratoire de Spracey. En l'espace de dix jours, les techniciens avaient monté cet important matériel indispensable, suivant les ordres de Traver et de Corry.

Celui-ci se rappelait fort bien les objections sarcastiques de Maxwell, lorsqu'il avait proposé de déceler l'ennemi à l'aide du projecteur spécial. Mais ce qui semblait impossible sur une large échelle ne l'était plus sur un espace restreint. C'est du moins ce que Corry tenta de faire admettre à Maxwell.

Ce dernier demeura sceptique sur l'issue de l'opération Traver. D'après lui, le Q.G. ennemi changeait perpétuellement de place et rien ne prouvait qu'il se trouvât actuellement dans le Montana.

Traver ne démordait pas de son idée : anéantir le Q.G. de l'envahisseur. Corry s'obstinait, en l'approuvant. Et

Maxwell prétendait que c'était folie de mobiliser les équipes spéciales, afin de les lancer sur un seul point du territoire, privant ainsi les grands centres de leur unique moyen de protection...

CHAPITRE XXI

Les cent hélicoptères, depuis des jours, ou plus exactement des nuits, survolaient le Montana à basse altitude. Ils s'envolaient de Héléna, ou de Glendive, dès le crépuscule, et fouillaient pouce après pouce les immenses territoires désertés.

Autant de projecteurs à l'infra-rouge laissaient tomber sur les objets une espèce de poussière bleutée, semblable à une fluorescence spéciale. Et l'on distinguait les formes avec un extraordinaire relief, sans que les ténèbres en fussent dissoutes pour autant.

Corry et Traver avaient, du reste, choisi une période sans lune. L'obscurité était si épaisse que d'un hélicoptère à l'autre, on ne distinguait rien, hormis les feux de position indispensables.

Mais l'escadre aérienne avançait, comme une nuée de sauterelles, en rangs compacts et disciplinés. Le radar et la radio aidaient les appareils dans leurs évolutions.

Tous les hommes, sans exception, avaient revêtu leurs

scaphandres. Les appareils étaient prêts à se poster au moindre incident, déchargeant les troupes. Quelques hélicoptères transportaient même des projectiles atomiques, destinés à être largués sur l'éventuel Q.G. ennemi.

Ces projectiles, au pouvoir de destruction évidemment plus vaste que les pistolets électrocuteurs, ne ressemblaient toutefois en rien aux premières bombes atomiques d'aspect effrayant. L'explosion se limitait à celle d'une bombe de fort calibre, mais elle dégagait une mortelle radio-activité sur une périphérie qui variait de un à dix kilomètres. Tout dépendait du calibre du projectile.

Protégés par leurs scaphandres, les hommes de Corry et de Traver étaient tous des spécialistes des opérations atomiques.

Dans l'hélicoptère qui leur tenait lieu de P.C., Traver et Corry fouillaient avec ardeur la campagne. Leurs yeux s'étonnaient au prodigieux spectacle qu'ils découvraient.

— Formidable ! murmurait Traver, subjugué. Nous avons eu tort de ne pas employer plus tôt ce procédé d'investigation.

— C'est celui qu'on emploie pour observer, sans les enlever à leur ambiance habituelle, les végétaux et les animaux nocturnes. C'est un procédé merveilleux, en effet, qui restitue intégralement ce que nos yeux verraient dans les ténèbres, sans l'aide d'une lumière artificielle.

L'hélicoptère se souleva d'un bond léger pour franchir une colline. Le rayon, doublé de l'écran, fit surgir une immense plaine qui ressemblait à un désert.

— Les Bad-Lands, précisa Corry. Cet endroit n'a jamais pu être fertilisé, malgré toutes les techniques récentes employées à cet effet.. C'était et ce sera toujours les Bad-Lands, ou Mauvaises Terres. Un sale coin, où ne pousse qu'une végétation rabougrie.

Traver posa soudain une question à laquelle son compagnon

ne s'attendait pas. Il vit, derrière le hublot du casque, le front du policier se plisser.

— A propos, Corry... Vous êtes-vous demandé de quelle planète pourrait venir notre ennemi ?

— Je me suis posé la question, en effet. A parler franchement, j'ignore de quelle terre du ciel est issu notre agresseur. Et nous l'ignorons d'autant plus que nous n'avons, sur son compte, aucun renseignement intéressant. Certes, nous connaissons son anatomie et Spracey conclut que les nains à peau blanchâtre viennent d'une planète où l'oxygène entre dans la composition de l'atmosphère et où les ténèbres règnent perpétuellement.

Traver réfléchit quelques secondes et se représenta la carte du ciel.

— Cette planète n'existe pas dans notre système solaire... Alors...

— Alors, Traver, acheva Corry, notre envahisseur vient d'un Monde dont on ne soupçonne même pas l'existence. C'est du moins les paroles qu'a prononcées le speaker invisible, à la télé-radio... Autrement dit, il s'agit d'une planète que nos télescopes n'ont pu encore découvrir.

— C'est incroyable. Et sur cette terre vivent des hommes invisibles, dotés d'une formidable civilisation, puisqu'ils ont non seulement réussi à venir jusqu'à nous, mais à se poser sur notre sol sans éveiller l'attention...

A ce moment, la radio d'un des hélicoptères signala la présence d'un nain à peau blanchâtre. Traver redoubla de précautions.

— L'homme a sûrement aperçu notre escadrille. Je l'aperçois parfaitement, courant dans une direction Sud-Est... Dois-je l'électrocuter ? demanda le sergent Plymouth, chef

à bord de l'appareil qui, le premier venait de détecter l'ennemi invisible.

Un espoir immense tirailla les traits du général. Il se pencha vers Corry et donna ses instructions au sergent Plymouth.

— Ne tirez pas. Suivez l'homme à l'aide du projecteur spécial. Je vous rejoins immédiatement.

L'hélicoptère de Traver s'éleva brusquement au-dessus des autres appareils et se dirigea vers celui de Plymouth.

— Nous le tenons ! hurla le Ministre en brandissant son poing ganté. Son rayon désintégrateur ne peut nous atteindre. De toute évidence, surpris par notre arrivée, l'un de nos agresseurs tente de fuir. Peut-être va-t-il nous diriger vers son Q. G....

L'appareil du général ne tarda pas à survoler celui de Plymouth. Dès cet instant, Traver et Mac-Corry jetèrent un regard avide vers le sol et ils poussèrent une exclamation.

— Vous L'avez vu, Corry ?

— Oui. C'est formidable !

Une silhouette courait, aussi vite que le lui permettait l'état du terrain. Sa course était plutôt lourde, d'ailleurs, malaisée, hésitante. On sentait bien que la silhouette ne se déplaçait pas dans son élément naturel, et un homme eût pu facilement la rattraper.

Le nain à peau blanchâtre se détachait dans les ténèbres avec une-extraordinaire netteté. Il devait se demander pourquoi cette inquiétante lumière bleutée ne le lâchait pas et quelles étaient les intentions des Terriens transportés par ces bizarres appareils.

— Il ne se doute peut-être pas que nous le voyons, grommela Mac-Corry.

Traver posa sa main sur l'avant-bras de son ami.

— Attention... Le nain s'est arrêté... Regardez, Corry !

Ce qui se passa fut parfaitement inattendu, imprévisible. Les occupants des deux hélicoptères en demeurèrent sidérés.

L'étrange créature extra-terrestre venait de s'arrêter au bord d'une sorte de puits, sans margelle, creusé dans le sol à la façon d'une trappe. Elle leva son regard aux yeux globuleux vers les deux hélicoptères qui venaient de stopper à quelques mètres du sol.

Alors, sans hésitation, elle disparut dans le puits, à la barbe des Terriens.

— Atterrissez ! hurla Traver, furieux.

Les deux appareils se posèrent avec facilité et les hommes en scaphandre débarquèrent, tenant dans leurs mains les pistolets électrocuteurs.

Chaque hélicoptère transportait à peu près une dizaine de soldats et c'est une troupe d'une vingtaine d'hommes qui se pencha sur le puits avec inquiétude.

Evidemment, l'étrange spécimen interplanétaire avait disparu. Corry alluma sa lampe de poche et poussa une exclamation.

— Ah ! Ça... dit-il, stupéfait. Mais c'est du ciment !

Traver passa sa main gantée sur la paroi du puits et grimaça.

— Hum ! Du ciment... C'est beaucoup dire. C'est une sorte de substance grisâtre, dure, et qui doit éviter les éboulements.

Plusieurs torches électriques convergèrent vers le fond du trou. Un orifice horizontal apparut..

— Ce puits n'excède pas dix mètres, jugea Corry. L'orifice

que nous apercevons au fond s'enfonce horizontalement dans le sol, comme une galerie... Voyez, tout est prévu. Une échelle métallique court le long de la paroi.

Traver se mit en relation avec les autres hélicoptères. Plusieurs de ceux-ci lui apprirent que d'autres silhouettes venaient d'être détectées. Chose bizarre, toutes semblaient courir en convergeant vers le puits.

— Electrocutez-les ! ordonna Traver sans aucune espèce de pitié.

Les ténèbres se peuplèrent d'une succession d'éclairs. Les nains à peau blanchâtre étaient des cibles idéales, grâce à l'extraordinaire propriété des rayons à l'infra-rouge. Bientôt, tout fut rendu au silence, à la nuit...

— Parfait, soupira Traver avec un sourire de satisfaction. Nous venons probablement d'abattre les sentinelles qui veillaient autour du puits... Et celui-ci, Corry, n'est autre qu'un vaste Q. G. souterrain, susceptible de résister à un bombardement, même atomique. Ah ! Nos ennemis avaient pris leurs précautions en édifiant leur Q. G. dans les Bad-Lands. Preuve qu'ils connaissent parfaitement notre globe.

— Je me demande avec quelle machine ils ont creusé ce trou, murmura Corry. A croire que tous leurs engins sont invisibles. De toute façon, aucun puits de ce genre n'existant dans les Bad-Lands, il faut en conclure que cette excavation a été édifiée par une autre main que celle de l'homme.

Traver approuva. Il donna de nouvelles instructions à ses hommes.

— Allô... Ordre est donné à tous les hélicoptères d'atterrir. N'éteignez pas les projecteurs à l'infra-rouge et gardez vos scaphandres. Cernez le puits près duquel nous nous trouvons actuellement. Terminé.

Le général mit fin à la communication et se tourna vers le

chef de la police. Dans l'ombre, son visage refléta un désir intense.

— Nous pouvons descendre, Corry. Toutes les précautions sont prises pour que l'ennemi ne nous surprenne pas sur nos arrières. Mais vous semblez hésitant...

— Je... eh bien, oui, balbutia le policier qui sentait un étrange malaise l'envahir. Je ne me sens pas de taille à descendre à deux dans ce coupe-gorge.

— Voyons, Corry, je ne suis pas fou. Nos hommes vont nous accompagner. En avant.

Un à un, les soldats réunis sous les ordres de Traver posèrent leurs pieds sur l'échelle métallique. Une vague inquiétude marbrait tous ces visages. Mais c'était des hommes au courage indomptable, que rien ne rebutait. Ils savaient bien, pourtant, que certains d'entre eux ne reverraient jamais la lumière du jour...

Un hélicoptère survolait l'étrange fosse et son projecteur spécial fouillait en vain les ténèbres. Autour du puits, des compagnies d'hommes en combinaison protectrice n'attendaient qu'un ordre pour se précipiter à la rescousse.

Cependant, Traver et Corry venaient de parvenir au fond du puits. Ils levèrent la tête et aperçurent l'hélicoptère, à la lueur de leurs torches électriques, puis les silhouettes épaisses des hommes en scaphandre, penchées anxieusement au-dessus de la trappe.

— Tout va bien, hurla Traver en s'engageant dans la galerie cimentée.

Ils n'étaient qu'une vingtaine à cheminer dans l'étroit boyau, où l'on ne pouvait circuler que trois de front, les lampes électriques braquées devant eux, les armes prêtes à entrer en action.

La galerie atteignait à peine la hauteur d'un homme normal. Le sol était plat, les parois en forme de tunnel, le tout curieusement cimenté par cette substance griseâtre qui n'était pas du ciment...

— On se croirait dans les souterrains du métro, pensa Corry en avançant prudemment.

CHAPITRE XXII

Depuis plusieurs minutes déjà, les vingt hommes en scaphandre progressaient dans l'interminable galerie. Ils avançaient avec la circonspection de ceux qui foulent un sol vierge. Le pistolet électrocuteur dans la main droite, la torche électrique dans la gauche, ils ressemblaient à une cohorte de monstres inconnus regagnant leur tanière enfouie dans les entrailles de la terre.

Brusquement, la galerie s'élargit et fit place à une espèce de carrefour où aboutissaient plusieurs autres tunnels.

Les Terriens hésitèrent un instant et sous l'impulsion de Traver, ils s'engagèrent au hasard dans l'une des galeries.

— Pourvu que nous retrouvions notre chemin dans ce labyrinthe, murmura Corry passablement inquiet.

— Vous songez déjà au retour, grommela Traver, alors que nous ne sommes pas arrivés.

Ce n'était pas l'opinion générale. Plus d'un soldat envisageait la situation avec la froide lucidité de Mac-Corry. Cette

forteresse souterraine devait probablement posséder un système défensif contre toute agression éventuelle. Et ce silence, ce calme absolu, cette passivité de la part de l'ennemi, incitaient à la méfiance et ne présageaient rien de bon. Sinon une sourde menace...

— Curieux, fit le sergent Plymouth au bout de cinq minutes. Je me demande où conduisent ces galeries... Nous n'apercevons ni orifice, ni anfractuosité. Car tout de même, le nain à peau blanchâtre que l'on a vu disparaître se dissimule bien quelque part !

— Ne vous inquiétez pas à son sujet, soupira Corry, il s'est mis prudemment hors de portée. D'ailleurs, j'ai l'impression que nous n'allons pas tarder à avoir du nouveau...

La prophétie de Mac-Corry se réalisa quelques secondes plus tard et plongea la petite troupe dans une indicible angoisse.

Brusquement, un bruit sourd retentit derrière les Terriens et l'un des soldats hurla :

— Malédiction, nous sommes emmurés !

C'était, hélas, l'abominable vérité. Un pan de mur venait de coulisser, coupant la retraite aux hommes de Traver. Celui-ci n'en conserva pas moins son sang-froid.

— Nous ferons sauter cela au retour, dit-il... D'ailleurs, rien ne nous empêche de demander des renforts. Je vais me mettre en communication avec la surface.

Assourdie, la voix du colonel Gruder parvint néanmoins à l'oreille de Traver qui eut une longue conversation avec l'officier supérieur, demeuré à l'extérieur du puits. Lorsque la communication prit fin, Traver affichait un sourire de vainqueur et il s'adressa à ses hommes.

— Courage, les enfants. L'heure décisive approche. Nous

sommes en plein cœur de la forteresse ennemie, ce qui prouve que notre adversaire est incapable de freiner notre avance. D'ailleurs, comme vous savez si bien le prédire, Corry, nous aurons du nouveau sous peu !

Le policier ne releva pas la légère ironie du général et se contenta de hausser les épaules, trouvant trop spontanée la confiance dont faisait preuve Traver.

Les hommes n'avançaient qu'avec une extrême prudence, se demandant si, réellement, ils reverraient un jour leurs camarades restés en surface.

— Ne craignez rien. Nos scaphandres nous protègent du rayon désintégrateur et...

Traver n'acheva pas sa phrase. Une porte coulissante venait de démasquer une ouverture dans la paroi de la galerie, invitant les hommes à s'y engager.

Les soldats hésitèrent et adressèrent à leur chef un regard inquiet. Corry ne se montra nullement empressé et il songea, l'espace de quelques secondes, à Betty et à Fred. Les reverrait-il, lui aussi ?

Il n'en savait rien. La formidable et ahurissante aventure ne faisait que commencer. On allait de surprise en surprise. Que réservait l'avenir, dans ce mystère angoissant que posait l'inévitable rencontre avec les nains à peau blanchâtre ?

L'incertitude de ce qu'on allait rencontrer était une menace constante. Jamais humain n'avait vécu des minutes aussi palpitantes.

— Méfions-nous, Traver... Je n'aime pas les portes qui s'ouvrent toutes seules, miraculeusement. Cette forteresse est traquée et nous pourrions fort bien tomber dans un guet-apens, fit Corry en braquant le rayon de sa lampe par l'orifice béant.

Il ne distingua rien de suspect, hormis des murs semblables à ceux des autres galeries.

Traver esquaissa une affreuse grimace.

— Vous redoutez un guet-apens, Corry... Vous devriez ne pas l'exprimer tout haut et au contraire ranimer le moral de nos hommes. Allons, du courage. D'ailleurs, vous savez bien qu'il est impossible de reculer...

Avec une témérité admirable et un mépris extraordinaire du danger, Traver, le premier, s'engagea dans l'ouverture.

Dès lors, les soldats n'hésitèrent plus et, un à un, ils emboîtèrent le pas à celui qui leur montrait un bel exemple de bravoure.

Le bruit caractéristique et infiniment menaçant de la porte qui se refermait arracha un geste d'instinctif recul à Mac-Corry.

— Je vous l'avais prédit, Traver, fit Corry sur un ton réprobateur. Nous ne sortirons pas vivants de ce guêpier. Nous voici à la merci de nos ennemis.

Traver serra vivement l'avant-bras de son ami. Il serra même d'une poigne vigoureuse, montrant une inébranlable volonté.

— Allons, ne dites pas de bêtises. Vous raisonnez comme un policier et non comme un soldat. Si ces portes se sont fermées, elles doivent aussi s'ouvrir...

La petite troupe déboucha dans une pièce immense, que les lampes électriques ne parvinrent pas à éclairer entièrement. Et les hommes s'attendaient si peu au formidable spectacle offert leurs regards, qu'ils en demeurèrent muets de saisissement.

Enfin, Traver put articuler une parole et il avança avec précaution.

— Nous voici probablement dans leur arsenal... balbutia-t-il.

Le mot sonnait mal et le vocabulaire terrestre ne suffisait pas pour désigner les deux extraordinaires engins, aussi disparates l'un que l'autre, et qui occupaient la pièce, semblable à un immense hangar.

Aucune lumière ne brillait. Les ténèbres les plus épaisses régnaient dans cette salle de construction géométrique, également cimentée à l'aide de cette substance grisâtre.

Les lampes électriques des Terriens convergèrent tout d'abord vers le plus volumineux des engins, et peut-être le moins ahurissant.

Sa forme générale rappelait assez bien l'aspect d'une boule, fortement aplatie aux pôles. Dans cette carapace métallique, s'ouvraient des hublots et tout portait donc à croire qu'il s'agissait d'un véhicule.

Mais ses dimensions étaient gigantesques. Son diamètre devait atteindre plus de cinquante mètres et rien de comparable n'existait sur terre. Le véhicule sphérique reposait sur une espèce de socle, sans doute pourvu de puissants amortisseurs. Mais l'on ne distinguait aucune issue, hormis les hublots.

Traver s'enhardit et s'approcha justement de ces hublots qui s'ouvraient à hauteur d'homme, formant une sorte de ceinture autour de l'engin. Dominant sa nervosité, il plongea le rayon de la lampe par l'une des ouvertures, obstruée par une substance semblable au verre.

Il distingua des tableaux de bord, munis d'une multitude de boutons, de manettes. Il y avait aussi des écrans, noirs pour l'instant. Ces instruments hétéroclites, Traver en ignorait évidemment le fonctionnement et il se demandait quelles en étaient les attributions respectives.

Lentement, le général revint vers ses hommes qui attendaient anxieusement le résultat de cette enquête.

— Aucun doute n'est possible. Il s'agit là d'un vaisseau interplanétaire. J'ignore son mode d'énergie, mais je suppose que la boule doit tourner sur elle-même, engendrant un mouvement gyroscopique.

— Un vaisseau interplanétaire... répéta Corry, songeur. De grande taille et parfaitement visible. Alors, Traver, pouvez-

vous m'expliquer pourquoi cet engin a échappé aux postes détecteurs de nos trois stations cosmiques, gravitant dans notre ciel ? Car aucun appareil ne peut sortir de notre atmosphère — ou y pénétrer — sans être immédiatement repéré par l'un des trois satellites artificiels.

Traver haussa les épaules. Ce mystère le dépassait et il fallait admettre que l'engin de nains à peau blanchâtre possédait le moyen d'échapper aux ondes détectrices.

Puis les Terriens concentrèrent leur attention sur la seconde machine, encore plus hallucinante que la première.

Elle était beaucoup plus petite et affectait la forme d'un tube en spirales, monté sur des espèces de chenillettes. Le tube ne dépassait pas trois mètres de long. On eût dit une tire-bouchon, ou bien un canon d'un genre nouveau.

L'extrémité du tube était acérée et cette sorte de « fraise » géante donna une idée à Mac-Corry sur l'emploi de ce bizarre engin.

— J'ai l'impression que cette machine sert à creuser des galeries. D'ailleurs, les spirales sont encore maculées de terre...

Les hommes en scaphandre firent davantage connaissance, si l'on peut dire, avec les deux extraordinaires engins dans l'immense salle. Ils n'hésitèrent même pas à appliquer leurs mains gantées sur le métal inconnu qui avait servi à la construction des deux étonnantes machines.

— Cela ressemble à de l'acier, conclut Traver après un rapide examen, comme la substance grisâtre des murs ressemble au ciment.

Corry fureta dans la vaste salle mais ne découvrit rien d'autre, susceptible de l'intéresser. Et à bien réfléchir, on pouvait se demander par quel miracle ces deux engins se trouvaient ici, alors que la galerie accédant à la salle ne dépassait pas la hauteur d'un homme moyen !

— Tout est bizarre là-dedans, grommela Corry... Leurs

engins sont en tout cas habilement dissimulés. Savoir combien il existe maintenant de semblables forteresses sur la planète ? L'ennemi possède des bases puissantes dotées d'un matériel et d'un armement ultra-moderne. C'est miracle que nous ayons découvert celle-ci.

— Il est urgent que nous détruisions ces bases qui alimentent notre ennemi.

— Il est surtout urgent de sortir d'ici, rectifia Corry avec une habile ironie.

— Nous avons à franchir trois portes, fit le sergent Plymouth, avant d'atteindre l'orifice du puits. Et si ces portes sont du même métal que celui de ces engins, je doute que nous parvenions à les faire sauter.

Brusquement, un grésillement emplit la salle et malgré son scaphandre isolant, Corry comprit de quoi il s'agissait.

Il se débarrassa vivement de son casque et respira un air parfaitement adapté à ses poumons. Puis il écouta...

Le grésillement s'était mué en une voix fort compréhensible, qui s'exprimait dans un anglais assez correct et ressemblait étrangement à celle du speaker de la télé-radio.

Corry fit signe à ses compagnons d'ôter à leur tour leur casque, et bien que cette opération présentât de sérieux dangers, les Terriens n'en obéirent pas moins et prêtèrent une oreille attentive.

Le phénomène dépassait tellement en ampleur leur pauvre imagination, qu'ils en oubliaient toute prudence...

CHAPITRE XXIII

— C'est Olgar VI, grand maître de la planète Obscure, qui vous parle. Ne me cherchez surtout pas dans la salle où nous vous avons invités à pénétrer, car je me trouve assez loin d'ici, dans une autre pièce. Un écran téléviseur me permet d'apercevoir vos visages étonnés. Car nous voyons dans les ténèbres, aussi bien que vous pendant le jour.

« Vous avez pénétré dans notre base avec une audace bien téméraire et nous vous avons ouvert notre « garage » afin que vous puissiez admirer toute notre supériorité. Car vous vous hasardez à peine hors de votre atmosphère, alors que nous venons de la planète Obscure, située bien en dehors de votre système solaire.

« Cette planète, vous ne pouvez pas l'apercevoir, malgré toute la puissance de vos télescopes, et ceci parce que notre Monde fait partie d'une galaxie que n'éclaire aucun soleil, donc qui ne réfléchit aucune lumière.

« Ce serait un Monde glacé, inhabitable, si la planète Obscure dont nous venons ne possédait pas une chaleur

interne supérieure à la vôtre. Ainsi, malgré l'absence de soleil, une vie s'est développée à sa surface, alors que nos voisines de la galaxie obscure sont des mondes glacés, morts. Une atmosphère qui ressemble à la vôtre entoure notre planète, mais nous sommes plongés dans les ténèbres perpétuelles. C'est pourquoi notre peau présente cette couleur blanchâtre, par manque de lumière, justement, comme vos végétaux perdraient leur couleur verte, si vous les plongiez indéfiniment dans l'obscurité. C'est pourquoi, aussi, nos yeux ne possèdent aucune paupière et nous permettent de voir dans la nuit la plus épaisse.

« Nos astronomes ont scruté l'Univers. Ils ont découvert les étoiles. Les étoiles qui réfléchissaient de la lumière... Nos savants se sont demandé s'il ne nous serait pas possible de vivre dans une atmosphère lumineuse, comme en possèdent les autres planètes. Car si nous vivions parfaitement dans les ténèbres, notre orgueil aspirait à devenir justement les maîtres de cette lumière qui semblait nous éviter.

« Notre vue, créée pour l'éternelle nuit, était notre plus sérieux handicap. Mais après d'inlassables recherches, nos savants parvinrent à vaincre cette difficulté, en adaptant sur nos yeux un verre spécial, non coloré, mais filtrant. Car il ne faut pas croire que nous voyons votre soleil. Nos appareils protecteurs éliminent la totalité de votre lumière solaire. Votre planète s'offre donc à notre vue comme si elle était plongée dans une nuit sans fin. C'est ce qui nous permet d'ailleurs d'éviter les accidents physiologiques qui ne manqueraient pas de se produire, si nous n'étions protégés de l'astre qui vous apporte la chaleur, sans laquelle aucune vie ne serait possible sur votre Monde ».

Olgar VI, l'extraordinaire maître de la planète Obscure, s'arrêta quelques secondes.

Il n'avait, certes, pas terminé son ahurissant récit. Et les

Terriens se demandaient s'ils ne rêvaient pas, s'ils n'étaient pas l'objet d'une hallucination, d'un cauchemar !

Ils s'attendaient à tout, mais non à l'étrange confession d'un être, dont l'existence se passait dans une nuit éternelle. Mais en réfléchissant bien, le Créateur avait tout de même bien fait les choses. Sur cette planète Obscure, que n'atteignait aucun soleil, existait néanmoins un climat favorable à une vie organisée...

Déjà, Olgar VI reprenait ses extraordinaires explications, de sa voix caverneuse.

— Nos savants mirent donc au point un appareil destiné à protéger notre vue et en même temps, inventaient un véhicule susceptible de se propulser hors de notre atmosphère. Ce véhicule, dont vous apercevez d'ailleurs un échantillon, se propulsa à une vitesse pratiquement sans limite. Nous visitâmes ainsi nos galaxies « voisines » avant d'entrer dans votre propre système solaire.

« Nos astronomes, grâce à de puissants moyens d'investigation, avaient déjà de profondes connaissances sur votre planète. C'était une des rares terres du Ciel qui possédât une atmosphère semblable à la nôtre. Nous pûmes d'ailleurs rapporter d'excellents renseignements à ce sujet, grâce à nos vaisseaux interplanétaires qui sillonnèrent votre ciel.

« Nous retournâmes donc sur notre planète et c'est alors que le Maître du Conseil Suprême décida d'entrer en relation avec la Terre.

« Nos intentions, à ce moment-là, étaient pacifiques. L'un de nos astronefs se posa donc sur votre sol, dans une région assez désolée pour éviter une rencontre immédiate. C'était exactement à l'endroit où nous nous trouvons actuellement.

« D'ailleurs, nous comprîmes vite que nous ne pourrions entrer en contact direct avec vous. En effet, à peine avions-nous débarqué sur votre sol, que nous constatâmes un phénomène extraordinaire : la lumière nous rendait invisibles ! Notre

corps ne réfléchissait pas les rayons lumineux. Dans ce cas, comment vous prévenir de notre arrivée ? Vous ne pouviez nous voir et nous ne parlions pas votre langue.

« Nous décidâmes donc d'attendre le moment favorable et nous nous mîmes immédiatement à construire la cité souterraine dans laquelle vous avez osé pénétrer. Cette construction nous prit un temps très court, car l'engin en forme de tire-bouchon est une « fouisseuse » à grand rendement. Elle creuse des galeries en un temps record et projette une sorte de ciment prompt, qui consolide son travail.

« Quant à notre astronef, il disparut lui aussi sous terre. Bien entendu, grâce à une trappe ménagée à cet effet, nous pouvions aisément ramener notre véhicule en surface.

« Nous créâmes pour ainsi dire une cité où il nous était possible de vivre, dans les mêmes conditions que sur notre planète. Tout un système de portes étanches empêchait la lumière de parvenir dans notre base, laquelle, habilement camouflée, fut insoupçonnable à vos yeux.

« De temps à autre, la trappe s'ouvrait, et notre astronef s'envolait vers notre planète. Des savants furent envoyés à Obscur-Terra — ainsi appelons-nous notre base — afin de découvrir le moyen d'entrer en relation avec vous.

« Sans que vous vous en doutiez, plusieurs d'entre nous parcoururent en tous sens votre planète, s'initiant à votre civilisation, empruntant vos moyens de transport. Bien entendu, ils étaient porteurs de l'appareil protecteur visuel. Et tous se montrèrent d'accord sur le moyen d'entrer en communication avec vous. Ce moyen, c'était votre propre radio.

« Il nous fut facile de disposer d'un poste récepteur, qui nous permit d'écouter vos émissions. Vous comprenez pourquoi, maintenant, nous parlons votre langue... Mais bien que nous possédions le moyen de communiquer avec vous — il suffisait d'un poste émetteur portatif — nous retardâmes l'expérience.

« Nous hésitions. Notre invisibilité nous gênait, à vrai

dire. Nous ne désirions pas créer la panique chez vos peuples. Et nous allions peut-être tenter la grande expérience lorsqu'un phénomène survint. C'était lors de votre année 1939. Il y avait exactement un an que nous avions débarqué sur Terre.

« Un conflit ensanglanta votre globe et vos sentiments guerriers nous surprirent. Car chez nous, la guerre n'existe pas. Nous vivons unis, dans la paix. Mais votre conflit international nous prouva que vous étiez une race belliqueuse, conquérante. Du coup, nos sentiments changèrent à votre égard, et loin d'entrer en contact avec vous, nous nous terrâmes dans notre cité.

« La guerre terminée, nous attendîmes, anxieux, le résultat de ce conflit. Hélas, il n'apaisa ni les orgueils, ni les ambitions de certaines nations. D'autres conflits, plus locaux certes, éclatèrent. La situation restait tendue. C'est alors que l'homme chercha d'autres engins plus puissants de destruction, prouvant ainsi une fois de plus son caractère belliqueux... Ce furent les expériences atomiques, vision d'horreur et d'épouvante.

« Nos agents nous rapportèrent ces peu encourageantes nouvelles. De moins en moins, nous étions décidés d'entrer en contact avec vous. Nous eûmes même l'intention de retourner dans notre planète, définitivement, toutes relations pacifiques semblant impossibles avec les hommes. Car vous étiez une race pervertie, que sa puissance guerrière perdait.

« La fréquence accrue des explosions atomiques nous inquiéta. Le Conseil suprême décida tout de même notre maintien sur votre planète. Mais nos savants, à leur tour, devant la tournure des événements, pensèrent à une riposte éventuelle. Ils créèrent l'arme à dématérialisation.

« Vers l'année 1957, je fus élu, moi, Olgar VI, grand Maître de la planète Obscure. Je tins spécialement à venir sur Terre où je m'initiai à votre genre de vie. Je n'étais ni un conquérant, ni un ambitieux, et j'allais tenter la grande expérience, afin d'entrer en relations pacifiques avec vous. Le

Conseil n'approuva pas mon initiative. Nous l'avouons franchement, vos armes nous faisaient peur...

« Maître d'Obscur-Terra, je convainquis mes compagnons d'abandonner votre planète, avant qu'il ne soit trop tard. Hélas, une rapide enquête nous permit de constater que vos postes détecteurs, en l'année 1960, ne nous permettaient plus de franchir votre atmosphère, sans que nous soyons aussitôt repérés. De plus, la construction de trois satellites artificiels nous barrait définitivement la route du ciel.

« Nous connaissions la puissance et l'extraordinaire précision de vos obus téléguidés. Se hasarder dans votre atmosphère deviendrait un suicide. Nous décidâmes donc de poursuivre notre vie de taupes. Mais nous n'en continuâmes pas moins de communiquer avec notre planète, car nous possédons un système d'ondes-radio beaucoup plus perfectionné que le vôtre.

« Des années passèrent encore et malgré toutes nos recherches, nous ne voyions aucun moyen pour regagner avec discrétion notre globe. C'est alors que, devant cette situation sans issue, nous considérant comme prisonniers de votre sol, je résolus, moi, Olgar VI, en plein accord avec le Conseil, d'envahir votre terre et de forcer ainsi votre barrage défensif.

« Nous possédions sur vous un atout précieux : l'invisibilité. Sans compter le rayon désintégrateur. Nous avions donc toutes les chances de vaincre. Les hommes d'Obscur-Terra se répandirent sur l'ensemble de votre planète, à l'aide de vos moyens de communication. Nous frappâmes implacablement et le succès nous grisa. Nous sommes les plus forts, les Maîtres. Votre contre-attaque bactériologique fut un échec, car notre organisme est beaucoup plus résistant que vous ne le pensez. Sans doute vos scaphandres vous protègent, mais vos hublots sont le point faible. Il suffit qu'une infime parcelle de votre corps soit atteinte par notre rayon, et vos cellules sont dématérialisées.

« Certes, vous avez réussi à pénétrer dans Obscur-Terra,

mais vous n'en sortirez pas vivants. Notre base, en outre, résistera à un bombardement atomique, nous aimons autant vous prévenir. Car voyez-vous, pendant que vous expérimentiez vos armes, nous cherchions déjà le moyen de nous en protéger.

« La victoire ne nous échappera pas, habitants de la Terre. Vous serez tous exterminés ! »

Olgar VI cessa de parler et le silence le plus absolu la pièce...

CHAPITRE XXIV

Mac-Corry fit un signe et, rapidement, les Terriens replacèrent sur leurs épaules leur casque protecteur.

— Eh bien, soupira Traver, en voilà une histoire. Depuis l'année 1938, cette base existe dans les Bad-Lands, avec un but bien défini : la conquête de notre globe. Car je ne crois pas aux somettes d'Olgar VI. Si celui-ci avait eu vraiment l'intention d'entrer en relations pacifiques avec nous, il l'aurait fait, au lieu d'attendre l'heure de nous envahir. Olgar VI a décidé d'être le Maître de notre planète, dès le jour où ses savants ont créé l'arme à dématérialisation. Lorsqu'en 1938, cette base fut construite, les nains à peau blanchâtre savaient déjà qu'Obscur-Terra serait le tremplin d'où partirait l'attaque. Seulement, Olgar s'est méfié. Il a compris que nous possédions des armes puissantes.

— Remarquez, intervint Corry, Olgar VI a peut-être dit la vérité. Mais sa méthode d'attente lui a découvert une âme de guerrier. Il l'a avoué lui-même : le succès l'a grisé.

A ce moment, une sourde explosion retentit. Elle ébranla les

murs de la vaste pièce et Mac Corry eut un mouvement de protection dérisoire. Il se recula dans l'ombre.

— Que se passe-t-il ? J'ai peur que ces murs ne soient pas assez solides et que tout s'écroule sur nos têtes.

Les soldats exprimèrent aussi leur inquiétude par des regards fréquents en direction de Traver. Mais celui-ci gardait un immuable sang-froid et semblait parfaitement à son aise.

— Ne vous inquiétez pas, je...

Une seconde explosion, plus violente que la première, ébranla à nouveau le souterrain. Mais cette sorte de ciment prompt, qui consolidait les galeries, résista admirablement. Pas un morceau ne s'effrita.

Traver ordonna alors à ses hommes de se dissimuler derrière le véhicule interplanétaire. Cette sage précaution ne fut pas superflue car une troisième explosion fit voler en éclats la porte métallique qui obstruait l'entrée de la salle.

Un souffle puissant balaya la pièce et par la brèche béante un groupe d'hommes en scaphandre apparut.

Ces hommes portaient sur le dos un curieux équipement, constitué par deux bouteilles métalliques. Un tuyau en caoutchouc reliait ces bouteilles à une espèce de pulvérisateur que tenait le soldat dans sa main droite.

Une fumée verdâtre traînait en bandes menaçantes dans la pièce. Mais, protégés par leur scaphandre isolateur, les Terriens ne ressentirent pas les effets de cette fumée toxique.

Traver et ses hommes se précipitèrent vers les nouveaux venus. Le colonel Gruder salua en souriant.

— Nous avons exécuté vos ordres, Général. Un hélicoptère a ramené d'Héléna tout le matériel nécessaire, afin que la base ennemie soit prise dans les vapeurs asphyxiantes du phosgène.

— Parfait, Colonel, hurla Traver, le visage transformé. Faites sauter toutes les issues. Que pas un pouce de cette base n'échappe aux effets du gaz.

D'autres violentes explosions secouèrent la base ennemie. Les vapeurs toxiques se répandirent dans les galeries et au milieu de cette atmosphère irrespirable, les hommes en scaphandre avançaient, déchargeant au hasard leurs pistolets électrocuteurs.

C'était une effroyable vision. L'armée terrienne assurait sa suprématie, car pas un seul instant, elle ne rencontra de résistance. Les derniers habitants d'Obscur-Terra devaient se réfugier dans les salles encore épargnées par le phosgène.

Mais, une à une, à l'aide d'un puissant explosif, les portes métalliques sautaient. Les nains à peau blanchâtre avaient construit une base beaucoup plus vaste que ne le supposaient les Terriens.

Chaque pièce, pourvue d'objets ou d'engins hétéroclites, fut soigneusement inspectée et fouillée. Les soldats se heurtèrent à plusieurs cadavres invisibles, mais il fut impossible de s'assurer si Olgar VI était parmi eux.

— Victoire sur toute la ligne, déclara Traver en revenant à la surface.

Il ôta son casque et respira à pleins poumons l'air des Bad-Lands. Corry émergea à son tour du puits.

Il s'épongea le front et soupira :

— Ouf ! La base ennemie est conquise. Privés de ravitaillement et de Q.G., les troupes de l'agresseur, disséminées sur notre planète, sont condamnées à une mort certaine. D'ailleurs, d'après Olgar VI, je ne pense pas que l'envahisseur disposait d'effectifs nombreux. Quelques centaines d'hommes, tout au plus... Mais leur attaque foudroyante nous a désorganisés.

A ce moment, plusieurs soldats accoururent, montrant du doigt un coin des Band-Lands.

— Attention ! ILS vont tenter de nous échapper. ILS sortent leur engin.

— Tonnerre ! hurla Traver, subitement furieux. Allons voir ça.

Il sauta dans un hélicoptère et Corry le suivit. L'appareil prit de la hauteur et les deux hommes n'eurent aucune peine à distinguer ce qui se passait.

Un vaste panneau coulissant, habilement dissimulé, s'ouvrait au ras du sol, découvrant la salle où Traver et ses compagnons avaient été prisonniers.

L'engin interplanétaire tournait sur lui-même, prêt à s'élever verticalement. Une phosphorescence verte l'entourait...

Traver se pencha sur la radio portative.

— Allô... poste W-12... Ici général Traver. Indicatif Z-43-C. Engin interplanétaire prêt à décoller des Bad-Lands. Ordre donné d'abattre appareil. Terminé.

Brusquement, l'engin s'éleva à une vitesse vertigineuse. Traver et Corry aperçurent une sorte d'éclair fonçant dans l'espace.

Puis une formidable explosion ébranla l'atmosphère. L'hélicoptère faillit être happé par le terrible remous d'air qui s'ensuivit et il ne dut son salut qu'à la virtuosité de son pilote.

Corry tendit le doigt au-dessous de lui.

— Regardez, Traver... Avant leur départ, ils ont détruit Obscur-Terra. Il ne reste absolument plus rien de la base souterraine.

Un message-radio arriva peu après, destiné à Traver.

— Allô... Ici poste W-12. Indicatif Z-62 M. Engin abattu.

Corry et Traver tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Ils s'étreignirent.

— Olgar VI est mort, fit Corry d'une voix joyeuse. Il est mort, avant que son engin n'atteigne une vitesse supérieure à celle de nos obus téléguidés. Mais notre tâche n'est pas encore terminée. Il faut anéantir les dernières troupes de la planète Obscure, qui combattent encore sur notre globe.

Cette opération ne demanda ni le concours des forces armées, ni celui des projecteurs à l'infra-rouge.

Des laboratoires, jaillit la bactérie libératrice. Simultanément, les centres biologiques de Washington et de Paris, après des journées d'efforts et de recherches, purent annoncer que l'homme avait vaincu le Monde infinitésimal.

Pendant plus de quarante-huit heures, les biologistes, forts de leur première expérience, réservèrent leur diagnostic. Mais le doute ne subsista bientôt plus. Le microbe des laboratoires venait à bout de l'organisme des nains de la planète Obscure, alors que les leucocytes terriens produisaient des anti-toxines, stoppant net les effets nocifs de la bactérie.

Lentement, les agressions de l'arme à dématérialisation s'espacèrent. Elles disparurent complètement. Alors, seulement, il fut possible de déclencher une vaste opération, dans le but de retrouver les cadavres de l'envahisseur, victime du microbe infectieux.

Le Monde respira. Il était sauvé de l'effroyable péril, grâce à la ténacité de quelques hommes. Les humains qui peuplaient la planète Terre avaient démontré qu'en s'unissant, ils constituaient une race puissante et redoutable.



Mac-Corry, du haut de la fenêtre de son bureau, se pencha sur Spark-Avenue. Il sourit, en observant la foule tranquille, déambulant sur les trottoirs.

Un immense orgueil l'envahit. Il appartenait à cette race indomptable, qui avait vaincu l'opiniâtreté de l'ennemi interplanétaire. Il pouvait donc être fier.

On frappa à la porte. Il se retourna et aperçut Maxwell, qui affichait son regard sombre des mauvais jours. Maxwell qui ne fumait pas son cigare et dont la voix avait quelque chose d'inquiétant.

— Corry... c'est... c'est ahurissant. Je viens de recevoir un

coup de téléphone du Kansas. On me signale la mystérieuse disparition d'un étudiant et je...

— Maxwell ! hurla Mac-Corry, les traits affreusement contractés. Je vous en prie, jurez-moi que...

Alors, le visage de Maxwell se détendit. Il devint hilare.

— Ah ! Ah ! Corry... vous vous affoliez ! J'ai tenu à vous faire une petite farce. Non, rassurez-vous, le cauchemar est bien terminé.

Corry se laissa tomber sur son fauteuil. On était en septembre. Mais il faisait encore chaud. Si chaud que le chef de la police tira son mouchoir et s'épongea le front.

— Vous êtes terrible, Maxwell. Votre facétie est de mauvais goût, vous auriez pu imaginer autre chose.

Un instant, il évoqua toutes les sombres journées de cet été inoubliable. Puis les paroles du sinistre Olgar VI, maître de la planète Obscure, lui revinrent en mémoire.

— Qui sait, murmura-t-il, ce qui serait advenu, si en 1939, la guerre n'avait pas éclaté ? Peut-être serions-nous alliés avec les nains à peau blanchâtre...

Maxwell tira un cigare de sa poche et l'alluma avec délice.

— Hum ! En définitive, Corry, vous pensez vraiment que l'engin venu de la planète Obscure s'est posé sur notre sol dans un but pacifique ? Allons, ces gens-là sont venus dans l'intention d'envahir notre globe, sinon ils n'auraient jamais construit Obscur-Terra. Seulement, la deuxième guerre mondiale leur a prouvé que nous possédions des armes puissantes. Voyez-vous, Corry, leurs hésitations les ont perdus. Car s'ils nous avaient attaqués après la guerre, vers 1945, ou même entre cette année et 1960, nous n'aurions jamais pu résister, faute de moyens défensifs. Ces idiots ont attendu que nous découvrions des armes nouvelles. Enfin, le monde a eu chaud, et là-bas, sur la planète Obscure, le Conseil suprême doit se demander ce qu'est devenu leur Maître, Olgar VI, le conquérant.

Corry haussa les épaules et joua machinalement avec un coupe-papier.

— C'était peut-être un pacifiste...

— Vous êtes bien généreux pour un homme qui a sur la conscience la mort de centaines de milliers d'êtres humains, grommela Maxwell. Notre globe a été par sa folie le théâtre d'une guerre interplanétaire.

Mac-Corry releva la tête et regarda son adjoint avec des yeux vagues. Un sourire tira sa bouche et il se résuma par ces mots, qui ne reflétaient du reste que la plus élémentaire vérité.

— Une guerre interplanétaire ? Hum... pas précisément. Depuis 1938, l'ennemi était enfoui dans notre sol, concentrant ses forces. Il faisait, en somme, partie de notre planète, et cela sans que nous nous en doutions. Sous nos pieds existait donc une extraordinaire civilisation, menaçant l'intégrité de notre race. Guerre interplanétaire ? Non, j'appellerais plutôt cela : attaque sub-terrestre.

FIN